This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LUCIE FÉLIX-FAURE GOYAU

CHRISTIANISME

ET

CULTURE FÉMININE

SAINTE RADEGONDE.
LA CULTURE DE LA FEMME AU MOYEN AGE.
LES FEMMES DE LA RENAISSANCE.
REGARDS DE FEMMES SUR L'AU-DELA :
SAINTE GERTRUDE, SAINTE MECHTILDE.
LE LIVRE DES RECLUSES, JULIANE DE NORWICH.

QUATRIÈME ÉDITION

UC-NRLF
$B 258 867

Librairie académique PERRIN et Cie.

Digitized by Google

GIFT OF
Prof.
Charles A. Kofoid

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Il a été imprimé 10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

Digitized by Google

CHRISTIANISME

ET

CULTURE FÉMININE

Copyright by Perrin et Cie 1913.

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

NEWMAN, sa vie et ses œuvres, 2e édition. Paris, Perrin, 1900. (*Épuisé.*)

LES FEMMES DANS L'ŒUVRE DE DANTE. Paris, Perrin, 1902. 1 volume in-16. . . . . **3 fr. 50**

MÉDITERRANÉE. Paris, Juven, 1903. (*Épuisé.*)

LA VIE NUANCÉE, poésies. Paris, Plon, 1905. (*Épuisé.*)

LA VIE ET LA MORT DES FÉES, essai d'histoire littéraire, 2e édition. Perrin, 1910. 1 volume in-16. . . . . **3 fr. 50**

Vers la joie : AMES PAÏENNES, AMES CHRÉTIENNES. — Les tristesses de l'âme païenne. — Christina Rossetti. — Eugénie de Guérin. — Sainte Catherine de Sienne. 6e édition. 1 vol. in-16. **3 fr. 50**

Spectacles et Reflets. L'AME DES ENFANTS, DES PAYS ET DES SAINTS. I. Le reflet des choses dans l'âme des enfants. — II. Le reflet des âmes sur la figure des choses : la physionomie des pays. — III. Le reflet des âmes sur les âmes : l'âme des saints. 2e édition. 1 volume in-16 . . . . . **3 fr. 50**

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google

LUCIE FÉLIX-FAURE GOYAU

CHRISTIANISME

ET

CULTURE FÉMININE

SAINTE RADEGONDE.
LA CULTURE DE LA FEMME AU MOYEN AGE.
LES FEMMES DE LA RENAISSANCE.
REGARDS DE FEMMES SUR L'AU-DELA :
SAINTE GERTRUDE, SAINTE MECHTILDE.
LE LIVRE DES RECLUSES, JULIANE DE NORWICH.

PARIS
LIBRAIRIE ACADEMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1918

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Digitized by Google

HQ1394
G7

GIFT OF
CHARLES A KOFOID

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Silhouettes de saintes, tableaux d'épanouissement intellectuel, monographies d'écoles mystiques, ces divers fragments, si l'auteur eût vécu, se fussent encadrés, sans doute, dans une étude d'ensemble sur le christianisme et la culture féminine.

Le dernier chapitre de ce livre — ce chapitre dans lequel l'auteur, très peu de jours avant sa mort, inscrivait toute sa foi, toutes ses espérances et toutes ses acceptations — nous défend de nous plaindre que cette architecture n'ait pu s'élever.

Mais il nous laisse le droit d'en rassembler les pierres éparses, avec douleur et piété.

GEORGES GOYAU.

Chanteloup, octobre 1913.

M169379

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉPANOUISSEMENT CHRÉTIEN DE LA CULTURE FÉMININE

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

I

SAINTE RADEGONDE

Molière n'a pas inventé les femmes savantes; le XVII^e^ siècle, l'hôtel de Rambouillet, la France d'Anne d'Autriche et de Louis XIV n'en eurent aucunement le monopole. Ce qui date de Molière, c'est le type convenu qu'on se plut à leur attribuer. Dès lors régna sans appel l'observation étincelante et capricieuse d'un génie incomparable, et l'on oublia trop que, de tout temps, certaines âmes féminines employèrent les ressources vives de leur intelligence et de leur culture, non pas à briller, mais à servir; non pas à s'exalter, mais à se dévouer au profit d'une belle cause ou d'un grand esprit.

Les nobles amies de saint Jérôme, encouragées par le saint lui-même, appartiennent à cette caté-

Digitized by Google

gorie : « N'est-ce pas aux femmes, interrogeait-il, que Notre-Seigneur ressuscité est d'abord apparu? Oui, et les hommes purent rougir alors de n'avoir pas cherché ce que les femmes avaient trouvé. » D'érudites et pieuses patriciennes étaient mêlées aux grandes controverses religieuses du IVe siècle; les Pères de l'Église les honoraient de leur sollicitude, et dédiaient à ces laborieuses quelques-uns de leurs plus savants traités. Saint Chrysostome rendait hommage à l'intelligence et à la prudence féminines. Et, sous un roi barbare, c'est au cœur d'une sainte Radegonde que se réfugiait, avec l'exercice de la miséricorde, l'amour de la poésie et des belles-lettres.

L'hôtel de ville de Poitiers se pare d'une fresque paisible, lumineuse et charmante, œuvre de Puvis de Chavannes. Au premier plan, elle nous montre un personnage qui lit un manuscrit à deux femmes d'harmonieuse et noble silhouette. Où nous conduit-elle? Que nous représente-t-elle? Plusieurs songeraient peut-être à quelque tournoi poétique, à quelque cour d'amour du moyen âge... Mais non, ils auraient l'imagination trop profane, car les deux femmes sont voilées, le décor est un cloître donnant sur un jardin au fond duquel se déroule une théorie de moniales blanches. Les personnages eux-mêmes, dans leur contenance,

Digitized by Google

paraissent avoir quelque chose de grave, d'élevé et d'inspiré. Ainsi Puvis de Chavannes a peint le poète Fortunat, lisant à sainte Radegonde, et à l'abbesse Agnès, pupille de la sainte, une de ses œuvres : peut-être son poème en l'honneur de la virginité, ou l'une de ces belles hymnes en l'honneur de la Croix que lui attribue la majorité des auteurs. Il n'y a rien de frivole en cet ensemble recueilli. Cette scène nous transporte au VI^e^ siècle, dans le monastère de Sainte-Croix fondé à Poitiers par la reine Radegonde, et qui s'appela d'abord le monastère de Notre-Dame. Ce que fut ce monastère du vivant de Radegonde et d'Agnès, comment, devenu un centre de sainteté et d'édification, il attira à lui tous les souffles intellectuels d'une époque troublée, et de quels rayons il en éclaira le ciel obscurci, c'est ce que nous allons essayer de remémorer par cette étude. Nous verrons aussi combien, chez des chrétiennes, la culture intellectuelle, ayant le christianisme pour but, peut contribuer à purifier et à illuminer l'atmosphère morale d'une génération.

Digitized by Google

I

Radegonde était Thuringienne, elle appartenait à un peuple barbare et cruel, où des frères s'entre-déchiraient, comme chez ces Burgondes d'où venait sainte Clotilde. Son père avait été tué par ordre de son oncle qui s'empara de l'héritage, et qui recueillit la petite orpheline jusqu'à la venue des Francs. Elle avait huit ans, lorsque Clotaire, roi des Francs, fils de Clovis et de Clotilde, défit les Thuringiens, massacra leurs princes, et s'empara de Radegonde et de son frère. L'enfant thuringienne était belle, et le roi se promit de l'épouser un jour. En attendant, il la fit instruire, non comme les jeunes Franques, nous dit Augustin Thierry, mais comme les jeunes Gallo-Romaines, c'est-à-dire avec tous les raffinements que comportait cette sauvage et sanglante époque.

Digitized by Google

Ainsi notre sainte héroïne fut arrachée à son pays natal, et mise en face de cette civilisation qu'elle ne semblait nullement préparée à s'assimiler. Pour comprendre le rôle et le génie de la sainte, cédons à la tentation de regarder, autour d'elle, la société pleine de contrastes violents à laquelle l'enfant thuringienne apportait son âme nostalgique et profonde.

Nul temps ne fut plus tourmenté, plus meurtrier que le sien. D'une part, il y avait ces jeunes peuplades barbares empressées à se jeter sur les trésors de la vieille civilisation; de l'autre, le monde gallo-romain à l'agonie, mais son agonie se drapait de quelques lambeaux d'élégance, grâce aux vestiges de la culture antique. Cependant il avait mieux pour se survivre : c'était l'âme nouvelle et conquérante, destinée à vaincre ses vainqueurs, que le Christianisme lui avait donnée. Étrange vieux monde, difficile à expliquer et à étudier ! Il nous apparaît de loin comme un paysage d'hiver au ciel de tempête où passent des vols d'oiseaux sauvages, mais rien ne nous parle encore des germes qui, pour des printemps futurs, dorment dans les sillons. Wisigoths, Ostrogoths, Francs, Burgondes, avaient fondu sur l'Europe classique, et s'en partageaient les dépouilles.

Le contact de ces guerriers avec la vieille civili-

Digitized by Google

sation fut plein de surprises et d'enseignements, de troubles et de drames. Ces rudes hommes subissaient jusqu'à une certaine limite le prestige de la culture gréco-latine ou gallo-romaine. Jusqu'à une certaine limite seulement... Ils croyaient davantage à leurs armes et à leur bravoure. Et ce prestige, s'il attirait à des lettrés comme Boèce la faveur d'un Théodoric, ne les mettait pas à l'abri — comme le pauvre Boèce l'expérimenta — des revirements et des catastrophes.

La *Consolation philosophique* de Boèce était née sous un autre ciel. Les roses d'Ausone, le poète de Bordeaux, l'ami de saint Paulin de Nole, ne fleurissaient plus guère dans les jardins de la Gaule où s'instruisait Radegonde, préludant à la mission de haute culture spirituelle, intellectuelle et morale qu'elle devait accomplir au monastère de Poitiers. Des jours sombres avaient trop fait sentir la vanité de certaines grâces païennes. Instinctivement, la petite exilée devait chercher d'autres accents, aspirer à d'autres harmonies. Son cœur d'enfant avait été brisé, et devait rester brisé pour la terre. Les Francs, meurtriers de sa famille, ne pouvaient acquérir sa jeune confiance, mais une commune oppression la rapprochait sans doute des Gallo-Romains. Parmi ceux-ci elle rencontrait des êtres qui savaient le secret des grandes pa-

Digitized by Google

roles, et qui pouvaient lui redire de hauts enseignements. Radegonde aimait l'Écriture Sainte, la Vie des Saints, jusqu'à pleurer à leur récit. Elle pratiquait déjà les œuvres de miséricorde, s'entourant de jeunes enfants auxquels elle parlait de l'amour de Dieu et du bonheur des martyrs; sur ses propres repas, elle réservait de quoi les nourrir, et elle préparait de sa main leurs aliments; elle-même, adolescente, elle les assemblait, les habillait, lavait leurs petites têtes.

Ce que pensait, ce que lisait la Gaule cultivée d'alors, quand même Fortunat ne nous aurait pas énuméré les lectures de Radegonde, nous le devinerions à peu près. La princesse thuringienne lisait avec ardeur, cloîtrant son âme dans les livres avant de cloîtrer sa vie dans un monastère. Plus tard, à Sainte-Croix de Poitiers, elle nourrissait son esprit des œuvres de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Hilaire, de saint Athanase, de saint Ambroise, de saint Jérôme. Il est permis de supposer qu'elle s'éleva par degrés jusqu'à ces solides et lumineuses lectures, et qu'elle connut d'abord les gloires moins éclatantes et plus accessibles. Elle lut certainement la vie de saint Martin par Sulpice Sévère, autre ami de saint Paulin de Nole; même sans l'attrait que lui inspiraient les livres, sa vénération pour le saint

Digitized by Google

évêque de Tours nous en serait une garantie. Ces exemples de beauté morale, de vertu, de charité, de sainteté, contrastaient avec le spectacle des mœurs grossières qu'elle avait sous les yeux. C'est une littérature étrange et curieuse que celle de cette civilisation gallo-romaine imprégnée de christianisme. D'une forme difficile, d'une langue au déclin, elle étonne et rebute parfois notre goût, épuré par les beautés classiques ; mais si l'on triomphe de ses premières aspérités, la récompense ne tardera point à venir. Cette langue ardue et défectueuse a donné leur expression à de très hautes pensées, à des sentiments très délicats; certains de ses monuments nous ont ouvert des trésors où des penseurs contemporains puisent encore aujourd'hui, tel l'ouvrage de saint Vincent de Lérins, sur lequel Newman a tant médité! La poésie même, à ces âges tardifs, ne fut pas négligée, et Radegonde, qui aimait les lettres, connut sans doute les œuvres les plus fameuses des poètes d'alors, par exemple le *Paradis perdu* de saint Avit, où les beaux vers ne manquent pas, et où ses regrets du pays natal devaient commenter le passage : « Bien que les champs se montrent à eux, verdoyants et peints de fleurs variées, malgré les fleuves et les sources, la face du monde leur semble sans beauté, ô Paradis! Tout offense

Digitized by Google

leurs regards, et, comme il est ordinaire à l'homme, ils aiment davantage ce qu'ils ont perdu. »

Sans doute elle n'ignora pas les *Adieux* de Sidoine Apollinaire à la littérature profane, ni ce touchant poème de *l'Epoux à l'Epouse*, qui fut attribué à saint Prosper, et que les vicissitudes du monde nuancèrent de mélancolie, par opposition à la stabilité et à la sérénité d'un amour chrétien. « O compagne fidèle de ma destinée, consacrons à Dieu notre vie courte et agitée... Tout ce que nous possédons nous échappe, les biens qui s'écoulent ne remontent pas vers leur source... quand ce ne serait pas la fin, quand le monde pourrait encore voir de longs jours, nous n'en devrions pas moins mourir. Et que me sert que les fleuves, dans leur longue course, épanchent leurs ondes sans s'épuiser, que les forêts aient triomphé des siècles nombreux, que les mêmes champs fleurissent toujours? Ces choses demeurent, mais nos pères ont passé. » De tels vers semblaient écrits pour des âmes sœurs de Radegonde, et, comme elle, pleines de lugubres souvenirs. Ils caractérisent une époque. Si Radegonde ne connut pas ceux-ci, elle en connut d'inspiration analogue : ils appartiennent à la tonalité générale de cette sombre et douloureuse

Digitized by Google

Gaule, bouleversée de perpétuelles convulsions.

Il n'est pas impossible que la studieuse captive eût entre les mains *l'Abrégé de la chronique universelle de saint Jérôme*, par Prosper d'Aquitaine. Sans vouloir nous imaginer que les études historiques de ce temps ressemblassent à celles du nôtre, sans même supposer que la même place leur fût attribuée dans une éducation, c'était un livre celèbre en Gaule. Célèbre, aussi, était ce livre majestueux qui s'intitulait *Le Gouvernement de Dieu*, et dans lequel Salvien développait, après saint Augustin, avant Bossuet, une philosophie chrétienne de l'histoire. En plaisante qui voudra — il est assez de mode d'en plaisanter aujourd'hui — c'était une idée supérieure à toutes les philosophies antiques, que celle de la Providence planant sur la grandeur et sur la décadence des empires. Aux hommes ébranlés et désorientés par les événements contemporains, elle apportait un remède et une consolation. Sous le désordre apparent de ces événements, elle forçait les esprits à découvrir un plan, et comme une sorte de système. Puisque l'univers visible, avec ses systèmes d'astres, obéit lui-même à un plan et à un rythme, pourquoi semble-t-il à quelques-uns si téméraire ou si fou de croire qu'un dessein supérieur et caché régisse secrètement, mais sûrement, les destinées du monde,

Digitized by Google

quoique la liberté humaine le rende beaucoup moins saisissable, beaucoup moins évident que les lois de l'univers matériel! Pourquoi l'histoire de la terre, de même que le système planétaire auquel la terre appartient, ne serait-elle pas aussi en marche vers une étoile?

Pour savoir ce qui, pendant la première jeunesse, se cachait au fond de la pensée et du cœur de l'exilée, il faudrait saisir tout ce qu'il y a d'ineffable dans l'âme des opprimés. Il s'y découvre des profondeurs que l'âme des victorieux ignore; il s'y creuse des retraites où nulle tyrannie n'est capable d'atteindre...

Ah! comme la Thuringienne devait rester et vouloir rester étrangère à la vie qui bruissait autour d'elle dans cette villa mérovingienne d'Athies, sorte de ferme immense, non fortifiée, mais pourvue d'un appareil militaire, selon la mode du temps! Alors les rois n'avaient pas encore de château. Un certain luxe était compatible avec l'organisation de ces rustiques et royales demeures; des fresques en ornaient l'intérieur, et des portiques de bois sculpté les entouraient assez élégamment. Mais Radegonde était insensible à leur charme, elle haïssait l'idée de son mariage contraint, et sa royauté future n'était pour elle que le couronnement de l'esclavage. Voyant

Digitized by Google

approcher la date fixée pour la célébration de se noces, elle tenta de s'y dérober et prit la fuite Elle fut rejointe et ramenée chez Clotaire, qu l'épousa.

Digitized by Google

II

Si l'on se reporte aux mœurs du temps, aux récits des historiens Grégoire de Tours et Frédégaire, il est possible de se représenter ce que durent être ces noces solennelles. Interrogés sur la doctrine chrétienne, unis et bénis par un évêque, les époux recevaient un voile de pourpre, et l'époux mettait au doigt de l'épouse un anneau. Une foule immense dut assister à ce mariage royal. Clotaire avait été marié déjà plusieurs fois ; on n'est même pas d'accord sur le rang que doit occuper Radegonde dans la liste des reines. Elle apparaissait alors en pleine jeunesse, en pleine beauté, sous les parures hiératiques que nous devinons être de l'époque, car, si l'on excepte les bijoux, on a peu de renseignements précis sur la toilette des princesses mérovingiennes. Sur sa

Digitized by Google

beauté, nous avons les louanges unanimes des contemporains, qui s'en émerveillaient autant que de la sagacité de son intelligence.

Clotaire lui fit de riches présents, présents inaliénables selon l'usage des noces royales, au cas même où le mariage serait rompu, comme Sigebert et Chilpéric en octroyèrent à Brunehaut et à Galswinthe. Il lui donna de riches domaines, et, par une pensée délicate qu'on n'attendrait guère de ce barbare, il lui offrit cette villa d'Athies où elle avait été élevée, où elle retrouvait le souvenir de ses lectures, de ses mélancolies, de ses jeunes rêveries qu'embrasait l'enthousiasme du martyre. Elle y installa un hospice pour les femmes indigentes. Souvent elle s'y rendait, non seulement pour les visiter, mais pour les soigner, pour laver et panser leurs plaies. Elle versait l'aumône avec profusion. Lorsqu'elle assistait à des festins, elle ne touchait pas aux mets les plus renommés et les plus somptueux, et elle obtenait du roi la permission de se retirer avant la fin.

Certes, les Francs durent acclamer une si belle reine; mais un chagrin précoce, une constante méditation, l'avaient mise en garde contre l'enivrement des joies éphémères : toute jeune, elle avait jugé la vie.

Sa vie, à elle, consistait dans l'oraison, l'étude,

Digitized by Google

les bonnes œuvres. Qu'eût-elle été sans cette foi qui rayonnait victorieusement à travers sa mélancolie d'exilée? Qu'eût-elle été si, pour maître, elle n'avait choisi le Christ? Malgré sa vive intelligence, malgré sa frémissante et douloureuse fierté, elle fût demeurée une épave dans le naufrage de la Thuringe. Mais une force surnaturelle orientait sa marche et pliait, sous sa volonté, les événements — la même force qui permit à sainte Catherine de Sienne de dire : « Je veux! »

Radegonde passait des nuits en prière; elle récitait l'office divin du fond de son palais royal comme elle le récita plus tard au fond de son couvent. Elle poursuivait l'étude de ses chers livres — grâce aux livres, on s'évade du monde; et quand elle recevait la visite d'un évêque, d'un clerc, elle multipliait les prévenances de son accueil; toujours désireuse de s'instruire, elle encourageait les conversations, et, lorsque le visiteur s'éloignait, il partait comblé de présents par la reine, qui vénérait l'intelligence autant qu'elle haïssait la brutalité. Si le roi Clotaire condamnait à mort un accusé, Radegonde ne vivait plus; son ami Fortunat, qui s'est fait son biographe, nous dit textuellement qu'elle se mourait de douleur. Mais sa douce éloquence triomphait des rigueurs du roi; elle savait les mots qui charment et qui

Digitized by Google

apaisent, et elle conquérait la grâce du condamné. Aussi, quand elle se promenait dans son jardin, la plainte des prisonniers montait-elle vers la reine. Je ne sais ce qu'était ce jardin mérovingien, mais le printemps et l'automne y avaient la même odeur que dans les nôtres, et Radegonde y passait, cachant peut-être déjà, sous le vêtement royal frangé d'or et constellé de bijoux, le cilice qu'elle dut à la charité de son amie la vénérable religieuse Pia. La brise qui caressait le feuillage et les fleurs lui apportait cette plainte humaine. Radegonde tressaillit : son cœur avait reconnu l'écho d'une souffrance. Les brises pouvaient se parfumer de roses, elles ne chasseraient point du beau front de la reine la pensée vigilante, ni de son tendre cœur le souci pressant. Qui donc souffrait, qui donc se plaignait à quelques pas d'elle? Les officiers lui dirent qu'elle avait entendu la supplication de mendiants. Radegonde rentra dans son palais, méditant quelque largesse, mais, le soir, par miracle, les chaînes des captifs tombèrent, et ceux qui lui avaient menti reconnurent leur faute.

Elle fabriquait de ses mains des cierges pour les églises : c'était un de ses passe-temps favoris. Ces blanches cires destinées à être consumées par la flamme devant l'autel lui apparaissaient sans

Digitized by Google

doute comme un poétique emblème des âmes contemplatives. Elle s'attardait souvent à ses austères lectures, à ses pieuses occupations. Sa pensée planait au-dessus des heures de la terre, et elle arrivait en retard pour assister au repas du roi. Ce trait doit nous révéler la profondeur de sa vie intérieure; il ne faudrait pas en déduire qu'elle consentît à être la patronne de l'inexactitude, ni qu'elle eût accepté comme disciples toutes celles de nous qui seraient, hélas! disposées à la suivre sur ce seul terrain. Clotaire se fâchait, lui adressait de brusques reproches dont il se repentait ensuite, et qu'il essayait de se faire pardonner par des présents.

Mais une tragédie nouvelle allait assombrir cette vie. Radegonde avait un frère, échappé comme elle aux massacres de la Thuringe, et qu'elle aimait tendrement. Pour une cause inconnue, peut-être pour quelques regrets patriotiques échappés à ce jeune homme, Clotaire le fit périr. C'en était trop : Radegonde, mariée par contrainte à ce roi barbare, avait pu supporter bien des amertumes et des tristesses, mais il lui était impossible de vivre à côté du meurtrier de son frère. Elle pria Clotaire de la laisser chercher des consolations auprès de saint Médard, évêque de Noyon. Des femmes l'accompagnaient, et Clo-

Digitized by Google

taire, pour la protéger, lui donna un cortège de guerriers. Dès qu'elle fut arrivée à Noyon et qu'elle eut aperçu l'évêque, elle lui cria sa résolution de quitter le siècle, et sa volonté d'être consacrée au Seigneur .Les guerriers francs murmurèrent et menacèrent le prélat de le punir s'il donnait le voile à celle qu'avait épousée leur roi. Comme le tumulte augmentait, Radegonde et ses femmes se réfugièrent dans la sacristie, mais une inspiration soudaine s'empara de l'esprit de la fugitive. Elle jeta sur sa robe un costume de recluse et reparut devant Médard : « Si tu tardes à me consacrer, lui dit-elle, et que tu craignes les hommes plus que Dieu, tu auras à rendre compte, et le pasteur te redemandera l'âme de ta brebis. » Saint Médard reconnut dans cette voix un écho de l'appel divin. Il consacra la reine, et les guerriers francs eux-mêmes s'apaisèrent, sentant passer une force supérieure à celle dont ils s'enorgueillissaient.

Radegonde s'empressa de dépouiller ses franges d'or, ses agrafes, ses bijoux, ses pendeloques, ses bracelets d'émeraude, sa ceinture d'or massif, tout son luxe de reine magnifique et barbare; elle les offrit aux pauvres, elle en couvrit les autels. Puis, entourée de ses suivantes, elle gagna Tours, où elle demeura sous la protection de saint Martin.

Digitized by Google

Une vie intense régnait autour de ce tombeau du saint qui avait évangélisé les blondes et souriantes campagnes de Touraine. Sa brûlante parole s'était accompagnée d'innombrables miracles, et les merveilles fleurissaient encore sur son sépulcre. Les pèlerins y affluaient : dévots cherchant l'édification, coupables implorant la miséricorde, affligés quêtant les consolations, malades demandant la guérison. Radegonde devait aimer cette atmosphère de foi et de prière. Elle aussi réclamait des grâces, hantée déjà par le désir de perfection qui l'acheminait à l'existence monastique, et craignant une brutale intervention du roi. Aussi se livrait-elle à d'incessantes austérités.

La Touraine d'alors avait pour elle beaucoup d'attraits. D'abord elle dut y rencontrer la mère de son mari, sainte Clotilde. Elle visita les saints reclus des environs; puis saint Martin avait fondé, à Marmoutiers, un monastère dont elle pouvait, sur ouï-dire, étudier les exemples. De Tours Radegonde passa à Saix, où elle possédait une villa royale. Elle y vécut dans la pratique des vertus les plus hautes et les plus héroïques, s'acharnant aux mortifications, secourant les pauvres, soignant les lépreux, les infirmes, mais son séjour à Saix ne devait être qu'une transition. En y arrivant, elle avait déjà renoncé au pouvoir; en

Digitized by Google

quittant sa villa pour se rendre à Poitiers, elle renonçait à toute propriété.

Le roi lui avait fait attendre l'autorisation de fonder un monastère; il céda, non sans peine, il faut le croire, mais la lui octroya largement; quinze ans plus tard, il tenta encore de reconquérir Radegonde, et ne s'arrêta que devant la fermeté d'un évêque.

Digitized by Google

III

Cette calme ville de Poitiers, dans le frais jardin de ses paysages, nous apparaît aujourd'hui pleine de vénérables souvenirs. Ses belles églises romanes nous y parlent encore du vieux passé de notre pays, mais seul le baptistère Saint-Jean a pu connaître sainte Radegonde. Le jour où la royale fondatrice, suivie de ses filles spirituelles, marcha vers le cloître, il y eut, dans Poitiers, une affluence inouïe, et ce fut une véritable fête. Déjà, le couvent de Notre-Dame — elle l'avait ainsi baptisé — se faisait considérer, selon le langage du temps, comme une arche destinée à sauver les âmes du déluge des passions.

Poitiers avait connu des moines, dès le quatrième siècle, autour de saint Hilaire. Dès lors, il y avait aussi des femmes, des jeunes filles qui

Digitized by Google

abandonnaient le siècle, et la délicieuse lettre du grand évêque à sa fille Abra nous montre quelles raisons les y incitaient : « Si l'on t'offre une perle, écrit saint Hilaire, soit pour la suspendre à ton cou, soit pour la placer à ton doigt, tu diras : que ces perles inutiles et grossières ne me soient pas un empêchement; j'attends cette perle très précieuse, très belle, très utile, pour laquelle mon père m'a écrit qu'il est près de mourir; je crois à mon père, comme il a cru à Celui qui la lui a promise; je l'attends, je la désire, elle me donnera le salut et l'éternité. » Auprès du tombeau de l'évêque, Radegonde et ses compagnes devenues ses filles spirituelles ne pouvaient manquer de méditer cette lettre qui les encourageait à suivre leur vocation. Mais la fondatrice ne se préoccupait pas seulement de susciter des enthousiasmes : elle voulait établir une règle et, pour s'y préparer, elle cherchait à s'instruire, soit en lisant, soit en causant avec de pieux visiteurs.

Un exemple l'attirait : le couvent d'Arles, fondé par saint Césaire et sa sœur sainte Césarie. Elle prit le parti de le visiter, emmenant la jeune abbesse Agnès, sa fille adoptive et son élève, dont elle avait formé le cœur et l'intelligence, et qu'elle avait fait élire à la tête de la communauté. La princesse thuringienne s'approchait ainsi de ce

Digitized by Google

Midi tout imprégné d'influences grecques et latines, et d'élégances artistiques et littéraires auxquelles sa nature la portait à ne pas rester insensible, pourvu qu'elles ne s'éloignassent pas du christianisme. Mais elle avait un souci plus haut.

Arles était, en ces premiers siècles de l'Église christienne, une ville privilégiée; cinq basiliques illustraient et consacraient ses Champs-Élysées, les fameux Aliscamps. Malgré cela, le peuple oscillait parfois entre les lieux de prière, les édifices sacrés, et le théâtre ou les arènes, derniers vestiges du monde païen. Arles avait eu d'admirables saints pour évêques. Lérins lui avait envoyé saint Honorat et saint Césaire. Ils n'étaient plus ici-bas, mais leurs exemples, leurs enseignements vivaient encore en de nombreuses âmes qui perpétuaient leur lignée spirituelle et glorieuse. Sans doute Radegonde trouva partout le souvenir de la prodigieuse charité de Césaire. Sa mort remontait à une vingtaine d'années, mais les Arlésiens se rappelaient, d'une mémoire fidèle, sa libéralité envers les captifs de toute religion, son ingéniosité à secourir les pauvres, sa tendre et familière éloquence dont certains traits paraissent un effluve du cœur : « Quelqu'un de vous, s'écriait-il, pourra me dire : je ne puis veiller, je ne puis jeûner, mais pourra-t-il me dire : je ne puis aimer? » Nous ne savons si

Digitized by Google

Radegonde visita le touchant et miséricordieux hôpital, fondé par saint Césaire à côté de sa demeure, mais il y a beaucoup de chances pour qu'il fût encore debout.

Le but du voyage à Arles était donc le monastère Saint-Jean : pour les religieuses qui s'y groupaient, saint Césaire avait écrit une règle qui est un chef-d'œuvre, et que d'autres monastères féminins ne tardèrent pas à s'approprier. Avant Césaire, les couvents de femmes, sous le rapport de l'organisation et de la discipline, étaient inférieurs aux couvents d'hommes. Grâce à lui leur prestige s'accrut, et certains moines, avec quelques modifications, adoptèrent la règle des moniales.

Un souffle d'Orient, par la bleue Méditerranée, avait passé sur la Gaule. On se racontait la vie surhumaine des solitaires d'Egypte, des Pères du désert. Cassien les avait visités quand il avait établi à Marseille le couvent de Saint-Victor pour les hommes, et celui du Saint-Sauveur pour les femmes ; Saint Honorat les connaissait quand il avait fait surgir, d'une petite île en fleur, celui de Lérins. Désormais, Lérins mêlait à ses parfums la psalmodie des louanges divines qui planait, nous dit un témoin, Eucher, sur le silence des flots. Ces îles du Midi s'égrenaient parmi les vagues comme un chapelet musical.

Digitized by Google

En réalité, Saint-Jean d'Arles formait un nouvel anneau de la même chaîne harmonieuse. La claustration y était complète, beaucoup plus afin de préserver la vocation des moniales que pour leur infliger une pénitence. Rien ne leur appartenait en propre. Elles filaient la laine qui servait à tisser leurs blancs vêtements, et elles lisaient, méditaient, copiaient des manuscrits, car chacune d'elles devait savoir écrire. La beauté des copies de Saint-Jean était renommée.

Sainte Radegonde ne se contenta pas, sans doute, de lire la belle et ferme règle de saint Césaire ; elle en étudia les applications vivantes, elle questionna les religieuses et pria peut-être sur le tombeau des anciennes abbesses, Césarie l'aînée et Césarie la jeune. Celle qui la reçut portait le nom étrange et charmant de Liliole. Fortunat nous dit que, pour les vertus et les mérites, elle était presque l'égale de ses devancières. Une abbesse de Saint-Jean devait être aimable, saint Césaire avait tenu à lui en imposer l'obligation, et sainte Liliole ne pouvait faire mieux que de se conformer au joli portrait de l'abbesse idéale esquissé par l'illustre fondateur.

« Que tous, sitôt qu'ils te voient, rendent grâces à Dieu d'avoir gratifié sa famille d'une telle mère... Ne te fais pas taxer d'orgueil et de sottise

Digitized by Google

par ton mutisme, mais parle autant que le com portent le sujet et la circonstance, en sorte qu chacun, au souvenir de ta conversation, se sou vienne de la gravité de tes mœurs, de l'agrémen de ta douceur, de la discrétion de tes paroles. T fait-on une demande qu'il convienne d'accorde accorde-la d'un visage souriant. Mais s'il ne t convient pas d'accorder, adoucis au moins to refus par la convenance de tes paroles. Je veu enfin que, sauf les vices qu'il te faut redresse et non pas ménager, tu te montres gracieus dévouée, affectueuse, et animée des meilleur sentiments envers tous. »

Cela nous montre comment sainte Radegond et sainte Agnès furent accueillies par sainte Liliole Entre les douces mains de Radegonde, la règl garda le souffle dont elle était animée. Prodigieu sement austère pour elle-même, la sainte n'im posait pas à toutes les autres le fardeau qu'elle s plaisait à porter. Par elle, le poète Fortuna connut cette règle, qu'il déclara « douce comm un vêtement de lin. »

Digitized by Google

IV

Le monastère de Notre-Dame, à Poitiers, était devenu le monastère de Sainte-Croix, à cause d'une relique de la vraie croix que l'empereur avait envoyée à la reine cloîtrée. Radegonde honorait les reliques d'une intense ferveur. Ses messagers, en lui rapportant celle-ci, précieuse entre toutes, avaient subi les assauts d'une effroyable tempête, mais les vagues s'étaient miraculeusement calmées, lorsque, de si loin, ils avaient invoqué leur sainte patronne Radegonde. La vie de sainte Radegonde est pleine de miracles qui l'imprègnent d'une édifiante et surnaturelle poésie. On aimerait à les raconter tous, et, aussi, à citer la belle, noble et ferme lettre qu'elle écrivit aux évêques de la province qui avaient des brebis dans son couvent, afin de se mettre sous leur protection.

Digitized by Google

L'évêque de Poitiers Marovée marquait à son égard une étrange froideur. C'était une amertume dans sa joie, une ombre dans la blanche paix de ce cloître, où les nonnes vêtues de blanc filaient comme à Saint-Jean.

Elles non plus ne sortaient pas. Le travail, la méditation, la prière, les chants sacrés, occupaient leur journée, dont deux heures étaient régulièrement consacrées à la lecture. Sainte Radegonde tenait beaucoup à la propreté : l'eau affluait au monastère, et elle y avait fait construire des bains. Les nonnes balayaient à tour de rôle. Elle avait, comme les autres, sa semaine de soins ménagers, et quittait les beaux livres des Pères grecs et latins (on croit qu'elle lisait aussi les premiers dans l'original) pour laver ou balayer avec d'autant plus de scrupule que sa conscience était plus ardente et plus profonde.

Sainte Radegonde permettait le jeu de dés et quelques délassements. Elle savait que la nature humaine a besoin de récréation.

Parfois un pieux étranger était reçu dans le monastère; on lui servait des repas sur une table délicatement fleurie, à laquelle les moniales évitaient de s'asseoir. Ainsi Fortunat fut leur hôte, avant de devenir leur conseiller, leur ambassadeur et leur ami.

Digitized by Google

Venance Fortunat est un des personnages les plus connus de l'âge Mérovingien, et son souvenir évoqué par Puvis de Chavannes demeure inséparable de la fondation de Sainte-Croix. Son affection pour Radegonde et pour Agnès est demeurée célèbre, presque populaire. L'art en a perpétué le souvenir. C'est un chapitre gracieux, édifiant aussi, d'une très belle et très grave histoire.

Fortunat était Italien. Né à Trévise, il venait de Ravenne où il avait accompli ses études. Latine et Byzantine, plus qu'Ostrogothe, bien qu'elle gardât le tombeau de Théodoric, Ravenne était une des capitales de ce vieux monde dont elle conserve l'image, même en se penchant vers la tombe.

Epris des basiliques de son époque — ces basiliques dont les églises de Ravenne, avec leur demi-jour où les mosaïques mettent des flamboiements d'or et de pierres précieuses, restent le type le plus exact, — Fortunat se plaisait à les visiter et à les célébrer par des poèmes. A Tours, il était venu prier sur le tombeau de saint Martin. A Poitiers, il vit sainte Radegonde et sa pupille, l'abbesse Agnès : l'une, nous dit-il, fut pour lui comme une mère, et l'autre comme une sœur. Accueilli par des saintes vivantes, il ne put se

Digitized by Google

détacher d'elles et se fixa désormais à Poitiers où il servit avec ardeur le nouveau couvent.

Deux mondes se rencontraient en ces deux âmes de Radegonde et de Fortunat. L'Italie alourdie et accablée de culture et de civilisation ; la Germanie sortie des forêts natales avec cette princesse thuringienne, comme avec les tribus franques, et pleine d'une jeune ardeur pour conquérir le trésor des vieux livres. Sur l'enfant thuringienne, primitivement bercée de chansons nationales par une nourrice barbare, la Gaule avait agi d'une façon durable, et Radegonde l'adoptait pour patrie, au point de souffrir de ses angoisses. Fortunat est l'homme d'une civilisation expirante ; Radegonde préside à une civilisation naissante. Et ils se rencontrent, et ils communient dans la même foi chrétienne, et le voyageur latin met ses plus chères traditions à l'abri de l'asile fondé par une Germaine que la Gaule a conquise... Ainsi se précise, ainsi s'accentue la signification auguste et poignante que recèle la fresque de Puvis de Chavannes.

Fortunat était prêtre. Il passait pour le poète le plus habile de son époque, mais il n'avait comme instrument qu'un latin obscur[1]. Certains

1. Charles Nisard, en 1887, a réimprimé le texte et publié la première traduction française des œuvres de Fortunat (Paris,

Digitized by Google

de ses vers ont de la grâce, certains de la beauté. Radegonde fut son inspiratrice; il chantait par son ordre, et suivant une opinion répandue, il composa en l'honneur de la vraie Croix, sous le nom de laquelle on désignait désormais le monastère de Poitiers, des hymnes de poésie ardente que l'Église redit toujours le Vendredi Saint. Fortunat est, vraisemblablement, le poète de *Pange lingua gloriosi* et de *Vexilla Regis*. Beaucoup de ses vers, sous forme d'épîtres, étaient adressés à Radegonde et à Agnès. Il les remerciait de leurs présents de fruits et de fleurs. Il s'associait à Agnès pour supplier Radegonde de boire un peu de vin, qu'il jugeait nécessaire à la santé. Il se lamentait de perdre Radegonde, lorsque celle-ci commençait sa dure et impitoyable réclusion de Carême; il se réjouissait, à Pâques, lorsqu'elle reparaissait.

Fortunat était pieux et bon, d'une bonté presque excessive, car il ne demandait pas mieux que d'en voir un reflet chez ceux qui en étaient dépourvus. Aussi loue-t-il plus qu'on ne le désirerait les barbares Mérovingiens, mais il faut songer que ses éloges de Chilpéric et de Frédégonde n'é-

Didot, collection Nisard). Une traduction spéciale de la *Vie de sainte Radegonde*, de Fortunat, a été publiée en 1910 par M. René Aigrin (Paris, Bloud).

Digitized by Google

tonnaient pas plus les contemporains que ne l'eût fait un salut de bienséance, et qu'il osa, sous l'influence directe de Radegonde, pleurer la mort de Galswinthe.

Du fond de son cloître, l'admirable reine voyait se dérouler les événements du monde. Sa sollicitude s'attachait à ces jeunes princesses qui devaient être en butte aux froissements et aux périls dont, par un élan vers le Ciel, toute captive qu'elle fût, elle avait su s'évader. La pauvre Galswinthe avait traversé Poitiers sur un char d'argent. Je ne sais si Radegonde pressentit la destinée de cette voyageuse, mais le cœur de la sainte s'émut.

Aucune figure n'est plus élégiaque que celle de Galswinthe, et le poème de Fortunat nous apparaît digne de cette touchante héroïne.

Mais suffisait-il à Radegonde d'inspirer Fortunat? Parmi les œuvres attribuées à ce poète, on remarque deux élégies dont l'accent diffère totalement de celui qui distingue ses autres compositions. L'une d'elles a pour sujet la chute de la Thuringe, patrie de Radegonde, et c'est Radegonde elle-même qui se lamente sur le sort de la patrie : « J'ai vu, dit-elle, les femmes traînées en esclavage, les mains liées et les cheveux épars. Chacune a son sujet de larmes, et moi, j'ai pleuré pour tous. J'ai pleuré mes parents morts, et il

Digitized by Google

faut que je pleure aussi ceux qui sont encore en vie. Quand mes larmes cessent de couler, quand mes soupirs se taisent, mon chagrin ne se tait pas. Lorsque le vent murmure, j'écoute s'il m'apporte quelques nouvelles, mais l'ombre d'aucun de mes proches ne se présente à moi. » L'autre élégie évoque, avec la même beauté douloureuse, les amitiés d'enfance de Radegonde et le deuil de son frère.

La fougue colorée et passionnée de ces vers a surpris. Ce n'est point là du tout la manière habituelle à Fortunat. Ils ont une beauté sombre et douloureuse, tel un souffle de Jérémie. Ni Trévise ni Ravenne n'avaient pu communiquer à ce poète latin le secret accent d'une âme germaine. Aussi n'est-ce point Fortunat qui parle, remarquons-le. C'est Radegonde. Les auteurs notent une ressemblance curieuse entre les lamentations de Sigrune sur la mort d'Helgi dans *l'Edda* et celles de Radegonde sur la chute de sa patrie. Cela ne peut être un jeu littéraire et, chez Fortunat, ce ne serait qu'un jeu littéraire. Il est des jours de la vie où la mémoire se trouve, on ne sait pourquoi, hantée par le chant d'une nourrice qui berça notre enfance. Ampère, Montalembert, Thierry, ont insisté sur le caractère particulier de ces élégies. Enfin Charles Nisard fait une découverte qui lui donne l'audace de conclure.

Digitized by Google

Radegonde elle-même était poète ! Elle composait des vers, et de beaux vers ! Sans doute, cultivée comme elle l'était, lisant le latin et, peut-être, le grec, elle avait appris à composer des vers latins. Fortunat, avec grâce, la remercie de tablettes qu'elle lui a envoyées et sur lesquelles elle écrit des vers grands et petits. Il ajoute à ses remerciements des éloges. « Vous qui donnez du miel aux alvéoles qui en manquent, vous m'avez envoyé des grands vers sur de petites tablettes, vous m'envoyez aussi de petits vers pleins de charme, et dont chaque mot captive le cœur. » Comme tout s'éclaire ! Cette poésie où Radegonde parle en son propre nom, cette poésie vivante et spontanée, ingénue et fougueuse, délicate et tragique, qui ne ressemble pas aux autres pièces du poète Fortunat, qui renferme des souvenirs et des échos familiers à la seule Radegonde, qui traite de sujets pour lesquels Charles Nisard dit avec justesse qu'il ne serait pas facile de donner sa procuration, cette poésie qui a étonné tous les commentateurs, — puisque Radegonde était poète et qu'elle envoyait ses vers à Fortunat, — elle est de Radegonde. M. l'abbé Briand, dans son très beau livre sur la sainte[1], adopte avec enthou-

1. Abbé E. Briand : *Histoire de Sainte Radegonde, reine de*

Digitized by Google

siasme — un enthousiasme raisonné — l'opinion de Charles Nisard : nous avons dans ces deux élégies, mêlées aux œuvres de Fortunat, l'œuvre personnelle de la doyenne de nos poétesses, sainte Radegonde.

Fortunat, en un endroit bien curieux, nous fait assister à une jolie scène qui nous révèle combien la sainte évitait de se laisser distraire une seconde par la poétesse : il nous dit qu'un soir, au moment de la prière, des chanteurs vinrent chanter et danser sous les murs du couvent. Une religieuse reconnut un ou deux airs qu'elle avait chantés dans le siècle, et le dit à la reine cloîtrée. « J'admire, lui répondit Radegonde, que, appartenant au Seigneur, tu te plaises à écouter les bruits du monde. » Et elle ajouta : « Pour moi, je n'ai pas entendu une seule note de cette musique profane. » Sa pensée était ailleurs, ailleurs et au delà. Aucune musique profane, si douce fût-elle, ne valait la céleste harmonie de son cœur. Et le beau motif de l'office consacré à sainte Cécile revient à la mémoire : « Au son des instruments, Cécile chantait dans son cœur. » Sans doute, de même que sainte Radegonde, elle n'écoutait que son cœur exhalant les louanges de Dieu.

France, et des sanctuaires et pèlerinages en son honneur. (Paris, Oudin, 1898).

Digitized by Google

V

Le couvent de Sainte-Croix nous est apparu déjà comme un asile de haute culture; il reçoit largement la culture intellectuelle de son époque. Mais il ne se contente pas d'être un asile, il est un instrument de culture, il devient une sorte d'école où, sous la direction de sainte Radegonde, les moniales élèvent leur intelligence, et l'ornent pour le regard de Dieu, comme elles ornent de fleurs le sanctuaire. De cette culture Baudonivie nous offre le témoignage et l'exemple.

Baudonivie est une figure unique, et nous montre, sous un nouvel aspect, la culture féminine au VI^e^ siècle, ce siècle qui eut des poétesses chrétiennes, comme l'Italienne Helpidie, auteur de belles hymnes que l'Église chante toujours, et comme notre glorieuse sainte Radegonde. Bau-

Digitized by Google

donivie nous représente l'aboutissant, et en quelque sorte l'achèvement, de l'effort intellectuel que le couvent de Poitiers orienta vers l'élévation des âmes. Elle donne une voix, voix pure, humble, charmante, au silence du cloître. Elle lui donne une expression. Il serait facile de dire qu'elle est la doyenne des femmes-auteurs de notre pays, bien qu'elle n'eût certainement pas prévu toute l'évolution de la littérature féminine. D'elle-même elle ne dit rien, ou presque rien. L'ombre légère de son voile blanc flotte encore sur ces pages, et on lui appliquerait le vers de Dante : de ce voile du cœur, elle ne fut jamais dépouillée. Mais son style a la douceur de son âme. Amie d'enfance de sainte Radegonde et religieuse de Sainte-Croix, elle a partagé toute la vie intime de la sainte. Il est probable que, comme Agnès, elle lui doit jusqu'à sa culture intellectuelle. Agnès et Baudonivie étaient lettrées : Agnès aimait la poésie ; Baudonivie nous a laissé, sur la vie de Radegonde, un chef-d'œuvre littéraire qui mériterait d'être aussi connu que les *Fioretti*[1]. Ce sont, en réalité, des *Fioretti* du VI^e^ siècle que l'on doit à l'aimable religieuse poitevine.

Elle devait être Gallo-Romaine. Radegonde pré-

1. Le texte de l'écrit de Baudonivie est publié dans Migne, *Patrologie latine*, LXXII, col. 663-680.

Digitized by Google

férait les Gallo-Romaines déjà cultivées, assouplies, affinées par une civilisation chrétienne, aux Franques barbares et impétueuses qui, après sa mort, causèrent de si graves désordres dans son couvent.

Baudonivie, ayant lu Fortunat, se contenta de glaner après lui ce qu'il avait omis ou ignoré. Petites fleurs échappées à la gerbe du poète, mais peut-être plus odorantes, plus suaves, plus fraîches encore que les siennes, quoique les siennes aient déjà beaucoup de parfums, de fraîcheur et de suavité. En somme Fortunat n'était qu'un visiteur, et Baudonivie était une habitante du cloître. Son manuscrit a bénéficié de ce privilège. Entre les lignes latines de Baudonivie, il semble qu'on voie se dessiner les arceaux de ce cloître, qu'on goûte la paix surnaturelle dont il était l'oasis à ces époques sombres et troublées de guerres fratricides. Les femmes dont la vie était brisée, les hommes poursuivis par une vengeance, les coupables cherchant à éviter le châtiment, venaient à Poitiers, terre de sécurité, de miséricorde et de clémence, grâce à l'influence d'une sainte. Baudonivie a connu le battement du cœur de Radegonde pour la Gaule déchirée ; elle nous initie au rôle politique de la reine d'hier, rôle de sainte s'il en fut, car celle qui disait en pleurant la Thu-

Digitized by Google

ringe : « Je pleure la douleur de tous », avait reporté son amour anxieux sur la terre qui l'avait accueillie, nourrie de ses lettres, comme de son blé.

Radegonde était la grande ouvrière de paix dans cette société meurtrière et convulsive ; elle priait et faisait prier pour la paix, elle écrivait des lettres aux rois, ses parents, pour les convertir à la paix et à la réconciliation. Mais ses souvenirs et ses deuils de famille n'effleuraient point sa vie monastique. Toute sa famille était désormais ses religieuses. Elle leur adressait des allocutions exquises. Baudonivie nous transmet le début d'une de ces allocutions : « Vous que j'ai choisies, mes filles, vous, ma lumière, ma vie, mon repos, tout mon bonheur, vous, ma plantation nouvelle ; vivez avec moi de telle sorte en ce monde que nous nous réjouissions dans le futur. Dans la plénitude de notre foi et de notre affection, servons Dieu avec crainte, avec simplicité ; cherchons-le, de sorte que nous puissions lui dire en toute confiance : « Donnez, Seigneur, ce que vous avez promis, car nous avons fait ce que vous avez ordonné. » Et la charmante biographe a cette remarque d'une philosophie très profonde : « Les oiseaux et les animaux obéissaient à Radegonde, car elle n'avait jamais désobéi à son Créateur. »

Digitized by Google

En marge du missel qu'est le monastère de Sainte-Croix (la Sainte-Croix de Radegonde, indemne des révoltes et des scandales futurs), sourit, les yeux rêveurs et les mains jointes sous son voile léger, cette discrète Baudonivie. Si le stylet est tombé de ses mains, c'est parce qu'elle songe à la sainte fondatrice qu'elle pleure encore; et c'est pour mieux s'inspirer d'une intonation de la voix éteinte ici-bas, qu'elle rêve avant de transcrire une de ses paroles. Fortunat écrivit la vie officielle de sainte Radegonde, et Baudonivie n'eut qu'à recueillir les miettes de cette vie. Minutes du cloître, parfumées de l'encens du sanctuaire et des fleurs du jardin; minutes silencieuses, odorantes, tout embaumées de recueillement, et sur lesquelles on dirait que la rosée n'a pas eu le temps de sécher, car il semble qu'on y distingue encore la trace des larmes douces versées sur la mort d'une sainte. Le cœur de Baudonivie est un miroir ingénu qui reflète avec amour chaque geste, chaque mot de Radegonde, et qui garde pieusement ses images. Baudonivie eut-elle pour elle-même des joies et des tristesses? On serait tenté d'en douter; elle n'est que tendresse, patience et souvenir.

Baudonivie écrit en latin, ce qui n'a rien pour nous surprendre; et si peu maniable que nous

Digitized by Google

apparaisse ce latin mérovingien, elle le plie au rythme de sa propre grâce, elle lui donne toutes les nuances de sa propre pensée. A l'instant je parlais de sa patience : elle est infinie. Elle se comparerait à celle des brodeuses et des dentellières. C'est un art excellemment féminin que celui d'une pareille biographe. Fortunat s'empare de tout ce qui est visible, sonore, éclatant. Baudonivie n'a qu'un souci : c'est de ne pas laisser échapper un fil, si menu soit-il, de l'incomparable existence dont elle fut témoin ; c'est de le ressaisir et de l'utiliser pour compléter le dessin de sa dentelle spirituelle. Les autres latinistes, les autres nonnes studieuses du couvent de Sainte-Croix, sont à peu près toutes oubliées ; mais leur sœur pensive, Baudonivie, nous fait respirer un peu de leur atmosphère.

Quel dommage de ne pouvoir nous attarder sur les pas de cette gracieuse et délicate Baudonivie! Elle nous montre comment Radegonde lisait et comment elle expliquait ses lectures à ses compagnes. Elle la suit de sa cellule à la chapelle, et de la chapelle à sa cellule, et elle sait ce que, le jour de sa mort, se dirent les anges du ciel, de sorte que la fin de son manuscrit ressemble à l'une des plus belles *Canzoni* de Dante, à l'un des joyaux de la *Vita Nuova*.

Digitized by Google

Apitoyé par la douleur de son couvent, un des anges voulait rendre Radegonde à la terre, mais l'autre songeait à la joie qu'aurait le ciel d'accueillir une si belle âme; il se souvenait aussi que, du ciel, Radegonde pourrait secourir ses filles de la terre... C'est ce que Baudonivie leur rappelle délicieusement. Cette reine d'un groupe d'âmes élues s'en alla reposer dans l'église extérieure à son cloître, et où elle avait fait préparer sa sépulture.

Poitiers vénère son tombeau. Devenue des nôtres, Radegonde repose au cœur même de la France. Des nôtres, elle en est bien, car tous les éléments de culture qu'elle sut accorder harmonieusement formèrent la base du génie français. Une leçon qu'elle nous donne, elle qui fut cloîtrée, c'est que, sans sortir de leur demeure, les femmes peuvent avoir une influence profonde sur les destinées de leur époque. De sa cellule, elle suivait le cours du monde. Qu'importe que sa cellule soit petite si sa fenêtre ouvre sur l'infini !.... Enfin elle nous apprend à aimer les beaux livres, et elle nous révèle les forces mystérieuses que leur esprit apporte dans les luttes quotidiennes de l'existence.

Il paraît beaucoup de livres : certains vivent la durée des roses. D'autres ont presque vécu la

Digitized by Google

durée d'une étoile, parce qu'ils reflètent quelque chose d'éternel. Aimons les livres comme les aima sainte Radegonde : les livres souffrants, parce qu'ils nous enseignent la pitié; et aussi les grands et beaux livres, purs et profonds, par lesquels, comme par une echelle de cristal, les âmes s'élèvent jusqu'à Dieu.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

LA CULTURE ET LES ARTS DE LA FEMME AU MOYEN AGE

Le Tasse, chantant Armide, nous dit que chez elle les arts de la femme égalaient ceux de la magicienne. Il est possible que, par ce mot « les arts de la femme », le grand poète veuille désigner, tout simplement, le charme, la séduction, certaine habileté, certaine ruse, que, de tout temps, les poètes ont généreusement attribués aux femmes; mais en examinant à travers les âges toutes les merveilles de labeur délicat et de patience inépuisable, dues à l'application féminine, on serait plus d'une fois tenté de se rappeler les vers du Tasse, de les généraliser et de les transposer. Nous déclarerions volontiers, utilisant un si beau souvenir, que les arts de la femme égalent ceux de la magicienne, — et les dépassent.

Digitized by Google

A vrai dire, parmi les chefs-d'œuvre qui composent le patrimoine artistique de l'humanité, ceux qui sont signés de noms féminins se compteraient bien vite. N'est-ce pas parce que la femme consacre surtout ses efforts à cet art subtil et délicat de la vie quotidienne, qui ne laisse aucune trace peinte sur la toile, gravée dans le marbre ou sculptée dans la pierre, mais qui peint, grave ou sculpte des traits de sérénité jusqu'au fond des âmes!

Cependant il y eut de tout temps des poétesses, des improvisatrices, des chanteuses, des fileuses, des brodeuses.

Le moyen âge, en particulier, loin de laisser péricliter les arts de la femme ou les œuvres de l'intelligence féminine, leur donna, souvent grâce à des influences monastiques, une extension merveilleuse et un non moins merveilleux éclat[1].

Nous interrogerons quelques-unes de ces abbesses, de ces châtelaines, de ces ouvrières de beauté dont la figure, sereine ou douloureuse, se dessine sur le fond paisible d'un cloître ou sur les lignes tourmentées d'une cité médiévale. Et comme ces admirables types de haute culture

1. Lina Eckenstein, *Woman under monasticism, chapters on saint-lore and convent life between a. d. 500 and a. d. 1.500.* (Cambridge, University press, 1896).

Digitized by Google

féminine se développèrent et s'épanouirent dans un cadre tout embelli par les multiples arts de la femme, c'est d'abord sur ce cadre que nous jetterons un coup d'œil. Ainsi, quelques moments durant, nous observerons ces vastes ruches féminines du moyen âge, avant de nous attarder ensuite à contempler et à écouter quelques créatrices de chefs-d'œuvre.

Digitized by Google

I

Je crois que les femmes du moyen âge ont beaucoup travaillé. Elles travaillaient dans les cloîtres, enlumineuses, calligraphes, ou brodeuses; elles travaillaient dans les châteaux, ouvrageant des bourses, des aumônières, des franges, des coiffes en fil d'or comme en fabriquait, dit-on, la fée Morgane, alors que, dans la salle basse d'Arthur de Bretagne, elle ébauchait une intrigue avec le chevalier Guyomar[1]. Leurs travaux manuels portent le caractère de la patience; ils remplissaient de longues heures de silence, de solitude, parfois d'attente, à cette époque où les routes difficiles n'étaient pas toujours sûres.

1. Voir notre livre : *La vie et la mort des fées*, 2e édit., p. 64. (Paris, Perrin, 1909.)

Digitized by Google

Au fond des cloîtres s'accomplissaient les chefs-d'œuvre de calligraphie, si proches des travaux intellectuels dont nous parlerons tout à l'heure. Ils nous conservèrent des œuvres illustres. Vers la fin du XI^e^ et au commencement du XII^e^ siècle, la religieuse Diemude écrivait soigneusement une quantité d'ouvrages. On admirait l'élégance de sa fine écriture et la beauté des lettres initiales dont elle agrémentait le texte. Cette besogne de scribe supposait une certaine culture; ainsi Leukardis, la contemporaine et la compatriote de Diemude (toutes les deux étaient bavaroises), religieuse et scribe comme elle, passait pour savoir l'écossais, l'allemand, le grec et le latin. Je salue en passant cette religieuse helléniste.

Les couvents de certaines contrées semblent avoir eu des spécialités. La Bavière, par exemple, possédait des calligraphes aussi renommées que précieuses. Une abbesse du XII^e^ siècle, Agnès, abbesse de Quedlinbourg, est spécialement citée pour avoir encouragé l'art industriel dans toutes ses branches. On rapporte qu'elle écrivait et qu'elle enluminait les livres sacrés. L'enluminure, en somme, est souvent proche de la calligraphie. Au XII^e^ siècle, dans un couvent voisin de Marbach, les religieuses excellent à transcrire les livres de chœur et les anciens manuscrits. Une chanoi-

Digitized by Google

nesse, Guta, se distingue dans cet art. On signale, parmi les livres de ce couvent, la règle de Saint-Augustin, le commentaire de Hugues de Saint-Victor, un manuel médical approprié aux douze mois de l'année, portant une miniature qui représente la religieuse calligraphe et le moine imagier à genoux. La comtesse de Villermont publiait naguère un livre d'une érudition recueillie, sur un groupe mystique allemand au moyen âge[1]; et les monastères de Souabe où elle nous introduisait, asiles de prière et d'extase, nous y apparaissaient en même temps comme des sanctuaires d'art. Elle nous présentait, en particulier, trois sœurs prenant le voile, et dont la première écrivait et enluminait, dont la seconde peignait habilement, dont la troisième était une brodeuse experte.

De la peinture à la broderie, d'ailleurs, il n'y avait pas si loin. L'aiguille se maniait comme le pinceau. Des oiseaux, des lions, des griffons d'or enrichissaient des soies de couleur brillante. Et le plus merveilleux, c'étaient encore les scènes à personnages, scènes sacrées, pieux emblèmes, saintes allégories, quand il s'agissait de vêtements sacerdotaux et d'objets du culte. La célèbre tapisserie

1. Comtesse Marie de Villermont, *Un groupe mystique allemand; étude sur la vie religieuse au moyen âge.* (Bruxelles, Dewit, 1907.)

Digitized by Google

de Bayeux, attribuée à la reine Mathilde, est présente à toutes les mémoires. Dès avant la conquête normande, l'Angleterre était renommée pour ces ouvrages. Elle ne les abandonna point. On nomme, parmi les plus admirables brodeuses du moyen âge, deux religieuses, élevées au couvent de Valenciennes, Harlinde et Reinhilde, qui lisaient, chantaient, écrivaient, peignaient, filaient, tissaient, brodaient, — brodaient surtout la soie d'or et de pierres précieuses. Ces reines des arts féminins groupèrent autour d'elles douze femmes et fondèrent un couvent où bientôt le nombre des religieuses s'accrut. Les religieuses anglaises Alwid et Liwid étaient aussi des brodeuses de talent,; elles aussi, elles enseignaient leur art; elles avaient des élèves laïques.

Les châtelaines dont les doigts s'attardaient sur des tapisseries et des broderies avaient peut-être une tendance à y mettre un peu de leur rêve individuel, soit religieux, soit profane. Une comtesse de Roussillon broda, dans une nappe d'autel, deux vers de sa composition. Parfois il y eut des hardiesses moins édifiantes, et beaucoup d'ouvrages furent accomplis au rythme de ces amoureuses chansons de toile dont nous parlerons bientôt. A plus d'une, il arriva, sur certains objets, de tisser ou de broder cet aveu : « Je suis *druerie.* » Ah!

Digitized by Google

le vieux mot qui ne nous dit presque rien aujourd'hui, mais qui dit tant aux cœurs du moyen âge : druerie, c'est-à-dire tendre gage... d'amitié peut-être, mais plutôt d'amour, et même d'amour passionné.

Quelle ardeur de rêve plane sur la patience de ces mains médiévales et les enveloppe d'un reflet de tendresse ou de splendeur!

Elles travaillaient jusqu'en ces îles lointaines, semées comme une jonchée de fleurs sur les flots des mers hellènes, et les voyageurs admiraient les fabriques de l'île de Chypre. Froissart nous parle des femmes de Céphalonie et de leurs ouvrages merveilleux, qu'il semble attribuer à l'enseignement des fées.

Ainsi s'attardait une dernière lueur de beauté sur les mains des filles de la Grèce.

Et, pendant ce temps, les pieuses artistes du Nord avaient la gloire de compter entre elles une femme de génie qui s'illustrait dans l'art le plus viril : une Sabine mystérieuse, inconnue, dont l'existence se dérobe aux recherches, habile à sculpter la pierre dure. A la cathédrale de Strasbourg, une statue de saint Pierre porte en vers latins cette inscription : « Que la grâce de la miséricorde divine assiste Sabine, par qui je fus faite en pierre dure. »

Digitized by Google

Je n'ai pas à rappeler le contre-sens auquel donnèrent lieu ces deux mots : *Pierre dure*, contre-sens qui dota Sabine d'une légende la représentant comme la fille de l'architecte Erwin de Steinbach. Cette légende reposait sur un anachronisme : en réalité, Sabine travaillait un demi-siècle au moins avant Erwin. Quelle fut-elle, cette Sabine, tailleuse en pierre dure, qui signa son œuvre d'un prénom et d'un cri presque douloureux?

Elle accomplit une œuvre de beauté, puisqu'elle fut jugée digne de figurer parmi les grands artistes de la cathédrale, et d'autres statues peut-être, celle de l'Eglise, celle de la Synagogue, y représentent encore aujourd'hui son art. Que reste-t-il d'elle? Un rêve, avec la certitude qu'il exista jadis une Sabine aux mains adroites, géniales peut-être, et au cœur anxieux[1].

Dans l'intimité d'un cloître ou d'un manoir, ou bien au grand soleil d'une grande ville, se créait et se perpétuait, soit par les arts de la femme, soit par d'autres arts dont une femme comme Sabine savait conquérir la maîtrise, une atmosphère de beauté, propice à l'épanouissement des esprits, à l'élévation des âmes. Et nous allons voir, dans

1. Voir Tuefferd, *Revue d'Alsace*, 1882, XI, pp. 452-459.

Digitized by Google

cette atmosphère, surgir des femmes écrivains, s'ébaucher même des genres littéraires féminins, qui prirent leur place et qui firent date dans la vaste culture humaine.

Digitized by Google

II

A Poitiers, au VI^e^ siècle, l'admirable sainte Radegonde, de captive devenue souveraine, de souveraine devenue fugitive, et puis nonne, demeura, sous ce dernier costume, une véritable souveraine des arts féminins. Art des travaux manuels, art de la poésie douloureuse, art de la tendre consolation, art des belles disciplines, art de la formation des âmes, art du mystérieux apaisement, elle les connaissait et les pratiquait tous ; et ce fut dans son rayonnement que l'on vit éclore, comme une touchante fleur du cloître, la grâce liliale de Baudonivie, la petite doyenne, bien humble et bien tendre, de toutes les femmes de France qui tiennent une plume.

Les couvents d'Arles et de Poitiers ne furent pas, on le pense bien, des exemples isolés. A

Digitized by Google

travers les îles de la mer, au sommet des montagnes, au cœur des vallées, à l'ombre des forêts, il y eut de ces monastères, dont les nonnes, ardemment studieuses, faisaient, aux heures prescrites, retentir leur solitude des louanges du Seigneur. Sainte Gertrude, abbesse de Nivelles, eût pu réciter de mémoire une grande partie de l'Écriture. Attentive à la formation morale et intellectuelle de ses novices, cette abbesse du VII^e^ siècle recherchait à leur intention des livres à Rome et des maîtres en Irlande. De pareilles femmes devaient réunir les talents du gouvernement, de la diplomatie, de l'administration et de l'enseignement. L'éducation de leur entourage leur apparaissait comme un grave devoir. Sainte Anstrude, à Saint-Jean-de-Laon, avait étudié les lettres depuis son enfance, mais cela ne lui suffisait pas : elle s'exerçait elle-même à les enseigner. Alors que le monde barbare s'escrime aux coups de main et aux coups d'épée, les monastères, dans leur silence à peine interrompu par le chant des hymnes et la psalmodie des prières latines, apparaissent comme de frais et paisibles jardins, éclos à l'écart des routes bruyantes et poudreuses.

Un délicieux bas-relief de la cathédrale de Chartres nous représente les vertus contemplatives de Marie et me semble pénétré des souvenirs de ces

Digitized by Google

grandes et saintes abbesses. Marie invoque le Saint-Esprit avant d'ouvrir le livre et de commencer la lecture ; ensuite elle ouvre le livre ; elle lit ; puis, le livre refermé, elle médite ; enfin, elle enseigne. Et c'est vraiment une belle leçon de discipline intellectuelle que perpétue pour nous cette délicate sculpture du moyen âge : cette lecture inspirée, recueillie, attentive, méditée, communiquée.

Entre ces oasis embaumées d'hymnes pieuses, entre ces jardins de savante culture, il se nouait des correspondances. Les abbesses s'écrivaient entre elles ; elles se recommandaient une jeune sœur en voyage ; de saints évêques elles réclamaient des conseils, des directions ; tout cela se traitait dans cet incorrect et touchant latin qu'il faudrait peut-être regarder comme une langue à part pour en savourer le charme ; et ces abbesses, au besoin, savaient y exprimer de gracieux sentiments d'amitié. « Est-il, comme on le dit, quelque chose de plus doux que d'avoir un ami avec lequel on peut converser comme avec un autre soi-même ? » écrivait, dès le VIII^e^ siècle, l'abbesse Eangith à saint Boniface, évêque de Mayence, dont elle fut, ainsi que la célèbre abbesse Lioba, une correspondante.

Digitized by Google

III

Dans le monde laïque, la première femme auteur fut une victime. Heureuse, elle n'eût peut-être jamais écrit. Son nom ne fût pas arrivé jusqu'à nous. Ainsi donne-t-elle raison à la phrase célèbre de madame de Staël sur la gloire féminine qui serait le deuil éclatant du bonheur.

Elle s'appelait Dhuoda, et n'était encore qu'une enfant lorsque régnait Charlemagne. Par modestie, elle semble parler dédaigneusement de ses propres origines. Son mari, d'une illustre famille, était Bernard, duc d'Aquitaine et Septimanie, comte de Barcelone, et fils du glorieux Guillaume de Gellone, le héros d'une *geste* fameuse. Je ne sais pas si Dhuoda était jolie, nul chroniqueur n'insiste sur ce point, mais elle avait une âme charmante. Bernard apparaît brave, turbulent,

Digitized by Google

présomptueux, amoureux, oh! très amoureux, mais non pas amoureux de la pauvre Dhuoda. En bon courtisan, peut-être, il portait ses regards en haut; et la femme dont il s'éprit n'était rien de moins que la femme de son souverain, cette impératrice Judith de Bavière, que les vieux écrivains nous dépeignent d'une rare beauté, d'une culture soignée, musicienne, et sachant par ses paroles « tourner à ce qu'elle voulait le cœur des hommes. »

Il n'y a pas à douter qu'elle voulût éloigner de Dhuoda le cœur de Bernard.

Bernard, suivant fidèle, vécut toujours dans l'orbite de Louis le Débonnaire, le mari de Judith, et puis de Charles le Chauve, fils de cette princesse. De Dhuoda il eut lui-même deux fils, Guillaume et Bernard, à quinze ans de distance; mais s'il reléguait la mère au château d'Uzès, il emmenait les enfants à la cour; il emmena le dernier avant de l'avoir fait baptiser, avant de lui avoir même donné un nom. La pauvre Dhuoda vit partir l'enfant sans savoir comment il s'appellerait. Délicate, pensive et sensible, Dhuoda souffrit profondément. Pour s'évader du monde, elle se fit des livres un cloître intellectuel et moral; puis, non satisfaite d'en lire, elle en composa un, à l'usage de son fils aîné, lui recommandant de le faire

Digitized by Google

connaître au plus jeune. C'est ainsi que le premier livre écrit par une femme hors du couvent lui fut dicté par l'amour maternel. L'amour divin et l'amour maternel inspirèrent les premiers écrits des femmes, à l'aube des temps modernes [1].

Ce livre est plein de grâce, de tendresse, de douleur; il déborde d'un nostalgique amour. On devine Dhuoda de santé languissante. Comme elle aimerait à s'appuyer sur le bras de son aîné, Guillaume! Hélas! Guillaume est loin. Dhuoda se réfugie dans la vie intérieure : « Les heureuses maladies, songe-t-elle, que celles qui nous procurent, comme à la belle-mère de Pierre, la visite de Jésus-Christ! » Ainsi cet ouvrage sera de consolation pour elle, de direction pour son fils. Elle veut que celui-ci le consulte souvent, « aussi souvent, déclare-t-elle, qu'une femme a recours à son miroir, un homme à son jeu d'échecs. » (Il paraît que toutes les femmes de tous les temps se ressemblent.) Elle ajoute : « Tu ne manqueras pas de docteurs, mais ils n'auront pas le cœur ardent de ta mère. » Cela n'est plus de la littérature, c'est de la simple et touchante humanité. Et s'il y a de la littérature dans l'image gracieuse par

1. Bondurand, *L'éducation carolingienne, le manuel de Dhuoda* (843). (Paris, Picard, 1887.) — Mgr Baunard, *Reliques d'histoire, notices et portraits.* (Paris, Poussielgue, 1899.)

Digitized by Google

laquelle elle se représente la jeunesse lointaine de son fils : les seize rameaux fleuris de ses premières années — Guillaume a seize ans, — cette littérature-là ne s'écarte pas beaucoup de son cœur.

Dhuoda n'a pas une révolte contre ceux qui, consciemment ou inconsciemment, la torturent. Dans ce livre, — ce manuel, puisque c'est le titre qu'il porte, « Le Manuel de Dhuoda », — elle indique à ses fils toute la conduite morale de leur vie. Elle leur enjoint de respecter leur père, d'être fidèles au service du roi, doux envers leurs égaux, secourables aux pauvres. Elle leur recommande, à travers les occupations d'une existence mondaine, le soin et le souci de leur bibliothèque. Elle leur enseigne de belles prières. Heureusement pour elle, cette mère prévoyante ne lisait pas dans l'avenir. Elle mourut en 843, et la fin de ses fils fut tragique. Le plus jeune, Bernard, périt décapité pour crime de rébellion.

Cette Dhuoda, trop fière ou trop modeste pour se plaindre, et en même temps si douce, si profonde, si exquise, n'est-elle pas un chef-d'œuvre accompli du christianisme ? Si nous la comparons aux héroïnes des romans de nos jours, une question nous traverse l'esprit : Qu'ajoutent donc à l'âme féminine onze siècles de civilisation ? Nulle autre

Digitized by Google

femme ne posséda mieux la « seigneurie de soi-même » et ne sut mieux maintenir, dans la ligne rigide du devoir, une sensibilité que l'on devine frémissante et blessée.

Le « droit au bonheur », le « droit de vivre sa vie », Dhuoda, sans doute, ignorait ces belles formules que nous dicte le progrès moderne. Le bonheur lui était refusé ; le droit de vivre sa vie, dénié ; mais son âme demeurait inébranlable.

Sa main alanguie par la douleur ne vacillait point lorsque pour son fils elle traçait le plan du devoir : respect au père, fidélité au roi.

Ce père, cet époux, Bernard, l'avait fait souffrir jusque dans sa tendresse maternelle la plus légitime et la plus sainte ; ce roi était le fils de sa cruelle rivale, mais elle mettait la discipline de la vie au-dessus des circonstances de cette vie.

Il n'y a pas lieu d'en sourire : si nous admirons la peinture funéraire des vases grecs, où la douleur est assez bien rythmée pour ne pas déranger une draperie de vêtement, il convient davantage d'admirer une âme assez disciplinée pour que les événements extérieurs ne changent rien à l'attitude morale qu'elle s'est imposée et qu'elle a librement choisie.

L'héroïsme réel de Dhuoda touchera, j'en suis sûre, les femmes d'aujourd'hui, plus encore que

Digitized by Google

l'héroïsme légendaire du fameux Guillaume de Gellone, le Guillaume de la *chanson de geste*, beau-père de Dhuoda, n'est susceptible d'émouvoir nos contemporains. Sait-on, cependant, si ce n'est pas la même vertu de courage qui, tournée vers soi-même, s'appelle la patience?

Digitized by Google

IV

Après Baudonivie, l'aïeule des chroniqueurs; après Dhuoda, l'aïeule des pédagogues, il nous faut, nous enfonçant derechef au fond d'un cloître, saluer, dans une religieuse, la mère du théâtre moderne. Ce cloître s'appelait Gandersheim, et cette religieuse, Hroswitha.

Au siècle même de Dhuoda, le duc saxon Liudolf et sa femme fondaient l'abbaye de Gandersheim, dont la première abbesse, Hathumod, leur fille aînée, était renommée pour sa connaissance des livres saints. La nouvelle abbaye s'élevait dans la vallée de la Ganda, parmi les montagnes boisées du Harz. Hathumod y établit une discipline assez austère : les nonnes en étaient vêtues de laine; elles ne devaient admettre à leur table aucun invité; elles ne pouvaient recevoir de visites

Digitized by Google

sans permission, et il était interdit de séjourner hors du couvent. Lorsque mourut Hathumod, le moine Agius la pleura en beaux vers latins; et ces religieuses allemandes, que l'on s'évertuait à consoler en cette langue, n'étaient certes pas des ignorantes. Derrière les barricades monastiques, sévèrement dressées par Hathumod, elles avaient le temps de travailler : des traités de logique et de rhétorique furent composés à Gandersheim par une certaine nonne qu'on appelait Hroswitha, d'un nom qui, d'après les graves Bollandistes, signifiait rose blanche. Et puis, cinquante ans après cette première rose blanche, une autre fleurit, une seconde Hroswitha, et ce fut elle qui réalisa ce paradoxe de ressusciter parmi ces nonnes, si solitaires, si sérieusement savantes, si jalousement recueillies, si fermement disciplinées, l'art dramatique avec toutes ses fantaisies, tous ses imprévus et tous ses caprices. On vit renaître dans le cloître, par le talent d'une moniale, le plus mondain des genres littéraires [1].

Les conversations de la docte abbesse Gerberge avaient ouvert l'esprit de notre Hroswitha, et la bibliothèque de Gandersheim devait apparaître

1. Otto Grashof, *Das Benedictinerinnenstift Gandersheim und Hrotswitha, die Zierde des Benedictinerordens.* (*Studien und Mitteilungen des Benedictiner-Cistercienser-Orden*, 1884-1888.)

Digitized by Google

comme un lieu de délices à cette petite étudiante laborieuse et enthousiaste. Industrieuse abeille, elle composa son miel avec quelque ivresse en butinant aux parterres classiques. Elle y apprit l'art des préfaces et des dédicaces; et tandis que la plume de Baudonivie est l'ancêtre des plumes féminines, volontiers ferais-je de Hroswitha, par une louange que vous saurez comprendre, la véritable ancêtre des femmes de lettres. En elle, il y eut du littérateur : c'est un mot dont Baudonivie n'aurait même pas compris le sens.

Bonne latiniste, Hroswitha aime Virgile, les poètes latins; mais soyez bien sûrs qu'elle place très haut son état de nonne. Un jour, j'imagine, cette petite moniale, captivée par la lecture de Térence, se repentit de tant goûter un auteur par lequel la vertu préférée des cloîtres est constamment bafouée, et de là lui vint l'idée d'emprunter les flèches d'or de la comédie, pour les mettre au service de cette même vertu. Si l'on voulait célébrer les victoires de la vertu, il fallait peindre, à la fois, les séductions et les horreurs du vice; convaincu de la beauté de sa cause et du mérite de son entreprise, Hroswitha ne recule pas. Le rouge, elle l'avoue, lui monta plus d'une fois aux joues quand elle dut prêter à ses personnages les paroles de l'amour profane, et du pire. Elle

Digitized by Google

rougissait, mais elle écrivait. Si dans ses œuvres le vice est peint crûment, c'est qu'elle ne lui accorde aucune complaisance. Elle triomphe de le montrer ridicule et laid. Cela faillit lui jouer un mauvais tour. Une de ses traductrices, fort imaginative, a voulu voir en elle des symptômes de perversité. Que la rose blanche de Gandersheim lui pardonne! Un mélange de hardiesse et de naïveté suffit à mener loin.

Il n'y a que les hommes, d'ailleurs, qui soient, dans ce théâtre, païens et forcenés pécheurs : les femmes, qui sont toutes chrétiennes, ne deviennent pécheresses que pour nous montrer ensuite de beaux types de contrition. C'est là le féminisme de Hroswitha; elle laisse à l'autre sexe l'apanage des mauvaises intentions, et pour l'en punir, elle trouve parfois des bouffonneries assez drôles.

Le païen Dulcitius veut séduire de jeunes chrétiennes. Le ciel, pour le châtier, lui envoie une étrange folie, et Dulcitius croit reconnaître les belles jeunes filles alors qu'il se trouve en présence de chaudrons affreux. Il embrasse les chaudrons, se barbouille le visage de suie, noircit ses vêtements, au grand amusement des jeunes chrétiennes qui l'observent par le trou d'une serrure. Hroswitha se réjouit au moins autant qu'elles. Et

Digitized by Google

toutes les nonnes, sans doute, se réjouissent avec Hroswitha. La transformation de Dulcitius lui vaut une série de mésaventures; pris de peur à son aspect, ses soldats se sauvent loin de lui. Les gardes du palais le criblent de coups. C'est du comique genre guignol. Cependant, Hroswitha ne perd pas l'occasion de moraliser : « Il convient, dit-elle par la bouche d'Agape, jeune chrétienne, une de ses héroïnes, que le visage de Dulcitius paraisse aussi noir que l'est son âme possédée du diable[1]. »

Sans doute, Hroswitha eût été bien surprise de voir son cher théâtre évoluer à travers les siècles. Je gagerais qu'elle avait cru forger un instrument d'édification. Ce n'est pas sa faute si son espoir fut déçu et si les auteurs dramatiques de l'avenir glorifièrent la passion qu'elle pensait ridiculiser. Les six drames de son théâtre n'étaient pas d'ailleurs son seul bagage : elle fit aussi des légendes de saints, des poèmes édifiants. Elle était une personne extraordinaire; et peut-être en avait-elle un peu conscience, quoique, dans ses préfaces, on puisse relever des lignes d'une fière et char-

1. Charles Magnin en 1845 (Paris, Duprat), et Mme Cæcilia Vellini en 1907 (Paris, Société d'édition), ont publié d'après le manuscrit de Munich, des traductions françaises du théâtre de Hroswitha.

Digitized by Google

mante modestie. Mais comme elle se fût mortifiée dans son cloître si elle avait pu prévoir comment tournerait et jusqu'où irait sa postérité littéraire!

Digitized by Google

V

Heureuse Hroswitha! les livres ne lui manquaient pas. Moins favorisées étaient les châtelaines qui, dans le monde féodal, avaient aussi le goût des études et de la lecture. Toutes n'avaient pas autant de chance que la grande comtesse Mathilde, qui possédait de nombreuses bibliothèques, ou que cette autre Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, qui formait avec ses deux filles, l'une comtesse de Champagne, l'autre religieuse à Caen, un triumvirat de dames cultivées, poétesses, fort éprises de beaux manuscrits. L'aventure d'une pauvre comtesse d'Anjou m'a fait rêver depuis mon enfance. Agnès, première femme de Geoffroy, comte d'Anjou, ne recula devant aucun sacrifice pour acquérir un livre sévère, un recueil d'Homélies. Savez-vous le prix dont elle le paya?

Digitized by Google

C'est un prix historique : deux cents brebis, un muid de froment, une pareille mesure de seigle, de millet, je ne me rappelle plus combien de peaux de martres. Oui, jusqu'à des fourrures, et pour un recueil d'Homélies! Comme elle eût été surprise, cette grave femme du XI^e^ siècle, d'entendre prévoir un siècle pareil au nôtre, où les fourrures seraient si rares et les livres si communs! Mais quel plaisir elle dut avoir à savourer, dans le clair-obscur de son château-fort, son précieux recueil d'Homélies! Et peut-être, qui sait? plus d'une châtelaine d'alors eût-elle volontiers sacrifié son indépendance de châtelaine pour devenir une nonne, une nonne qui au moins aurait de quoi lire. Car ce fut dans les cloîtres, pendant des siècles, que la curiosité intellectuelle des êtres humains trouva satisfaction, apaisement et joie.

Le XII^e^ siècle marque une sorte de tournant dans l'histoire de la culture féminine. Elle se bifurque, si je puis ainsi dire ; et deux courants opposés s'y dessinent. D'une part, la culture profonde et savamment ordonnée des abbesses et des moniales ; d'autre part, la culture brillante et superficielle des princesses et des châtelaines. D'une part, les cloîtres ; d'autre part, les cours d'amour. Les premiers pensent à former des disciples, à éclairer des intelligences, à élever des âmes ; les

Digitized by Google

secondes, à exalter la passion, à patronner des romanciers et des poètes.

Au fond des cloîtres, les intelligences prennent une ampleur, une allure, une ambition vraiment merveilleuse. Hildegarde de Bingen, sainte Hildegarde, abbesse de Rupertsberg, cache sous sa bure une philosophie si profonde, un savoir si consommé, qu'elle pourrait servir de patronne à nos femmes de science, à nos doctoresses modernes. Tout monastère possédait son jardin des simples où croissaient les plantes, les potions, les fleurs des tisanes, les végétaux bienfaisants, qui donnaient les onguents et les baumes. Hildegarde, elle, éleva son expérience des simples à la hauteur d'une science. Son livre de médecine, *Physica*, demeure important pour l'histoire de la science médicale. Elle connaissait bien autre chose dans ce monde et dans l'autre. Saint Bernard, avec qui elle correspondait, vénérait ses écrits prophétiques. Elle, la mystérieuse voyante de *Scivias*, la poétesse et la musicienne des hymnes latines, la correspondante du Pape et de l'Empereur, elle se plaisait à se pencher sur les humbles créatures de Dieu que sont de petites fleurs, et elle leur demandait leurs rapports avec la santé des hommes. Tous les rafraîchissements à donner aux yeux malades, tous les adoucissements à poser sur la

Digitized by Google

brûlure des plaies, tous les calmants de la fièvre, elle pensait les trouver dans ce frais jardin parfumé de lavande et de violette où, sans doute, elle se promenait au crépuscule afin de méditer sur la fin du jour et la fin de la vie. « Dépêche-toi d'agir, avant que le soleil ne descende pour toi sous l'horizon », écrit-elle à l'un de ses correspondants. Et elle était prodigieusement active ; elle discourait sur les vertus des pierres précieuses, sur les particularités des animaux.

Son âme de musicienne découvrait dans la nature une sorte de rythme, grâce auquel peut-être cette surprenante Hildegarde devina la circulation du sang et pressentit la théorie actuelle des marées. Elle était, par surcroît, ou, pour mieux dire, avant tout, médecin des âmes : de toutes parts, de tous les points de l'Europe, on lui demandait des consolations, des conseils, de véritables consultations. Elle les donnait généreusement. Elle lisait dans les âmes. Elle lisait aussi, à ses heures, dans les profondeurs de l'au delà[1].

Mais sans suivre Hildegarde dans ses sublimes

1. Abbé Franche, *Sainte Hildegarde*. (Paris, Lecoffre, 1903). Chez les Bénédictins d'Oosterhout près Bréda se prépare une série d'études sur sainte Hildegarde, spécialement sur le *Scivias* : Dom Baillet a donné sur les miniatures du *Scivias* un fort curieux commentaire, très important pour l'esthétique du moyen âge. (Paris, Leroux, 1912.)

Digitized by Google

extases, je redescends à mi-hauteur vers un autre cloître pour y rencontrer la première en date des encyclopédistes, une religieuse d'Alsace, Herrade, abbesse de Hohenbourg.

Le soin qu'elle avait de multiplier les fondations claustrales et de faire, avec l'appui de l'évêque de Strasbourg, beaucoup de réformes utiles, lui laissait encore le temps d'écrire, pour l'instruction et l'éducation artistique de ses moniales, une sorte de grande encyclopédie du moyen âge. D'un joli nom, poétique et riant, cette encyclopédie s'appelait le *Jardin des délices*. En 1870, quelques boulets de canon, portant l'incendie dans la bibliothèque de Strasbourg, détruisirent le beau jardin; le manuscrit fut brûlé. C'est une perte irréparable : nous ne connaissons plus l'œuvre d'Herrade que par les fragments de texte qui en avaient été copiés antérieurement; et quant aux belles enluminures dues à Herrade et à ses compagnes, c'est à peine désormais si nous pouvons les soupçonner, grâce à certaines reproductions qui jadis en furent faites. L'Alsace savante, fidèle, a naguère recueilli tous ces vestiges dans une publication somptueuse[1], qui per-

1. Herrade de Landsberg, *Hortus deliciarum*, éd. Straub et Keller. (Strasbourg, Imprimerie Strasbourgeoise, 1899). Cf. Marignan, *Etude sur le manuscrit de l' « Hortus deliciarum »*. (Strasbourg, Heitz, 1910.)

Digitized by Google

met à nos mélancolies d'errer encore dans certains coins du beau jardin ravagé pour toujours. Ce jardin contenait l'histoire du monde, d'après la Bible, en trois cent vingt-quatre parchemins, avec beaucoup de digressions sur la philosophie, la morale et la science du temps, sur les usages et les mœurs, sur la vie extérieure et la vie intérieure. Pour mener à bien une pareille entreprise, il fallait être, comme l'était Herrade, dessinatrice, peintre, musicienne, poète, philosophe, théologienne. Son livre débute par un poème latin, sorte de salut gracieux, adressé par elle aux vierges de Hohenbourg. Le rythme en est léger comme un carillon matinal qui doit tenir en éveil l'intelligence des jeunes religieuses. Herrade leur sourit, pressent leurs chagrins et leurs luttes, et, pour les encourager, fait étinceler à leurs yeux les promesses de l'amour divin et de la gloire éternelle.

Sa science est sereine. Elle ne veut pas que les rumeurs du siècle troublent la chanson des sapins et le bruissement des cascades. Son intelligence est en parfait équilibre. Écolière d'Aristote, amie, comme tout le moyen âge, des belles abstractions, elle nous montre une philosophie couronnée, et dont la couronne est composée d'éthique, de logique et de physique. Elle connaît aussi les

Digitized by Google

neuf muses ; mais ce sont des muses médiévales, fort différentes des muses classiques. Elles ne conduisent plus, drapées à la grecque, des chœurs sonores sur l'Hélicon, leurs attributions ne sont plus les mêmes. Les muses forment un couvent ; ce sont neuf graves abbesses, et leur rôle est de discipliner l'intelligence. Terpsichore ne dansera plus, pieds nus, par les beaux soirs de la Grèce ; son nouveau rôle, sa dignité nouvelle, est de juger les connaissances acquises. Une chaise abbatiale remplacera les beaux tapis d'herbe, fleuris sous sa danse agile. Calliope gardera du chœur antique le souci de l'enseignement harmonieux et captivant ; l'art d'embellir la science par une forme attrayante est son domaine.

Jamais d'ailleurs Herrade ne s'embarrasse, s'il s'agit de trouver quelque symbole. Veut-elle nous traduire en image le « Vanité des vanités » de l'Ecclésiaste, elle dessine Salomon assistant à un jeu de marionnettes. Herrade est une personne profonde. Peut-être souhaite-t-elle de suggérer à ses novices que le spectacle du monde est un jeu de marionnettes, si l'on ne se soucie pas des choses de l'âme. Une de ses plus ingénieuses trouvailles est l'échelle des vertus, équivalant à un traité de psychologie. Chaque échelon représente une vertu ; un personnage, moine ou laïque, s'efforce

Digitized by Google

de le gravir; mais il est plus ou moins ralenti dans son ascension par un obstacle moral. Au suprême échelon, la charité, sous la figure d'une femme, reçoit du ciel une couronne. Ainsi, pour cette abbesse Herrade, la philosophie règne dans le monde des arts, et la charité domine celui des vertus.

A la fin du manuscrit elle s'était représentée avec ses chères compagnes, les soixante vierges de Hohenbourg, qui demeuraient sous son gouvernement, au monastère de Sainte-Odile, dans un site des Vosges boisé de sapins et dominant la vallée du Rhin. C'est là que nous aurions voulu lui rendre visite. Nous l'aurions trouvée consolant des fugitives et des persécutées, et faisant aimer la vie à son petit troupeau, parmi lequel était sa jeune sœur Édelinde, qui devait lui succéder comme abbesse, Édelinde, moins illustre et moins savante qu'elle, mais qu'il ne convient pas de dédaigner, car elle fut artiste, sculptant la Passion du Sauveur, sculptant aussi des scènes de l'Écriture sur une croix de bois ornée de pierres précieuses et lamée d'argent.

Au fait, que nous aurait dit Herrade? Ne nous a-t-elle pas donné le dernier mot de sa sagesse, une belle sagesse ascétique et médiévale, savamment graduée selon la méthode d'alors, et d'une

Digitized by Google

vérité profonde? Elle nous l'a donné en un nol distique latin : « Méprise le monde, ne mépr rien, méprise-toi toi-même, méprise le mépris toi-même. »

Digitized by Google

VI

Au XIII^e^ siècle, en pleine Ile-de-France, aux environs immédiats de Paris, la pieuse princesse Isabelle, fille de Louis VIII et de Blanche de Castille, et sœur de saint Louis, a fondé l'abbaye de Longchamp, que gouverne une de ses amies, Agnès d'Harcourt. Comme saint Louis a pour historien son ami le sénéchal de Joinville, Isabelle a pour panégyriste son amie l'abbesse Agnès d'Harcourt[1].

Au moment où Joinville consacre par ses délicieux récits les débuts de la prose française, une

1. Le petit écrit d'Isabelle fut publié par Ducange dans son édition de Joinville (Paris, 1668). Voir Paulin Paris, *Histoire littéraire de la France*, XX, pp. 98-103 (Paris, Imprimerie Nationale, 1842), et Jean-Paul Daniélo, *Vie de madame Isabelle, sœur de Saint-Louis, fondatrice de l'abbaye de Longchamp* (Paris, Gaume, 1840).

Digitized by Google

plume féminine, gracieuse, quoique timide encore, revendique le droit de s'essayer dans cette prose. Agnès ne compose pas une biographie d'Isabelle, mais elle nous décrit certains de ses actes, certains de ses gestes, toute son attitude imprégnée de miséricorde et d'amour de la pauvreté, de sorte que le portrait d'Isabelle apparaît comme une suave figure de vitrail gothique.

Au cœur même de la Cité, dans le sombre château qu'habitaient alors les rois de France, la fille de Blanche de Castille ouvrait sans doute son étroite fenêtre aux doux parfums venus d'Ombrie. Elle était belle comme sa mère, et se laissait indifféremment revêtir des beaux habits de la cour, de fourrures, de broderies, car elle sentait que nulle parure n'avait le pouvoir de distraire son cœur de l'amour du Christ.

L'héritier de l'Empire prétendait à sa main. Mais Isabelle voulait marcher sur les traces encore récentes de sainte Claire, duchesse des pauvres, princesse des humbles... Voilà les titres qui faisaient rêver cette fille des rois de France. Les autres, elle les dédaignait. Agnès nous raconte sa vie au château royal : vie d'aumône, de pénitence, de labeur (elle travaillait pour les pauvres et pour les autels), d'étude. Isabelle consacrait à la lecture et à la méditation une partie de chaque après-

Digitized by Google

dînée[1]. Elle était bonne latiniste, meilleure latiniste, même, que ses chapelains, et, lorsque, selon l'usage des nobles dames de son époque, elle leur faisait composer ses épîtres en latin, c'était elle qui amendait leur style, corrigeant les fautes, rectifiant ou bannissant les termes impropres, montrant un souci légitime de l'élégance et de la pureté de la langue. Peu à peu, par amour de la pauvreté, la sainte princesse renonçait à toute parure, puis elle finit par se retirer à l'abbaye des sœurs mineures qu'elle-même avait fondée à Longchamp et que gouvernait sa fidèle amie Agnès d'Harcourt. Elle y mourut à quarante-cinq ans, et tout le couvent la pleura. Agnès nous a décrit l'atmosphère du cloître en cette nuit d'agonie; c'est peut-être le plus beau passage de ce récit : par le prestige de son émotion naïve, nous sentons soudain rapprochées de nous ces âmes du XIII^e^ siècle; un souffle de cette nuit d'agonie palpite encore dans la douce prose médiévale.

Le cloître est silencieux. Retirées dans leurs cellules, les sœurs attendent et veillent. Elles

1. MM. Cockerell et Emery Walker ont publié à Londres (The Chiswick Press, 1905) la reproduction photographique d'un livre de psaumes et d'heures, antérieur à 1270, qui fut probablement exécuté et enluminé pour Isabelle de France.

Digitized by Google

savent que leur fondatrice, leur mère spirituelle, celle qui, pour partager leur vie, a délaissé le château des rois, et refusé une alliance impériale, se dispose à paraître devant le Dieu dont elle a préféré l'amour à toutes les gloires d'ici-bas. Le silence du couvent s'approfondit encore. Il s'approfondit jusqu'aux profondeurs du monde spirituel. Il arrive à plonger dans les harmonies de l'au-delà. Des versets de psaume flottent sur de mystérieuses musiques, entre le ciel et la terre. La sœur Clémence d'Argas est-elle moins parfaite ou plus curieuse que les autres? Sans doute elle aime tant sa pieuse princesse! En tout cas, elle veut savoir. Elle ouvre la petite fenêtre de sa cellule, et, dans l'espoir de saisir quelque chose, elle passe la tête entre les barreaux. Je soupçonne que sœur Clémence d'Argas est jeune: la vieillesse doit être rompue aux longues patiences.

Petite sœur Clémence d'Argas, je ne sais pas s'il est dans la règle de votre clôture d'avancer ainsi la tête hors des grilles... Vous respirez la nuit paisible, vous contemplez le ciel étoilé. Votre abbesse Agnès d'Harcourt a noté les pulsations de cette minute. Mais si vous avez commis cette faute légère, elle vous fut, à l'instant même, pardonnée; car vous n'avez pas été jugée indigne de

Digitized by Google

saisir au passage la voix chantante qui descendait des étoiles, pour accueillir l'âme bienheureuse d'Isabelle de France.

Vers cette même époque, au cœur de l'Allemagne, la discipline monastique encadrait tout un laboratoire de littérature mystique : c'était le couvent de Helfta, près d'Eisleben, en Saxe, couvent d'où les âmes s'évadaient sans cesse vers des altitudes indicibles et qui, tout en même temps, était une véritable école de haute instruction classique [1]; et les Flandres, de leur côté, possédaient une béguine obscure dont le nom même est demeuré inconnu, mais dont un écrit religieux subsiste. Il y a une vingtaine d'années, des manuscrits découverts ont livré son œuvre; et comme il fallait bien la baptiser, on l'appelle la béguine anonyme. Cette béguine versifiait sur les choses d'en haut; et, d'un très beau mot, ses poésies, toutes pénétrées de sa ferveur, étaient intitulées les *Dits de l'âme*. J'aime ce mot sous une plume de femme; un historien belge, M. Kurth, faisait naguère justice de l'absurde racontar d'après lequel je ne sais quel concile aurait mis en doute l'âme féminine [2]; dans les trois « dits de l'âme »,

1. Voir ci-dessous le chapitre consacré à l'école d'Helfta.
2. *Revue des Questions historiques*, LI (1892), pp. 554-560.

Digitized by Google

scandés à l'intention des pieux béguinages, il semble que Dieu parle à l'âme féminine et que l'âme féminine parle à Dieu. Et la glorieuse béguine qui composa ces soixante-treize strophes [1] s'est elle-même effacée, arrêtant ainsi sur les lèvres des hommes le bruit qu'aurait fait son nom.

1. Les *Dits de l'âme* sont publiés au tome XIII de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1889.

Digitized by Google

VII

Loin des contemplatives, le monde nous appelle; parallèlement à la science du cloître se développa, du XII^e^ au XIV^e^ siècle, une littérature romanesque, brillamment et bruyamment patronnée par des reines ou des princesses. Aliénor, la femme divorcée de Louis VII, roi de France, devenue reine d'Angleterre par son mariage avec Henri Plantagenet, protégeait les troubadours comme Bertrand de Born. De Provence nous venait la poésie courtoise, qui ne connaissait d'autre devoir que l'amour.

Béatrice, comtesse de Die, nous donne un exemple féminin de ce genre. Elle se plaint de l'inconstance de son bien-aimé. Sa théorie de l'amour ne diffère pas de celle que l'auteur du *Roman de Lancelot* mettra sur les lèvres de la

Digitized by Google

fée Viviane. Viviane déclare à la reine Genièvre : « Votre folie sera par-dessus tout honorée, car vous aimez la fleur de toute la chevalerie du monde. » Et la comtesse de Die, qui pense comme pensera Viviane, s'adresse à son beau chevalier, Guillaume prince d'Orange : « Il me plaît beaucoup que j'en sois venue à vous aimer, mon ami, car vous êtes le plus vaillant, vous m'enorgueillissez de vos paroles et de vos manières. »

Ils sont assez beaux, les vers de cette comtesse de Die : ce sont les vers d'une amoureuse[1]. Malgré tout, elle nous semble parler un peu trop. Depuis elle, nous avons connu l'Éva de la *Maison du Berger*, l'Éva d'Alfred de Vigny; nous nous sommes habitués à caractériser les plus nobles amours par ces deux vers qui nous présentent Éva « pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines, son amour taciturne et toujours menacé. »

La poésie courtoise contrastait avec l'héroïsme des chansons de geste, où les âmes apparaissent cornéliennes avant la lettre; et, par des influences féminines : celle de Marie de France, comtesse de Champagne, fille de Louis VII et d'Aliénor, celle de sa belle-sœur Aelis, reine de France, elle arrivait à pénétrer dans la France du Nord.

1. Sernin Santy, *La comtesse de Die, sa vie; ses œuvres complètes;* introduction par Paul Mariéton. (Paris, Picard, 1893.)

Digitized by Google

Ces dames avaient leur romancier attitré, comme nos contemporaines peuvent avoir le leur. Il s'appelait Chrétien de Troyes et se laissait imposer par elles leurs théories de l'amour[1]. La comtesse de Champagne fournit elle-même à Chrétien le sujet du conte de la Charrette, où l'amour proclame son absolue souveraineté. Il se place au-dessus de l'honneur, au-dessus du devoir. Pour la première fois dans ce conte apparaît l'idée, qui devait faire fortune au moyen âge, d'une liaison coupable entre Genièvre et Lancelot. Mais les belles dames d'alors ne s'effarouchent pas plus, semble-t-il, de l'infidélité de Genièvre que de celle d'Iseut, de la trahison de Lancelot envers son suzerain le roi Arthur que de celle de Tristan à l'égard de son oncle, le roi Marc. Les cours d'amour sur lesquelles elles régnaient avaient proclamé que l'amour ne saurait exister entre gens mariés. Quant à l'abandon de la foi jurée, quant à la félonie du vassal envers le suzerain, peu leur importait. Ici n'y a-t-il pas un cas spécial de psychologie féminine? Elles ne considéraient que la fidélité qu'elles se jugeaient due à elles-mêmes, la fidélité à l'amour, l'amour étant sa propre loi. Si

1. Myrrha Barodine (madame Ferdinand Lot), *La femme et l'amour au XII^e siècle d'après les poèmes de Chrétien de Troyes.* (Paris, Picard, 1909).

Digitized by Google

grande fut l'influence de ces belles anarchistes, qu'elles firent oublier au moyen âge, en faveur de Lancelot et de Tristan, la gravité, la rigueur, qu'il attribuait au devoir du vassal envers le suzerain.

Une poétesse survint, qui porte dans l'histoire littéraire le nom de Marie de France :

Marie ai nom, ci suis de France.

Elle ne nous donne sur elle-même aucun autre détail, d'elle-même aucun autre signalement. Il est admis qu'elle habita l'Angleterre. Mais peu nous importe. Déjà, chez elle, s'esquisse la grâce des conteuses de France; et cette grâce, elle la met au service de l'amour. Imbue des théories d'alors, elle le croit invincible; et la musique des harpeurs bretons la berçait de son rêve. Ainsi Marie s'empare du plus mystérieux de tous les romans d'amour, de la plus troublante de ces aventures venues de Bretagne, celle qui semble avoir erré si longtemps sur les mers qu'elle en a gardé le mystère des brumes et des vagues : je veux parler de *Tristan et Iseut*.

Ce roman lui inspire un lai, le lai du *chèvrefeuille*, comme une fresque inspire une miniature, et cela nous donnera bien la manière de cette fine, naïve et ingénieuse Marie, de son rythme rapide,

Digitized by Google

aux contours de fleur simple; pour elle, la puissance que symbolise le philtre se définit en ces mots :

Le coudrier meurt hâtivement,
Le chèvrefeuille ensemblement.
Belle amie, ainsi est de nous,
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Une fois par hasard, oh! tout à fait par hasard, dans le lai du *Bisclavret*, Marie de France prend le parti du mari. Dans le lai d'*Éliduc*, avec une réelle beauté, elle s'élève de la passion brûlante à l'amour spiritualisé [1].

Cette Marie, héritière des harpeurs bretons, devine et pressent La Fontaine; en écrivant des fables après avoir écrit des lais, elle réunit, semble-t-il, le vague et nostalgique rêve de Bretagne à la saine et claire malice de France.

1. Bédier, *Les lais de Marie de France* (*Revue des Deux-Mondes*, 1891, CVII, pp. 835-863). Voir notre livre : *La vie et la mort des fées*, pp. 88-100.

Digitized by Google

VIII

Depuis les longs romans de la Table Ronde, depuis les lais ingénus et poétiques de Marie de France jusqu'aux chansons familières, faites pour accompagner d'un murmure de rêve les besognes de la vie quotidienne, il y eut donc au moyen âge toute une littérature d'amour patronnée par les femmes[1]. Les chansons de toile, par exemple, se chantaient pour alléger le travail des mains : elles étaient l'apanage de celles qui tissaient, filaient, brodaient. Et ces chansons ne parlaient que d'amour. Il n'était pas rare, au moyen âge, que la broderie se fît sentimentale, car souvent les brodeuses entremêlaient la soie, le fil d'or et quelques-uns de leurs cheveux. Voulez-vous un

1. Voir Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*. Paris, Hachette, 1889.

Digitized by Google

exemple d'une de ces chansons qui s'élevaient alors sous la voûte des salles gothiques? Il en fut de charmantes; et celle-ci me paraît telle. Un érudit nous l'a restituée en français moderne, mais, dans cette forme nouvelle, elle garde encore la saveur du vieux texte.

Le soir du samedi clôt la semaine;
Gaiète et Oriour, deux sœurs germaines,
Main à main vont baigner à la fontaine.
Le vent agite la forêt.
Que les amants dorment en paix.

L'enfant Gérard revient de la quintaine;
Il aperçoit Gaiète à la fontaine;
Dans ses bras doucement qu'il étreigne.
Le vent agite la forêt.
Que les amants dorment en paix.

Quand tu auras, ma sœur, de cette eau prise,
Retourne sur tes pas, rentre à la cité voisine.
Moi je reste à Gérard qui tant me prise.
Le vent agite la forêt.
Que les amants dorment en paix.

Or retourne Oriour pâle et marrie.
Des yeux s'en va pleurant, de cœur soupire,
Voyant que sa sœur Gaie ne veut la suivre.
Le vent agite la forêt.
Que les amants dorment en paix.

Pour mon malheur, fait-elle, suis-je donc née?
J'ai dû laisser ma sœur dans la vallée.

Digitized by Google

L'enfant Gérard l'emmène en sa contrée.
Le vent agite la forêt.
Que les amants dorment en paix.

Gaie et Gérard se sont vite éloignés.
Ils ont pris leur chemin vers la cité.
Les deux amants s'y sont tôt épousés.
Le vent agite la forêt.
Que les amants dorment en paix.

Dans ces chansons, dues souvent à des poètes masculins, la femme est presque toujours l'héroïne principale, et, toujours, on la présente comme une amoureuse passionnée, quand même elle n'est guère payée de retour. Ce qui lui tient au cœur, c'est la folie de l'amour. Le mari est peu favorisé dans les chansons populaires; il ne l'était guère, il est vrai, dans les grands romans épiques. Les amours de Genièvre et de Lancelot, les tragiques aventures d'Iseut et de Tristan, ont leur dernier écho dans les « chansons de mal mariée », qui formèrent au moyen âge une littérature à part.

Ici, point de drame de conscience, la solution paraît toute simple :

Je ferai novel ami.
Ne me battez mie,
Malheureux mari,

dit une légère et impertinente épouse.

Digitized by Google

Une autre, au moins vindicative :

Li jalous
Envious
Di corrous
Morra.

Et ainsi de suite. Toutes ces chansons bernent le mari. Il y avait des thèmes qui couraient le monde, chansons de mal mariée, chansons d'Aube. A l'une de ces chansons d'Aube, vieille chanson de France, Shakespeare, pour *Roméo et Juliette*, emprunte le thème immortel de l'alouette : l'alouette nous ment, dit déjà l'amoureuse de notre vieille chanson.

Les chansons de Mai, faites pour accompagner les danses de Mai, devaient aussi être l'apanage des femmes. Aux fêtes de Mai, les filles s'émancipaient des mères; les femmes, des maris; et toutes ensemble, selon le rythme de leurs danses, elles lançaient au printemps quelques refrains d'une de ces chansons de Mai, qui portaient le nom suggestif et charmant de *reverdies ;* après tant de siècles, qu'ils apparaissent touchants !

Tendez tuis vos mains à la flor d'été,
A la flor de lys,
Por Dieu, tendez.

Hélas ! où sont-elles toutes ces mains qui se

Digitized by Google

tendaient, à peine moins fugitives que la fleur d'été qu'elles s'apprêtaient à recevoir ?

Comment ne pas les évoquer, jeunes, vives, frémissantes, pleines d'espoir, tendues aux joies de la vie ? Le dernier vers, impatient, hâtif, semble nous rappeler la fuite de telles joies :

Tendez tuis vos mains à la flor d'été.
Por Dieu, tendez.

De ces fêtes de printemps, il y en eut un peu partout. Dans la ville d'Arras, elles étaient l'occasion des puys d'amour. Tel était le nom de certaines assemblées poétiques, où les femmes prenaient part : tantôt comme juges, ainsi qu'une damoiselle Œude, tantôt comme poètes, ainsi qu'une certaine Maroie. Et nous savons que l'Italie eut ses fêtes de Mai : celles de Florence sont célèbres. Elles donnèrent lieu, parfois, à des rixes entre les partis ; mais dans le décor d'une de ces fêtes de Mai se place la première rencontre de Dante et de Béatrice, alors enfants tous les deux. Pour nous, qui ne croyons pas que Béatrice soit une simple abstraction, ce premier Mai d'une année du XIII^e^ siècle, de l'année 1274, marque une date glorieuse dans l'histoire de l'influence féminine sur la poésie.

Il y eut également des chansons de croisade

Digitized by Google

attribuées aux femmes et composées par des hommes : en France, nous avons celle de la *Dame de Fayel*, prétendue amie du sire de Couci, à laquelle les Italiens pourraient opposer celle de *la Sposa Padovana*[1]. La Dame de Fayel est une fiction romanesque; la Sposa Padovana pourrait être une fiction poétique; et cependant, que les vers de la pure et touchante complainte soient ou ne soient pas d'une femme, le sentiment y est bien d'une femme... Cela nous rappelle que beaucoup d'Italiennes, trop paresseuses ou trop émues pour rimer elles-mêmes, chargeaient un poète du soin d'exprimer en vers leur sentiment. Elles devenaient ainsi, pour les poètes, de mystérieuses collaboratrices. Ceux-ci leur devaient parfois une certaine suavité d'accent, une certaine grâce dans la notation de la tendresse ou de la douleur.

« Mes soupirs se transforment en chansons », dit l'épouse du croisé, la « Sposa Padovana », et le sentiment qu'épanouissent ses vers, avec une insigne pureté, est l'amour conjugal et chrétien. Il en est tout autrement de la désespérée que fait parler le poète Rinaldo d'Aquino.[2].

« Je t'en prie, Dolcetto, toi qui sais ma peine,

1. Eugenia Levi. *Lirica italiana antica : novissima scelta di rime dei secoli* XIII, XIV, XV, p. 100. (Florence, Olschki, 1905.)
2. Eugenia Levi, *op. cit.*, p. 113.

Digitized by Google

fais-en un sonnet ». Voilà encore une chanson de croisade, mais combien différente ! A les regarder de près, on trouve beaucoup de nuances dans ces vieux poèmes.

« Dieu donne la victoire aux Chrétiens : qu'ils reviennent joyeux et saufs ! » s'écrie allègrement la noble *Sposa Padovana*. — « Toute ma vie s'en est allée dans la terre d'outre-mer », gémit au contraire la douloureuse passionnée de Rinaldo. Singulier prestige de la poésie ! Toutes ces douleurs du moyen âge aspiraient à être chantées, à devenir des sonnets.

Les érudits sont bien durs aux poétesses, — aux poétesses d'autrefois. Ils ne veulent plus guère croire aux vers de Nina la Sicilienne, amie du poète Dante de Majano, ils veulent encore moins croire à ceux de Selvaggia Vergiolesi, amie du poète Cino da Pistoja, de la pauvre Selvaggia dont un vers de Cino illumine à jamais les légers cheveux blonds ; encore moins à ceux des contemporaines de Pétrarque. Ils flairent une fiction sous le pseudonyme de la « Donna Compiuta » de Florence, à laquelle on devrait trois sonnets.

Pauvre jeune fille accomplie ! Elle était persécutée par sa famille, par son père qui voulait la marier sans la consulter. Il voulait aussi l'empê-

Digitized by Google

cher de se réfugier dans un cloître. L'un de ses sonnets célèbre toute la douceur et la beauté du printemps toscan, la joie du monde qui fleurit au chant des oiseaux, le charme des jardins où se promène le peuple des amoureux, mais aucun atome de cette joie n'entre dans son cœur, puisque son père veut la marier contre son gré, et ce n'est point pour elle que les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs. La même jeune fille accomplie déplore que son père s'oppose à son entrée au couvent. Elle est désenchantée du monde, et veut se séparer de toute vanité, parce qu'elle voit croître la folie, la vilenie, et la fausseté. Mais ce père, ce terrible père, qui lui refuse de choisir elle-même son mari, met obstacle à ce qu'elle serve le Christ. Après tout, cette jeune fille accomplie est-elle bien sûre de sa vocation? Dans un troisième sonnet, elle déclare : « J'appartiens à l'amour, et lui veux obéir. » Comment doit s'entendre ce vers? Le premier sonnet, celui du printemps, a bien l'air d'être un sonnet d'amour profane. Est-on bien sûr, pourtant, de l'ordre de ces sonnets? Et celui où notre poétesse aspire à la vie monastique se placerait-il en dernier lieu, après une déception amoureuse, succédant aux rigueurs paternelles? Impossible de trancher ces attachantes questions. Comme elles furent légères,

Digitized by Google

ces pauvres ombres de poétesses, pour laisser si peu de traces dans les poudreux manuscrits[1] !

Les inspiratrices, au contraire, ont laissé des traces lumineuses dans les plus beaux poèmes.

Une grâce sérieuse, pure, presque austère, auréole, dans les vers qui leur sont consacrés, l'image des dames qui furent les muses du « Stil Nuovo ». Leurs yeux ennoblissaient ce qu'elles regardaient, et leur salut avait le don d'éteindre la haine dans les cœurs. On les compare à des étoiles qui brillent au-dessus des tempêtes. Une évolution s'était accomplie depuis que la romanesque Marie de Champagne, dictant à Chrétien de Troyes le sujet de la Charrette, lui avait peut-être suggéré l'idée de Lancelot trahissant son suzerain par amour, jusqu'à ce que Dante, par le chant immortel de Françoise de Rimini, nous fît connaître le trouble que les amours de Genièvre et de Lancelot mirent parfois au cœur des pauvres châtelaines, pour leur perte et pour le deuil de leur maison.

Il y a loin de Marie de Champagne à Béatrice... Or, si je crois, parmi tant de commentaires contradictoires, à la réalité de Béatrice ; si je crois, et je le dis pour ceux qui verraient dans les in-

1. Voir le livre de Magliani, *Storia letteraria delle donne Italiane*. Naples, 1886.

Digitized by Google

fluences féminines et mondaines du XII^e^ siècle la preuve d'un relâchement moral, d'un désordre, d'une indiscipline résultant de la rencontre de l'esprit féminin avec la culture intellectuelle, si je crois, dis-je, à l'influence délicate et discrète d'une Béatrice, telle que nous la laisse deviner la *Vita nuova*, s'exerçant sur un poète comme Dante, je sais bien qu'une Marie de Champagne peut patronner un Chrétien de Troyes, mais qu'elle n'inspirera pas un Dante, car il est donné aux unes d'inspirer un poète de l'âme, aux autres de patronner un romancier mondain.

Est-ce à cause de Béatrice que Dante, pour être lu des femmes, écrivit en langue vulgaire sa *Vie nouvelle* et sa *Divine comédie?* Et connaîtrions-nous Dante s'il se fût servi d'un pesant et froid latin? Parce que Dante crut à l'intelligence féminine, parce qu'il tint à son suffrage, il devint Dante. Encore qu'il déclare dans le *Convito* que le latin ne serait d'aucun profit aux femmes, il leur reconnaît cette noblesse d'âme qui se caractérise par l'aptitude à la philosophie. Et c'est pour elles et par elles, peut-être, qu'il fut amené à composer son œuvre en langue vulgaire, c'est-à-dire à créer à la fois une langue moderne et un chef-d'œuvre surhumain.

Digitized by Google

BIBLIOTECA AUGUSTA

IX

Les femmes professeurs, juristes ou médecins, de Bologne sont mieux connues que les poétesses. Au XIV^e^ siècle, en Italie, de belles dames s'illustrèrent dans l'étude du droit, dans celle de la médecine, des mathématiques, des langues anciennes et modernes. L'histoire ne nous dit pas qu'elles aient négligé, pour s'instruire, l'humble devoir familial. Novella, fille de Giovanni d'Andrea, suppléait son père dans une chaire de l'Université bolonaise. Son cas n'est pas unique. Mais les doctoresses de Bologne s'effacent devant une Tertiaire Dominicaine dont le nom parcourut l'Europe. Dans la Sienne du moyen âge, à l'ombre des palais roses et des tours hardies, une femme reçut de Dieu la double auréole du génie et de la sainteté. C'était la fille d'un teinturier. Elle s'appelait Catherine Benin-

Digitized by Google

casa. Ses biographes nous disent qu'elle ne savait pas écrire, qu'elle apprit à écrire pendant une extase, et l'Italie se glorifie de la compter parmi ses plus grands écrivains. Gabriele d'Annunzio lui reconnaît une richesse d'images égale à celle de Dante. Le rayonnement de cette âme fut indescriptible. Elle nous échappe par sa sainteté même, et, pourtant, nous devons observer que la Tertiaire Dominicaine Catherine, qui ne vécut pas dans un cloître, mais dont la vie fut toute mêlée à celle d'une ardente cité et d'une ardente époque, avait, par les prédications écoutées, par les instructions reçues, acquis la culture que l'Église du moyen âge donnait aux âmes d'élite[1].

La culture du moyen âge se puisait moins que la nôtre dans les livres, et plus que la nôtre dans les paroles qu'Homère appelle, à juste titre, les paroles ailées. Elle se puisait dans les merveilleux livres d'image qu'étaient les Cathédrales, avec leurs sculptures, leurs fresques et leurs verrières. Ruskin les a caractérisées en les intitulant des Bibles.

Si l'on étudie attentivement l'œuvre de Catherine, on y découvre une philosophie profonde et harmonieuse, illuminée d'un immense amour.

1. Voir notre livre : *Vers la joie. Ames païennes, âmes chrétiennes*, pp. 239-279. Paris, Perrin.

Digitized by Google

« Je me prosterne devant la souffrance humaine », dit un héros de Dostoiewsky, s'agenouillant devant une malheureuse.

« Lorsque vous pansez une blessure, écrit Catherine à des frères hospitaliers, ayez compassion du monde entier en présence de la divine miséricorde. » Combien de ses enseignements s'appliqueraient aux maux et aux souffrances de nos contemporains!

Il y a moins de paix surnaturelle et plus de dilettantisme dans les beaux jardins du *Quattrocento*. L'aurore du XV^e^ siècle, pourtant, brille encore sur le moyen âge. L'office des laudes y est célébré par un chœur charmant de princesses studieuses et pensives. On dirait qu'il y a là toute une école féminine de poésie religieuse. En attendant que l'on voie jouer, dans ces radieux parterres, la petite Ippolita Sforza, future helléniste, future élève de Lascaris, voici Battista de Montefeltro, fille du comte d'Urbin, femme du seigneur de Pesaro, qui accorde sa lyre avant d'aller se réfugier dans un cloître austère, sous le nom de sœur Geronima. Elle chante Siméon au Temple. Puis c'est Battista Varano, princesse de Camerino, qui trouve de suaves accents pour célébrer la *Nativité*, peinte si suavement par tant d'artistes de son époque. Dans le palais des Mé-

Digitized by Google

dicis, à Florence même, au milieu des humanistes, Lucrezia Tornabuoni, mère de Laurent le Magnifique, excelle à composer des laudes. Quant à la sainte Catherine du XV^e^ siècle, que l'on appelle sainte Catherine de Bologne et qui abandonna la cour de Ferrare pour le cloître, elle fut peintre, musicienne, écrivain, poétesse et nous a laissé, elle aussi, des *Laudes* délicates et charmantes.

Mais ne nous attardons pas trop dans les jardins de cette musicale et lumineuse Italie. La Renaissance pourrait nous y surprendre. Elle moissonne déjà les rosiers de la Grèce pour en mêler les fleurs aux doux lis de Toscane. Revenons plutôt de quelques pas, à travers le moyen âge, dans le Paris du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, et dans les campagnes de France.

Digitized by Google

X

Ce fut une sœur de ces Italiennes, Christine de Pisan, élevée par son père à la cour de Charles V, roi de France, elle-même d'origine bolonaise et vénitienne, et demeurée veuve d'un gentilhomme picard, à l'âge de vingt-cinq ans, avec la charge de trois enfants, qui, la première parmi les femmes, s'aida de sa plume pour vivre. Elle est, si l'on peut ainsi parler, la première professionnelle de l'effort littéraire. Nous voilà loin, n'est-ce pas? de la petite Baudonivie, qui, laissant pleurer sur son papier sa mémoire et son cœur, faisait de la prose sans le savoir. La littérature féminine, avec Christine de Pisan, est honorée d'une rémunération; écrire est son métier. Elle avait une plume alerte et souple, laborieuse et courageuse. Comme il lui fallait faire vivre une

Digitized by Google

famille, elle dut se prêter à maintes besognes, rimer des correspondances amoureuses, chanter les joies et les amours d'autrui, quitte à laisser échapper le beau cri de détresse : *Je chante par couverture.*

Elle voulait dire, la pauvre Christine, que son âme de veuve inconsolable devait parfois être l'interprète de certaines allégresses d'autrui; mais d'autres fois elle travaillait pour elle-même et pour notre admiration, quand elle modulait sur ses propres misères la plainte touchante qui s'intitule : *Seulette !*

On lui doit des ouvrages de tout genre : des poèmes, de l'histoire, une satire, des proverbes, des enseignements moraux, des écrits à tendance féministe : *La cité des dames* et *Le trésor de la cite des dames.*

Christine ne transigeait ni lorsqu'il s'agissait de l'honneur féminin, ni lorsqu'il était question de l'intelligence féminine. Elle les plaçait tous les deux très haut. Il est donc naturel qu'elle honore le poète qui choisit d'écrire en langue vulgaire pour être compris des femmes, et qui, dans une des plus belles poésies de la *Vie nouvelle*, s'adressant aux dames de Florence, les salue en ces termes : « Dames qui avez l'intelligence de l'amour. »

Mais *l'Art d'aimer* d'Ovide et le *Roman de la*

Digitized by Google

Rose ont le don de mettre Christine en fureur. Elle surgit contre eux, au nom du respect dû aux mœurs, au nom du respect dû à la femme; c'est parce que femme, qu'elle proteste contre leurs lascivités, et parce que féministe, contre leurs attaques. Avec le temps, deux féminismes se dessineront : l'un tentera de s'émanciper de la morale; l'autre, au contraire, s'abritera derrière la morale comme derrière un rempart, et présentera les revendications de la femme comme le corollaire d'une loi morale rigoureuse. Christine est l'ancêtre de ce second féminisme, qui seul aura les victoires durables et qui seul est chrétien. Persuadée, et nous autres femmes nous ne dirons pas que c'est à tort, de la justice de cette cause, Christine s'attire contre le *Roman de la Rose* des partisans notoires, tels que Gerson et Guillaume de Tignonville, tels que le maréchal de Boucicaut qui fonda, vers les Pâques fleuries de 1399, un ordre de chevalerie pour la défense des dames[1].

Il ne faut point frustrer cette raisonnable et charmante Christine de Pisan d'une double gloire qui lui revient et qui nous touche: celle d'avoir fait connaître Dante à la France et celle d'avoir compris

1. Voir Mathilde Laigle. *Le livre des trois vertus de Christine de Pisan et son milieu historique et littéraire.* (Paris, Champion, 1912.)

Digitized by Google

et deviné Jeanne d'Arc. Les derniers vers de Christine célèbrent l'héroïne inspirée. Son œuvre littéraire est vaste et riche, mais nous aurons toujours un gré spécial à cette femme auteur, d'avoir eu la double intuition du génie de son pays d'origine et de l'âme de son pays d'adoption.

Digitized by Google

XI

Jeanne d'Arc ! ce nom merveilleux ferme toute la galerie des femmes du moyen âge ; et lorsque nous arrivons à lui, pouvons-nous ne pas nous arrêter un peu ? Jusqu'à présent, nous avons parlé de la culture aristocratique ou monastique ; mais Jeanne, la mère de Jeanne, sont d'admirables fleurs de la culture populaire.

A Domrémy, Jeanne ressemblait aux autres jeunes filles. Elle était exacte à remplir ses humbles occupations de bergère et de fileuse. Elle aimait le son des cloches, le chant des oiseaux et le doux visage de sa terre lorraine. Dès qu'on entr'ouvre le livre de sa vie, il semble que l'on voie les arbres et les fleurs de cette terre lorraine s'enchevêtrer en marge du texte pour le décorer

Digitized by Google

des vignettes les plus suaves et les plus délicieuses.

Jeanne était née, paraît-il, une nuit d'Epiphanie, nuit de fête, selon les coutumes de la vieille France, mais, d'après la lettre de Perceval de Boulainvilliers, une joie mystérieuse s'infiltra, par cette nuit d'hiver, jusqu'au cœur des villageois. Les coqs, ajoute-t-il, se mirent à chanter « comme les hérauts d'une joie nouvelle. » Au fond de nos vieilles provinces, pour cette solennité de l'Epiphanie, les enfants arborent des lanternes et se promènent avec des chants, quêtant une part du gâteau où se cache la fève royale. Faut-il supposer, avec M. Andrew Lang [1], que basses-cours et poulaillers sortirent de leur sommeil, éveillés par l'écho des réjouissances nocturnes ? J'aime cette naïve tradition du vieux coq gaulois célébrant, par ses fanfares, la naissance de Jeanne. J'aime aussi à croire qu'une bouffée de joie traversa dès lors le cœur de la France.

Jeanne grandit dans cet humble et poétique village de Domrémy. Le jardin de son père attenait à l'église paroissiale. La lisière des forêts était prochaine et formait un rideau sombre, qui cachait peut-être des loups, des routiers de la guerre,

1. Andrew Lang, *La Pucelle de France* (collection Nelson.)

Digitized by Google

des pillards. Que pensait alors la fille du laboureur Jacques d'Arc? Elle ne lisait pas dans les livres, car, elle se plaisait à le dire, elle ne savait ni A ni B, mais elle recueillait, pour les repasser en son cœur, toutes les belles paroles et toutes les tristes nouvelles que colportaient des voyageurs, laïcs ou moines. Elle écoutait sans doute sa mère conversant avec les aïeules, dont la longue mémoire était pleine de visions de guerre et d'incendie. Parfois des récits édifiants devaient traverser leur causerie, tous les récits édifiants de la simple vie paroissiale; et Jeanne, dont la maison était voisine de l'église, dont le jardin touchait à l'église, demeurait au cœur même de cette vie paroissiale, humble et forte, qui regardait l'église comme le centre unique et rayonnant, comme le foyer! Beaucoup de ces villageoises devaient ressembler à la pauvre mère de notre grand poète François Villon :

« Femme suis povrette et ancienne
Qui rien ne scays, oncques lettres ne leuz,
Au moustier voy dont suis paroissienne
Paradis painct, où sont harpes et luz... »

Mais les harpes muettes et les luths silencieux des fresques contemplées éveillaient, au fond de leur âme, d'ineffables harmonies, et Jeanne apprit ainsi la religion de sa mère. « Elle sut tout ce que

Digitized by Google

savait sa mère des choses saintes, explique Michelet. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère. Ce que nous recevons ainsi, avec le sang et le lait, c'est choses vivantes et la vie même. » Ainsi Jeanne gardait son troupeau, filait et méditait. Autour d'elle, les mots ne s'envolaient pas, ils prenaient racine dans son cœur, comme les semences dans le sol de son jardin, pour y fleurir sous un céleste rayon.

Histoire étonnante qui débute comme une pieuse idylle, au son des cloches, au murmure des fontaines, avec des chants, des danses et des guirlandes suspendues aux branches d'un vieil arbre! Le prêtre allait sans doute bénir les semences et les fontaines. A travers les sentiers de Domrémy, semble-t-il, on respire une odeur de feuillage et d'encens, et comme un air de Fête Dieu. Afin d'en éloigner les visites suspectes, chaque année le curé disait une messe à la fontaine des Groseilles, que les légendes déclaraient hantée par des fées ou de mystérieuses dames.

Peut-être choisissait-on le même jour pour manger, aux environs de l'arbre et de la fontaine, les gâteaux traditionnels, au son des rondes et des refrains. C'était la fête populaire du dimanche de

Digitized by Google

Lætare, du IV^e^ dimanche de Carême, fête qui marquait la fin de l'hiver, et qui, par delà les semaines de la pénitence et du deuil sacré, faisait pressentir la joie promise de la Résurrection. Toutes les promesses invisibles du printemps dormaient dans la terre, et la sève invisible montait aux branches des arbres, comme la grâce invisible montait dans les âmes, pour y faire épanouir les invisibles promesses de l'Eternité. Dans ce coin frais, ombreux et parfumé de la terre lorraine, il y avait, alors, comme un sourire de la rude vie campagnarde.

« Eh! quoi, dirait-on, l'historien a-t-il rêvé le sombre drame de la guerre de Cent Ans? L'écho des cris, des malédictions et des râles, n'arrivait-il pas jusqu'à ce sanctuaire fleuri de Domrémy? Par les beaux soirs d'été, le ciel ne rougissait-il jamais, au-dessus du rideau foncé des bois, d'une lueur autre que celle du soleil couchant? » Certes, Domrémy n'ignorait pas les horreurs de la guerre. Les douleurs avaient bien su trouver les sentiers moussus et embaumés du petit village lorrain. Mais, sous les ruines amoncelées par les grands cataclysmes, le printemps et la douce vie quotidienne continuent à semer leurs humbles fleurs. C'est pourquoi les frères de Jeanne et ses petites compagnes dan-

Digitized by Google

saient de bon cœur autour de ce vieil arbre des Fées qu'un paysan de l'époque déclarait plus beau, dans sa gloire estivale, que toute la floraison des lis.

Jeanne devenait de plus en plus pensive et sérieuse. A quoi songeait-elle? A toute la détresse de la guerre, à la « grande pitié » du royaume de France, aux péchés mortels qui se commettaient journellement. Charles Péguy, dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, me semble, lorsqu'il met sur les lèvres de la jeune Lorraine le commentaire de *l'Oraison dominicale*, avoir eu la divination profonde de son cœur : « Notre père qui êtes aux cieux, de combien il s'en faut que votre volonté soit faite!... De combien il s'en faut que nous pardonnions nos offenses! » De combien il s'en faut!

Un jour d'été, à l'heure de midi, dans son petit jardin attenant à l'église, elle vit une lumière et elle entendit une voix. Que faisait-elle alors? Peut-être s'adonnait-elle à ses naïves récréations. Peut-être vaquait-elle à ses humbles devoirs. Là-bas, dans la campagne de Bethléem, d'autres bergers virent une lumière. De semblables illuminations viennent surprendre les hommes, non pas lorsqu'ils préparent un acte éclatant, héroïque, mais lorsqu'ils vivent innocemment et paisible-

Digitized by Google

ment leur vie quotidienne. Jeanne continua à vivre sa vie quotidienne, mais une lumière qui n'était pas de ce monde s'était posée sur son front méditatif et sur ses mains actives à leur tâche.

L'histoire de Jeanne est une des plus belles histoires qui se passèrent depuis que le monde existe, et volontiers y appliquerais-je le vers de Dante sur le « poème sacré, auquel le Ciel et la terre ont mis la main. »

Et voici que nous entendons cette merveilleuse jeune fille déclarer au procès que tout ce qu'elle sait, elle le tient de sa mère.

La culture populaire existe au moyen âge. Même en laissant toute leur part aux dons surnaturels, nous avons vu qu'il est impossible de nier la culture d'une sainte Catherine de Sienne ou d'une bienheureuse Jeanne d'Arc. Il y a des gens qui, sans savoir lire, furent cultivés, d'une culture affinée, délicate et profonde; il y a des gens qui, sachant lire, manquent totalement de culture. Cela n'eût pas semblé un paradoxe à Platon, qui allait jusqu'à dire : « L'usage de l'alphabet amène, par la négligence de la mémoire, l'oubli dans l'âme de ceux qui étudient : en effet, s'attachant aux monuments des lettres extérieures, ils ne considèrent pas les choses elles-mêmes à l'intérieur de leur esprit. »

Digitized by Google

Si les contemporaines de Jeanne d'Arc ignorèrent souvent l'alphabet, elles savaient déchiffrer, mieux que nous ne le faisons, l'alphabet de pierre des cathédrales et des églises. Autour de ces paysannes il y avait toute une atmosphère de croyances, de traditions, et même de légendes, et cette atmosphère favorisait chez elles la culture intime de l'âme. Souvenez-vous que Duguesclin, déjà, comptait sur les fileuses de France pour payer, s'il y avait lieu, sa rançon... Jeanne fut une de ces fileuses, et elle paya de sa vie la rançon de la France.

Tout concourt à la culture, je ne dirai même pas d'une Jeanne d'Arc, puisque l'intervention céleste transpose cette humble vie dans le surnaturel avec un éclat inouï, mais d'une Isabelle Romée, qui est sa mère et qui, sans le savoir, prépare — humainement, au moins — sa mission.

Le son des cloches saintes éveille en ces âmes des émotions plus pures et plus hautes que les plus belles symphonies de Beethoven n'en éveillent dans les nôtres. Elles frémissent à tous les souffles de compassion et de générosité. La vie paroissiale de leur village est pour elle pleine de leçons profondes, et l'intimité du cimetière paroissial leur rappelle à chaque instant la solidarité des vivants et des morts. Isabelle Romée, type de la

Digitized by Google

culture médiévale et populaire, est une admirable Française. Et, puisque personne ne l'aurait connue, si elle n'avait été la mère de la bienheureuse Jeanne d'Arc, il est permis de penser qu'il y eut, au moyen âge, d'autres Isabelles Romées, des fileuses au grand cœur et aux mains patientes, qui savaient souffrir en silence comme souffrit cette mère à l'heure du martyre de son enfant, mais qui restaient debout dans la souffrance, récitant le *Stabat* franciscain où l'on voit souffrir une autre mère, debout au pied de la croix... A travers les années de deuil et de douleur, Isabelle Romée garda sa foi lumineuse dans la mission de son enfant. Et ce fut elle qui entreprit d'obtenir la réhabilitation de Jeanne. Elle vivait encore lorsque le Pape la décréta... Jeanne d'Arc eut une mère digne d'elle, et c'est pourquoi, dans ce long défilé d'abbesses, de princesses, d'artistes, de poétesses, il fallait réserver une place — une des meilleures — pour cette Lorraine au cœur douloureux et patient que fut Isabelle Romée, mère de Jeanne d'Arc.

Digitized by Google

III

FIGURES FÉMININES DE LA RENAISSANCE

A la Renaissance, toutes les phases de l'humanisme rencontrèrent des intelligences féminines promptes à leur servir de miroirs ; délicieux miroirs artistement ciselés, mais où, contrairement à l'impression que nous recevons du Moyen âge, bien des choses ineffables ne semblent point s'être reflétées.

Quelques lignes consacrées par Walter Pater à la *Joconde* nous reviennent à la mémoire, lorsque nous constatons la culture d'une Isabelle d'Este et de la plupart des femmes célèbres qui furent ses contemporaines. « Toutes les pensées et toute l'expérience du monde semblent avoir modelé sa beauté... Elle est plus vieille que les rochers parmi lesquels elle est assise. . » Mais, bien diffé-

Digitized by Google

rentes des inspiratrices du moyen âge, beaucoup de ces femmes charment l'esprit des hommes sans exalter leur âme.

La conscience de leur pouvoir met une sorte de mystère sur leurs délicats visages aux paupières bridées. Elles se pencheront en dilettantes sur les profils des camées antiques et la ciselure des orfèvreries contemporaines. Elles liront des vers anciens et goûteront les commentaires des érudits de leur cour. Un magnifique ouvrage de M. Rodocanachi[1] nous permet de les suivre dans tous les détails de leur vie quotidienne, de leurs fêtes, de leur luxe, comme si elles étaient nos contemporaines. Mais, dans ce cadre d'art et de beauté, sont-elles heureuses? N'y a-t-il pas une secrète amertume dans le sourire de la Joconde? une douloureuse nostalgie dans les yeux des figures de Botticelli? Parmi toutes ces pierreries dont elles ornent leurs mains effilées, aucun anneau magique ne renferme pour elles le secret du bonheur. Qu'attendent-elles? La Renaissance a des parterres de roses où Ronsard descendra bientôt avec son amie; mais elle ne sait plus guère les chemins profonds et mystérieux à travers lesquels le Moyen âge s'en allait, pieds nus, cher-

1. *La femme italienne à l'époque de la Renaissance* (Paris, Hachette, 1907).

Digitized by Google

cher les sources intenses de la vie intérieure.

Cependant nous n'avons pas à pousser plus loin ce parallèle. Nous nous contenterons d'observer, en ses péripéties, la rencontre de l'humanisme avec quelques intelligences féminines, et nous essayerons de deviner s'il modifia leur bonheur intime ou leur mélancolie, s'il atteignit, en un mot, leur vie profonde.

Digitized by Google

I

Fénelon, de certaines de nos sœurs, a dit : « Elles lisent comme elles se coiffent. » Il ne faudrait pas appliquer ce mot, si vrai dans quelques cas, à toutes les femmes soucieuses de belles études. Et je ne crois guère que les lectures de « celles qui lisent comme elles se coiffent » aient beaucoup servi à rehausser leur esprit, ni même à raffiner leur charme. Il faut un peu de désintéressement intellectuel, quelque amour du beau, pour qu'un livre pénètre en nous, avec tout ce qu'il comporte d'heureuse influence et de nobles ressources. Aucune énumération de lectures ne nous renseignera d'une façon absolue sur la portée et la qualité d'une intelligence. La pluie d'été qui tombe sur la terre avide ne crée pas les parfums

Digitized by Google

qu'elle soulève; elle ne fait que s'en imprégner, et elle sert à leur diffusion.

De tout temps, il y eut des femmes qui aimèrent les joies sérieuses de la culture intellectuelle sans tomber dans l'orgueil de savoir, ou dans la vanité de paraître savoir.

Puisque nous voyons les femmes mêlées à tous les mouvements d'idées, est-il étonnant qu'elles ne soient pas restées indifférentes à l'humanisme? Ce monde d'Occident, plein de jeunes et vives curiosités, se jeta sur les vestiges de la Grèce que lui apportaient d'érudits fugitifs, chassés de leur patrie par la domination des Turcs. Plusieurs se fixèrent à Florence. La ville des Médicis apparaissait dans l'éblouissante maturité de son éclat. Laurent le Magnifique la dominait. Elle avait ses savants, ses poètes, ses artistes, ses innombrables et merveilleux artistes! Laurent lui-même sertissait des sonnets voluptueux, et sa mère, Lucrezia Tornabuoni, composait des laudes populaires, ainsi que des chants chrétiens. Sa cour était d'une somptuosité délicate. Le poète humaniste Politien, qui devait être le précepteur du pape Léon X, nous a décrit les splendeurs d'un bal florentin de cette époque, par lequel les Médicis fêtèrent le passage à Florence d'Éléonore d'Aragon, fille du roi de Naples, qui s'en allait

Digitized by Google

rejoindre Hercule d'Este, duc de Ferrare, son fiancé. La reine du bal fut, paraît-il, une délicieuse jeune fille, Alberia degli Albizzi, fiancée elle-même, et qui mourut le lendemain de son triomphe. Nous connaissons les traits de sa sœur Giovanna : la belle jeune femme blonde aux yeux de lumière que nous représente, au Louvre, une fresque de Botticelli, n'est autre que cette Giovanna morte à vingt ans, qui fut heureuse, aimée et pleurée, et qui, si la mort lui avait fait grâce, aurait vu périr son jeune mari à la suite d'une conjuration. La rieuse Marietta Strozzi était fille d'un exilé mort par le fer. En somme, la tragédie est toujours au seuil des plus belles fêtes de la Renaissance.

Marietta, dont un buste nous montre le visage de malice affinée, avait une mère rigide qui ne croyait pas permis à une honnête femme de se mettre à sa fenêtre... Or, Marietta se mit parfaitement à sa fenêtre ; elle s'y mit par une nuit d'hiver devenue mémorable, et elle soutint une bataille de boules de neige contre toute la folle jeunesse de la ville, bataille que Politien chanta comme il avait chanté le bal d'Éléonore d'Aragon. Telles étaient les joies légères des Florentins et des Florentines.

D'autres rêves les hantaient. On croyait alors à

Digitized by Google

la résurrection de la Grèce, à son règne nouveau sur les esprits. C'est d'elle, de son trésor philosophique et poétique, que s'entretenaient les maîtres de l'Académie platonicienne. Les lieux où ils ont passé restent imprégnés de leur souvenir, la Badia de Fiesole, par exemple, où de la jolie loggia due à Brunelleschi, sur le fond du paysage toscan, nous nous attendrissons de voir se dessiner le profil harmonieux de Florence. Bartolommeo Scala suivait les réunions où l'on dissertait de rêveries platoniciennes. Il avait une fille de rare beauté, Alessandra, qui fut, en hellénisme, l'élève de ce Lascaris, un des plus célèbres parmi les fugitifs de la civilisation grecque, auquel Laurent de Médicis confia le soin de former sa bibliothèque fameuse.

Digitized by Google

II

Cette belle Alessandra Scala, nous aurions plaisir à nous la représenter, soit dans un sombre et délicat logis de la vieille Florence, soit dans quelque villa rustique où les cyprès, les oliviers et les roses tresseraient leur guirlande de joie, de douceur et de mélancolie; à l'imaginer penchée sur un manuscrit d'Homère ou de Sophocle. Elle donna son amour à la Grèce et ce fut un Grec qu'elle aima, humaniste comme elle, Michel Tarcaniota Marullo. Elle l'épousa, et Politien s'enamoura de l'admirable Florentine qu'Homère et Sophocle, aussi bien que Michel Tarcaniota Marullo, avaient conquise aux gloires d'Hellas.

Alessandra reçut donc les madrigaux, les épîtres, les déclarations admiratives d'un prince de l'humanisme; il va sans dire que Politien se

Digitized by Google

servait du grec pour cette correspondance. Alessandra répondait en grec, aussi vertueusement, aussi spirituellement qu'une honnête femme usant de sa langue maternelle : « Trop grande est entre nous la dissemblance, Politien. Tu es appelé l'Hercule de l'érudition, et mes écrits de fillette sont chosettes légères comme les fleurs et la rosée! » Alessandra, devant les humanistes, avait interprété l'*Électre* de Sophocle. Il est facile de concevoir l'enthousiasme qu'elle suscita. Tous ces hommes voyaient la Grèce de leurs rêves, la Grèce de leurs manuscrits poudreux, s'animer sous les traits et par la voix d'une belle jeune femme savante et inspirée. Quand elle soulevait l'urne funéraire où Électre croit enfermées les cendres d'Oreste, ne s'imaginaient-ils pas entendre les accents d'Hellas pleurant ses héros et ses sages! Et l'on s'émerveillait de la prononciation de la langue d'Athènes dans la bouche d'Alessandra Scala, de la pureté des mots grecs volant sur ses jolies lèvres florentines, de l'élégance de ses gestes, de l'harmonie de ses mouvements. Elle excellait aussi pour le latin, la danse et la musique. Ce fut sans doute un triomphe. Ah! nous sommes loin des Philamintes des Armandes et des Bélises!... Il n'y a point là de pédanterie, mais de l'art, de l'art vivant.

Digitized by Google

Politien se fit-il plus importun ? Alessandra cessa de lui répondre. M. Isidoro del Lungo, à qui nous empruntons ces détails, nous apprend que les cheveux éclatants de la jeune helléniste furent touchés du voile des veuves[1]. Alors, oubliant les humanistes et le triomphe d'*Électre*, Alessandra sacrifia sa belle chevelure au pied des autels ; toute jeune encore, elle se fit religieuse bénédictine au monastère de San Pier Maggior. La grande idée du moyen âge, à travers la douleur, l'avait reconquise sur l'humanisme et la Renaissance. Il y a lieu de croire qu'elle n'abandonna point l'étude, mais le monde la perdit de vue. D'ailleurs, elle mourut à la fleur de l'âge. Sa science n'avait point desséché son cœur. Comme elle pleurait son amour, elle se tourna vers la voix qui lui disait ces paroles inconnues de toute l'antiquité païenne : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

Si j'aime tant cette histoire d'Alessandra Scala, c'est qu'elle me paraît symboliser à merveille la rencontre de l'humanisme et de l'âme féminine. Il ne s'agit pas là d'une princesse, mais plutôt d'une personne de condition simple et distinguée. La Grèce ne lui a pas suffi. Elle ne peut suffire aux

1. Isidoro del Lungo, *la Donna florentina*. (Dans le recueil : *La Vita italiana nel Rinascimento*, pp. 99-146, Milan, Treves, 1899).

Digitized by Google

mes profondes, effleurées par le moindre souffle du christianisme. Et, si la fille de Bartolommeo monte, comme à travers un escalier d'or, les degrés radieux de la culture antique, c'est au pied de la Croix qu'elle arrive et qu'elle établit sa demeure.

Cette culture humaniste se répandit vite dans les cours italiennes, parfois délicieuses et parfois tragiques, de Milan, de Ferrare, d'Urbin, de Mantoue. A Ferrare, la ville aux larges rues et aux palais ciselés, grandissaient Isabelle et Béatrice d'Este. Leur mère était cette Éléonore d'Aragon en l'honneur de laquelle avait eu lieu à Florence le bal chanté par Politien. Chez eux, les seigneurs de Ferrare menaient sans doute la vie qu'un de leurs peintres, Cosimo Tura, a représentée sur les murs de leur palais Schifanoja, entourés de chasseurs, de bouffons, d'artistes et d'orfèvres. Le père de ces princesses était particulièrement magnifique; il avait prodigieusement embelli sa cité, mais avec des dépenses considérables. Leur éducation avait été celle des femmes accomplies de leur temps; un peu celle, aussi, des héroïnes de contes de fées: chanter, jouer du luth, danser à ravir. Il fallait y ajoindre la connaissance du latin. La culture de la Renaissance, beaucoup moins étendue, beaucoup plus facile à maîtriser que celle de notre époque, a parfois des aspects fantastiques. Songez

Digitized by Google

à tout ce qui, plus tard, entrera de fantaisie dar
celle d'un Montaigne ! Les petites princesses d'Es
avaient le goût orienté vers la Beauté [1].

L'art a perpétué leur type : Isabelle, rêveus
d'une beauté délicate et frémissante d'intellectualit
Béatrice, espiègle, ambitieuse et peut-être cruelle

La seconde épousa Ludovic le More, alors du
de Bari et plus tard duc de Milan. Il est accus
d'avoir empoisonné lentement son neveu Jean
Marie-Galeas Visconti, afin de régner à sa place
Étrange figure que celle de ce Ludovic, princ
bizarre, inquiet, tourmenté, doué d'une cultur
rare et d'un goût très fin, oubliant peut-être dan
la conversation fascinante de son hôte, Léonar
de Vinci, la tache mystérieuse dont il ne pouva
laver ses mains pâles. Quel fut le rôle de Béatric
dans cette criminelle histoire? Sous ce jeun
visage, y a-t-il réellement le mystère d'une pensé
analogue à celle de lady Macbeth? Elle paraî
affectée de sombres pressentiments ; il faut l'arra
cher de l'église de Sainte-Marie-des-Grâces, et, l
lendemain, elle meurt, après avoir trop dansé
Dernier bal de Béatrice d'Este ! Elle laisse le sou
venir d'une petite âme frissonnante, mystérieuse
énigmatique.

1. Voir Robert de la Sizeranne, *Les masques et les visages à Florence et au Louvre*, Paris, Hachette, 1913.

Digitized by Google

Aucune sombre légende n'effleure la robe de sa sœur Isabelle. Fiancée dès l'enfance à François de Gonzague, fils de Frédéric, marquis de Mantoue, celle-ci quitta Ferrare pour sa nouvelle résidence. Donatello avait travaillé pour les marquis de Mantoue. Ils occupaient maintenant Pisanello et Mantegna. Vittorino de Feltre était le précepteur de leurs enfants, même de leurs filles. C'est dire qu'une atmosphère d'art et d'érudition baignait cette petite cour raffinée. Isabelle fut vraiment la reine de l'humanisme, la « première dame du monde », déclare Nicolas de Correggio. Une esquisse de Léonard de Vinci, visible au Louvre, l'a fixée dans l'attitude de la vie. Elle n'y est point comme dans le portrait que Titien peignit d'elle, d'après Francia, alourdie par les somptueuses étoffes et les riches parures. C'est la jeune femme, en robe très simple, chastement décolletée, n'ayant besoin d'aucun bijou, d'aucun ornement, pour rehausser la suprême élégance de sa personne. La grâce de sa robe est faite de la grâce de son attitude. Son attention rêveuse et pénétrante suit peut-être une belle dissertation d'érudit, ou la description d'un chef-d'œuvre antique qu'elle souhaiterait pour sa galerie de Mantoue ; on devine la qualité exquise de son silence, car le silence comporte plus de nuances que la parole ; il peut

Digitized by Google

vous mettre de plain-pied avec le génie qui s'exprime; il en absorbe les belles spéculations, comme une coupe de cristal reçoit une liqueur précieuse qui la parfume et la colore; tel est celui d'Isabelle esquissé par Léonard, et c'est une conception digne de ce génie si curieux des âmes, que d'avoir saisi le visage d'une femme à l'heure où elle écoute, pour donner à sa physionomie une plus vive intensité. Elle possède une devise stoïcienne : *Nec spe nec metu,* mais sa figure est souriante, et sait-on, d'ailleurs, combien il entre de philosophie dans un sourire?

Isabelle aime tendrement sa belle-sœur, Elisabeth de Gonzague, duchesse d'Urbin, grave, douce, pensive et cultivée, élève de Vittorino, comme cette autre princesse de la maison de Gonzague, la pure et pieuse Cécile, qui lisait à huit ans les œuvres de saint Chrysostome, et à qui fut dédié le traité de Grégoire Correr *sur l'obligation de fuir le siècle.* Toute jeune, elle récitait des vers latins, et elle était la plus accomplie des filles de Frédéric. Elle fut persécutée par son père pour avoir refusé le prétendant choisi par sa famille, et dont le caractère laissait fort à désirer. Plus tard, elle entra dans un monastère de Clarisses, où elle mourut à vingt-cinq ans. La douce auréole de sainte Claire l'avait attirée hors du bril-

Digitized by Google

lant parterre de l'humanisme, où elle avait une place de choix dans le rang des princesses lettrées.

Mais aux princesses lettrées et mondaines, les lettres et le monde ne suffisaient pas. Malgré la satisfaction que ne pouvait manquer de lui apporter son persistant succès, Isabelle d'Este n'était point sans éprouver l'attrait de l'au-delà, sans subir l'influence des âmes religieuses. Une vénérable dominicaine, la sœur Osanne, était sa confidente et son amie. La voix publique attribuait à celle-ci des miracles. François de Gonzague, devenu marquis de Mantoue, sollicitait les prières de la sainte sœur Osanne pour tout ce qui concernait le bien de la cité[1].

Car ce n'était point une petite besogne qu'une cité à gouverner dans tout ce réseau de combinaisons et d'imbroglios politiques! Isabelle d'Este le savait, elle qui veillait sur les intérêts de son mari, la carrière de ses enfants, qui fut régente et qui, pour se ménager la bonne volonté d'un ambassadeur de France, ne trouvait rien de mieux que de lui abandonner en souriant un de ces gants parfumés dont la mode était alors répan-

1. Sur la bienheureuse Osanna de Mantoue, voir M.-C de Ganay, *Les Bienheureuses Dominicaines*, pp. 369-412. Paris. Perrin, 1913.

Digitized by Google

due. Elle excellait à conduire une entreprise diplomatique.

Comment décrire, en quelques mots, l'existence d'Isabelle? Marquise de Mantoue : le joli titre, digne d'une comédie de Musset! Elle entretenait une prodigieuse correspondance avec les érudits, les artistes, les poètes; elle protégeait Mantegna, recevait l'Arioste, inspirait le Pérugin, traitait avec Giovanni Bellini, encourageait Alde Manuce, invitait le Titien, suivait plus tard avec intérêt les débuts du Corrège, qui composait des allégories pour ses appartements. Elle admirait Léonard de Vinci, mais n'obtint pas qu'il travaillât pour elle. Il semblait mettre une sorte de coquetterie à se dérober aux instances de la plus charmante souveraine qui régnât alors en Italie. Elle était exigeante lorsque son dilettantisme se trouvait en jeu — d'une exigence égale à son amabilité. Il lui faut un orgue d'albâtre, un luth d'argent, œuvre d'Atalante, un clavicorde incrusté d'ébène et d'ivoire que lui promet le fameux Laurent de Pavie. Elle demande, outre ces instruments de musique, des manuscrits, des livres rares. Elle acquiert un *Amour* attribué à Praxitèle. Elle est à l'affût de statues, de camées, de bronzes, et elle se fait aménager une délicieuse retraite au fond du château de Mantoue. Elle y a son *Paradiso*, comme

Digitized by Google

Marie-Antoinette aura plus tard son petit Trianon. La fenêtre de son cabinet — nous dirions, aujourd'hui, son boudoir — donne sur la vue mélancolique des lacs de Mantoue. Un calme et silencieux paysage, où les jours doivent s'attarder à mourir dans le miroir des étangs. Les murs de ce sanctuaire ont des tons d'or et d'azur, des frises en bois délicatement travaillé, ils portent tous les jolis emblèmes d'Isabelle : la devise stoïcienne, les notes de musique, qui conviennent mieux encore à cette harmonieuse personne. Sans doute, c'est ici qu'elle poursuit ses études classiques, qu'elle se plaît à chanter de sa belle voix, en s'accompagnant de son luth d'argent, une églogue de Virgile ou un sonnet de Pétrarque, car elle est, comme Desdémone, une admirable musicienne.

Elle souhaite d'élever un monument à Virgile, son poète et le fils glorieux de sa cité. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un poète mort depuis des siècles devient, pour une âme délicate et un peu nostalgique, un ami, et quelque chose comme un confident discret! Amitié de rêve qui ne tient plus compte du temps ni de l'espace. C'est par cette sorte d'*alibi* que certaines âmes échappent aux duretés et aux froissements de leur époque. Le monument rêvé par Isabelle ne s'éleva jamais ; il se réduisit aux proportions d'un buste. On a

Digitized by Google

beau être une belle et brillante marquise de Mantoue et former des projets gracieux; sur vos songes plane souvent la chauve-souris que, parmi tant d'œuvres inachevées, nous voyons passer dans la *Mélancolie* d'Albert Dürer.

Isabelle sait parfaitement le latin, mais elle n'a pu maîtriser le grec, et elle en lit des traductions. Son goût est aussi célèbre que sa culture; l'élégance de ses toilettes est connue en Europe; François Ier s'en inquiète et en demande des modèles pour les dames de sa cour. Quelques descriptions nous donnent une idée de ses parures : elle a porté des robes de brocart blanc brodées d'argent; de velours noir et de satin écarlate à torsades d'or, à boutons de perle et de rubis; d'étincelantes coiffures de pierreries, en forme de tiare, quand elle ne retenait pas ses cheveux par un sobre cercle d'or [1].

Malgré tout, les traverses et les épreuves ne lui ont pas été épargnées. Il ne faut pas oublier qu'elle vécut à une époque troublée, sanglante, pleine de péripéties, de tragiques aventures. Le spectacle du charmant cabinet tout décoré d'or et de bleu, avec les emblèmes et la devise d'Isabelle,

1. Voir Julia CARTWRIGHT, *Isabella d'Este*, London, John Murray, 1903. Une traduction française vient d'en être publiée par Mme Em. Schlumberger. Paris, Hachette, 1912.

Digitized by Google

et regardant le silencieux paysage des lacs de Mantoue, ne peut nous distraire complètement des grands naufrages et des grands écroulements qui bouleversaient cette époque. Plusieurs furent atteints parmi les proches de la marquise : son beau-frère Ludovic le More, sa belle-sœur, son amie Élisabeth de Gonzague, duchesse d'Urbin. Elle assista au sac de Rome.

Sa vieillesse fut mélancolique. Le dernier emblème qu'elle adopta fut le candélabre à sept branches, toutes éteintes, sauf une qui symbolisait la foi, accompagnée de cette inscription : *Unum sufficit in tenebris.*

C'est la plus haute leçon du *Paradiso.*

Isabelle est une vraie grande dame de la Renaissance; elle en a le cortège étrange et magnifique de poètes, d'artistes, d'admirateurs et même de bouffons, de nains, comme dans une fête de Véronèse; les humanistes composaient des épitaphes en latin savant pour ses animaux favoris, entre autres pour la petite chienne Aura, dont ils vantaient les hautes vertus morales. Ainsi refleurissaient certaines modes du paganisme : l'Anthologie grecque fourmille de ces sortes d'épitaphes. Mais Isabelle nous apparaît aussi presque comme une contemporaine, avec sa fièvre de dilettantisme, ses dons d'assimilation, ses curiosités intel-

Digitized by Google

lectuelles aiguës et multiples, le charme même de son tact et de son élégance. Et le suprême enseignement de cette vie brillante et dispersée est un candélabre éteint où, seule, une lumière demeure. Une seule lumière suffit dans les ténèbres... Et ce n'est celle ni de Virgile ni de Pétrarque, ni de l'art ni de la poésie, ni même l'amour humain.

Digitized by Google

III

Vittoria Colonna et Veronica Gambara furent de ses jeunes amies.

Le souvenir de la première est lié à la gloire de Michel-Ange.

Blonde, au visage irrégulier, elle devait posséder une sorte de grâce affinée et sérieuse; imprégnée de toute la culture du temps, elle composait elle-même des sonnets, loués par l'Arioste, admirés de Michel-Ange. La mort de son mari, le séduisant marquis de Pescaire, lui avait laissé un deuil inconsolable. A ceux qui la pressaient de se remarier, elle répondait : « Mon mari est mort pour vous; il est vivant pour moi. » Elle se retira du monde, et, dans la solitude azurée de l'île d'Ischia, se consacra toute à ses pensées et à la poésie. Ame facilement troublée, elle s'en-

Digitized by Google

thousiasma pour le prédicateur Bernardin Occhino, qui devait un jour quitter l'Église et sortir d'Italie, bientôt rejoint d'une belle jeune fille, dont il fit sa femme. Elle avait rencontré Calvin à Ferrare, à la cour de cette Renée de France qui bénéficia longtemps des indulgences de l'histoire, aujourd'hui plus sévère[1].

La foi de Vittoria souffrit une heure d'ébranlement. Bouleversée, elle revint à Rome où le cardinal Polo raffermit son catholicisme : « Il dissipa le fantôme, explique M. Émile Ollivier, confondit les objections de Ferrare et la replaça dans une assiette paisible d'où elle ne trébucha plus. » Elle lui voua une reconnaissance unique. « Vous avez vu, écrit-elle au cardinal Morone, le chaos d'ignorance où j'étais, et le labyrinthe d'erreurs où j'allais, le corps perpétuellement en mouvement pour trouver le repos, l'âme perpétuellement agitée pour trouver la paix. Dieu a voulu qu'il me fût dit : *Fiat lux!* et qu'il me fût montré que

1. De Maulde la Clavière, *les Femmes de la Renaissance*, p. 427. Paris, Perrin. — « Parmi les femmes de médiocre esprit, écrit M. de Maulde la Clavière, il y a des intrigantes affamées de bruit, d'ostentation, de vanité, toujours prêtes à se mêler de tout, au grand désespoir des gens sérieux, par exemple Renée de France, duchesse de Ferrare .. Elle n'eut jamais de politique particulière ; son procédé consistait à aller d'un côté quand son mari allait de l'autre. Tenait-elle pour Rome ou pour Genève? Elle recevait de jour Ignace de Loyola, de nuit Calvin, et encore on ne sait trop qui. »

Digitized by Google

je n'étais rien, que tout était dans le Christ. »

Telle fut l'amie de Michel-Ange, ou plutôt, comme il l'a dit lui-même de cette âme anxieuse mais virile, son *grand ami*. Il faut lire dans le livre de M. Émile Ollivier sur *Michel-Ange* le chapitre consacré à l'histoire de cette grande amitié, « amitié stable liée par un nœud chrétien », telle que la définissait Vittoria elle-même. Michel-Ange confiait son âme à Vittoria et Vittoria confiait la sienne au cardinal Polo. Il y avait là tout un petit groupe fervent et illusionné, soumis au pape, mais rêvant d'impossibles conciliations, et méconnaissant la profondeur des abîmes qui s'ouvraient dans cette Europe de la Renaissance : Vittoria, le doux Polo, Contarini, Sadolet, Bembo, Morone, non pas luthériens, comme parfois on l'a dit, mais « inébranlables catholiques, » comme l'affirme M. Émile Ollivier; catholiques, avec un vif penchant à l'utopie.

Maintenant la marquise de Pescaire habitait, à Rome, le couvent de Saint-Sylvestre. Elle y recevait ses intimes. On y faisait des lectures pieuses. Parfois on se réunissait dans l'église, parfois dans le jardin que nous décrit François de Hollande, « près de la fontaine, à l'ombre des buissons de lauriers, assis sur un banc de pierre, adossé à un mur tapissé de lierre. »

Digitized by Google

Il y a là des sources profondes de belles émotions. A cette époque troublée et parfois sanglante, nous nous attardons devant ce jardin romain orné de lauriers et de fontaines, dans la brise duquel s'échappent tant de hautes paroles sur l'art et sur la vie! Michel-Ange n'aimait point à parler de l'art; à certaines natures, la parole apparaît toujours comme une profanation des sentiments qu'ils jugent sacrés. Elle n'a jamais mesuré les cimes de l'admiration, ni de la beauté, ni de la douleur. Les cimes lui échappent. Faite pour tous, elle se tient forcément à des hauteurs moyennes. Et Vittoria Colonna, par bonté pour François de Hollande, se mit en tête de faire parler Michel-Ange sur la peinture. « Allons, dit-elle, il faut bien reconnaître qu'on est toujours vaincu, quand on attaque Michel-Ange avec ses propres armes, c'est-à-dire avec la ruse. Il faudra, messer Lattanzio, que nous parlions avec lui de procès, de brefs du pape, ou bien... de peinture, si nous voulons le réduire au silence, et avoir le dernier mot[1]. »

N'y a-t-il pas une grâce attique et même platonicienne dans ce début de dialogue? Les lettres de ces femmes illustres possèdent la même qualité

1. Romain ROLLAND, *la Vie de Michel-Ange*, p. 121-124.

Digitized by Google

de finesse, de politesse et d'enjouement. Certaines de leurs paroles retiennent un reflet de leur sourire, et nous font évoquer leur physionomie. Le lion défiant qu'était Michel-Ange se laissa prendre au piège. « La bonne peinture, dit-il, s'approche de Dieu et s'unit à lui. Elle n'est qu'une copie de ses perfections, une ombre de son pinceau, sa musique, sa mélodie... Aussi ne suffit-il point que le peintre soit un grand et habile maître. Je pense bien plutôt que sa vie doit être pure autant que sainte, afin que le Saint-Esprit gouverne ses pensées... » Vittoria partit pour Viterbe, y séjourna, et revint mourir à Rome. Michel-Ange la contempla sur son lit de mort, comme Dante en rêve avait contemplé Béatrice. Il y songea toujours : « Rien ne me désole tant, écrit-il, que de penser que je l'ai vue morte, et que je ne lui ai pas baisé le front et le visage, comme j'ai baisé sa main. » Il vécut encore des jours douloureux, avant le départ de son âme à lui, de cette âme qui, déclare-t-il en une de ses poésies, conversait avec la mort.

Quant à l'autre amie d'Isabelle d'Este, Veronica Gambara, elle avait épousé Hubert Ier, seigneur de Correggio, et elle était nièce de cette Émilia-Pia qui faisait partie du cercle intime et lettré de la duchesse d'Urbin et de la marquise de

Digitized by Google

Mantoue. Restée veuve de bonne heure, elle ne se remaria pas. Elle voulut se consacrer à l'éducation de ses enfants et à la culture de la poésie. Le monde ne tarda pas trop à la reprendre. Ses œuvres poétiques étaient célébrées dans toute la Péninsule; elle correspondait avec les plus fameux humanistes, et, quand elle vint chez son frère qui gouvernait Bologne, elle y reçut la visite de l'empereur Charles-Quint et de tous les érudits, de tous les artistes qui affluèrent alors dans cette ville. Elle protégea les débuts du jeune peintre Allegri qui devint le Corrège; mais cela ne valut pas, pour sa gloire, l'amitié d'un Michel-Ange.

Digitized by Google

IV

Cette vague d'humanisme qui passa sur l'Europe ne fut point sans atteindre les rives de France. Anne, fille de Louis XI, lisait déjà Platon, ce que ne faisaient guère, d'ailleurs, beaucoup des fameuses platoniciennes de la Renaissance. De Ferrare à Amboise, de Mantoue à Moulins, les nuances se modifient. Anne, dont le grave et beau visage se dessine sur le fond voilé des sites de France, ne ressemble guère à ces souriantes Italiennes; elle n'a ni la grâce légère d'une Isabelle d'Este, ni l'imagination tourmentée d'une Vittoria Colonna. C'est une curieuse figure de femme, solide, pratique, fine, avisée et profonde; « la plus belle et la moins folle des femmes de France », disait-on d'après son père. Et le peuple,

Digitized by Google

étonnné de cette virile intelligence, la surnommait *Madame la Grande*.

Sans doute elle ne fut pas une sainte comme sa sœur, l'admirable et douloureuse Jehanne, la musicienne au luth brisé qui fit de son âme un luth tout résonnant de louanges divines ; mais l'école des succès politiques ne vaut point, pour élever les âmes, celle de l'humiliation et du délaissement. Anne se trouva régente d'un vaste royaume, mêlée plus que personne aux affaires du siècle, obligée de défendre le trône de son frère et de tenir tête à la guerre civile. Elle triompha de toutes les embûches et de tous les obstacles. L'heure venue, elle sut se retirer dans la ville de Moulins ; elle apporta dans ce petit cadre toutes les riches aptitudes de son esprit. Grâce à elle, le Bourbonnais fut doté d'une codification des coutumes ; elle accueillit les artistes et transforma sa cour en centre d'art. Elle dota ce pays d'institutions charitables où l'on discerne le cachet de son génie pratique. Qu'y a-t-il sous la fresque de cette vie extérieure si pleine et si brillante ? Une femme souffrante, mélancolique et désabusée, mais d'un si beau, d'un si fier courage, qu'elle ne laisse pas vibrer dans son cœur les voix pleurantes et berceuses capables d'endormir son activité. Fiancée au jeune duc de Calabre, elle lui donna tout

Digitized by Google

l'amour de son âme; et quand, par la volonté de son père, le nœud fragile fut brisé, victime de la politique et du caprice, elle ne se plaignit pas. Elle ne se plaignit pas davantage quand elle apprit la mort lointaine de celui qu'elle avait aimé, mais elle garda toujours au doigt le pur anneau de ces premières fiançailles.

Ayant épousé Pierre II, sire de Beaujeu, duc de Bourbon, elle lui fut dévouée, mais elle faillit mourir de chagrin lorsqu'elle perdit son fils unique. C'est pour sa fille Suzanne de Bourbon qu'elle écrivit une série de réflexions sur l'éducation féminine, un peu au hasard de ses pensées et de ses lectures, car elle était une grande liseuse non seulement de Platon, mais encore de Boèce, et surtout peut-être des Livres saints et des Pères de l'Église. Chez elle règne l'unique souci de l'éducation, et ce n'est point à un étalage de savoir, mais à la formation même de l'âme que concourent les appuis qu'elle réclame de l'Écriture, des Pères ou des philosophes [1]. Fermement catholique, elle avait dû marcher dans ces sentiers de la politique où l'on recueille de terrestres poussières, mais elle possédait sans doute un jardin idéal de

1. *Les enseignements d'Anne de France, duchesse de Bourbonnais et d'Auvergne, à sa fille Suzanne de Bourbon :* texte original publié d'après le manuscrit unique de Saint-Pétersbourg par A.-M. Chazaud. Moulins, Desroziers, 1878.

Digitized by Google

belles et suaves pensées, où elle se plaisait à respirer l'air des hauteurs. En tout cas, elle n'eut point de goût pour l'intrigue. « Ne vous mêlez que de vous », recommandait-elle à sa fille, afin de la prémunir contre ce penchant. Elle veut la garantir aussi contre la coquetterie et contre les trop flatteuses paroles de certaines voix insinuantes. Alors, elle fait appel à ses expériences d'une vie de cour : « J'ai connu un chevalier qui multipliait les serments, les serments les plus sacrés, jusque sur les saints autels, sur l'Évangile, et qui ne les a pas tenus jusqu'au soir. » Suzanne de Bourbon pourra rencontrer de tels chevaliers, et sa mère tremble pour elle. Il faut lui apprendre ce qu'Anne sait avec une douloureuse certitude; c'est que, du matin au soir, il y a place, dans le cœur humain, pour plusieurs trahisons. Et, même pour une *Madame la Grande*, c'est une vérité dure à retenir. Aussi, quand la politique en fait des héroïnes, ces grandes dames de fière allure souffrent-elles dans toutes les fibres de leur sensibilité. Comme elles sont près d'envier celles de leurs humbles sœurs qui n'ont à manier que leur quenouille! Écoutez ce murmure d'aveux : « Une seule lumière suffit », « Ne vous mêlez que de vous, » ou bien l'épitaphe de la noble Marguerite d'Autriche, régente des Pays-

Digitized by Google

Bas pendant la minorité de son neveu Charles-Quint : « Fortune, infortune! » Plainte qui semble le résumé d'une vie. Courte inscription qui en dit peut-être aussi long que tous les volumes contenus dans la magnifique bibliothèque amassée par cette remarquable princesse!

Anne de Beaujeu mourut tristement, révoltée contre ces choses humaines qu'elle avait maniées avec une si rare élégance, une si vive et une si jolie dextérité; poussant à cette même révolte son gendre, le connétable de Bourbon, qui devait, hélas! trop l'écouter et tomber dans la trahison. On aime à opposer à l'attitude d'Anne de Beaujeu, celle de sa pauvre sœur Jehanne, la seconde fille de Louis XI, l'épouse répudiée de Louis XII, la sainte fondatrice de l'Annonciade, qui de tous les événements adverses avait su extraire un baume de paix et de suavité, sans pourtant devenir impassible, comme le prouve ce mot exquis adressé par elle à ses filles de l'Annonciade, quelques heures avant sa mort : « Priez pour moi saint Vincent; c'est lui qui guérit le mal du cœur! » Et elle portait encore sur son lit de mort la croix qu'elle avait formée avec les débris de son luth brisé, en comprenant que toute la beauté de son âme devait bien fleurir pour le ciel, puisque cette beauté demeurait impuissante à lui assurer

Digitized by Google

ici-bas le minimum d'amour humain que de légers agréments physiques lui eussent libéralement dispensé[1].

En somme, elle, la plus délaissée, la plus humiliée, la plus déshéritée, elle fut, entre toutes ces femmes, la plus artiste dans l'art de se créer une belle discipline de vie; elle fit de la bonté avec les débris de son grand amour, comme elle avait fait une croix avec les débris de son luth; aimée et vénérée d'un essaim d'âmes choisies qui s'appliquaient à se modeler sur l'idéal qu'elle leur faisait entrevoir, elle découvrit la joie, après avoir outrepassé les extrêmes limites de la douleur.

1. Voir le livre de la comtesse de Flavigny : *Une fille de France, la bienheureuse Jehanne.* Paris, Lecoffre, 1896.

Digitized by Google

V

Les Françaises, les Espagnoles, les Anglaises rivalisent désormais avec les Italiennes. Une Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, protège les poètes et lit Boccace qu'elle imite dans ses *Nouvelles*. Elle se jette avec plus d'impétuosité que de sûreté dans certaines spéculations religieuses; elle y gagne d'être traitée d'utopiste par la cour et par Calvin, pour lequel, sans le suivre tout à fait, son esprit a des complaisances. Elle meurt, désenchantée de son rêve souriant d'humanisme et de platonisme qui, décidément, ne mène pas au bonheur. « Otez les femmes du ménage, elles ne valent plus rien », déclare Luther. Calvin redoute pour elles toutes les émotions esthétiques. Ces sombres et farouches doctrines eussent mal résonné dans les délicieux châteaux

Digitized by Google

de la Loire où s'est mue Marguerite. Tout y semblait facile, et la beauté des automnes met tant de lumière sereine sur la grâce inclinée des coteaux, que l'on n'y prévoit guère la mélancolie des déclins.

Un peu sceptique, un peu superficielle, imaginative avant tout, la reine de Navarre passe de la galanterie et de la grivoiserie littéraires à un mysticisme extravagant; elle n'a point la touche à la fois ardente et sûre des vrais mystiques. Sur son lit de mort, elle déclara, paraît-il, qu'elle avait aidé les novateurs plutôt par compassion que par conviction. Cela même est conforme au portrait élégant et fin, comme une œuvre de Clouet, que madame Mary Duclaux a tracé de Marguerite d'Angoulême[1]. Sa nièce, une autre Marguerite, fut son élève. Celle-ci s'éprit également de lettres et de poésies, elle inspira de l'amour à Du Bellay. Puis vinrent les jours où Marie Stuart, à l'aurore de sa beauté, faisait, sous le rayonnement de son sourire, éclore des rimes françaises; jeune reine habile à improviser des harangues latines. Elle composait des vers, protégeait Ronsard, et dansait, légère, souriante, parmi les fleurs de poésie et de trahison qui se respiraient dans l'air de cette cour des Valois. La haine féroce des Puritains la guettait dans son propre royaume.

1. Paris, Lévy, 1900.

Digitized by Google

Mais l'humanisme et la littérature n'étaient pas seulement l'apanage des princesses. L'École lyonnaise, école de poétesses, s'enorgueillit entre autres de Louise Labé, qui paraît avoir été passionnée, brûlante de flammes terrestres, et qui sut revendiquer, avec un mélange de grâce et de bon sens, les droits de la femme à la culture intellectuelle. De cette école dépend également Marie de Romieu, l'amoureuse des roses, qui composait ainsi son épitaphe :

Celle qui gît ici sous une froide cendre,
Toute sa vie aima la rose fraîche et tendre,
Et l'aima tellement qu'après que le trépas
L'eut poussée à son gré aux ondes de là-bas,
Voulut que son cercueil fût entouré de roses,
Comme ce qu'elle aimait par-dessus toutes choses[1].

1. Voir Feugère, *Les Femmes poètes au XVI^e siècle*. Paris, Didier, 1860. Cf. Vicomte de Broc, *Les femmes auteurs*, Paris, Plon, 1911.

Digitized by Google

VI

L'Espagne est alors le pays des femmes savantes. L'Espagnol Vivès, ami d'Érasme, conseiller et précepteur de Catherine d'Aragon et de Marie Tudor, compose un véritable traité de l'éducation féminine[1].

Il bannit de la demeure austère où croissent ses élèves les mêmes poètes que Platon exilait de sa République ; il en écarte également les romans de chevalerie, les aventures de guerre et d'amour. Il leur recommande de lire l'Écriture sainte, les

1. *Livre de l'institution de la femme chrestienne tant en son enfance que mariage et viduité, aussi de l'office du mary, nagueres composez en latin par Jehan Loys Vives, et nouvellement traduictz en langue françoyse par Pierre de Changy, es cuyer. Avec préface et glossaire,* par A. Delboulle, Paris, Champion, 1891. Johann Ludwig Vives, *Pædagogische Schriften,* trad. Kayser, Fribourg, Herder, 1896. Cf. François Thibaut, *Quid de puellis instituendis senserit Vives.* Paris, 1888.

Digitized by Google

Pères de l'Église, l'histoire et la philosophie, Xénophon, Plutarque, Sénèque; il les veut instruites en latin, en médecine usuelle, en sciences ménagères, mais il ne les encourage pas à l'étude des langues vivantes qui servent de véhicule aux accents de la passion.

Un autre ami d'Érasme, préoccupé de ces questions éducatives, fut sir Thomas More, chancelier d'Henri VIII, et, de plus, érudit, écrivain, amoureux des belles-lettres, en attendant d'être martyr de la cause catholique.

C'est pour Érasme que le peintre Hans Holbein groupa dans un tableau les membres de la famille More. Il y a d'abord le père, sa seconde femme Alice Middleton, ses filles Marguerite, la préférée, Cécile, Élizabeth; John, son fils, puis une petite cousine, Margaret Giggs, qui est savante et destinée à épouser un helléniste. Sur toutes ces personnes, quatre tiennent des livres. Et ce n'est point une attitude de hasard, mais plutôt le symbole des occupations habituelles. Voyez le délicieux chapitre de M. Henri Brémond sur la *Vie intime* de Thomas More et des siens[1]. C'est une vie grave et studieuse. Marguerite est mariée, mère de famille, et cependant, nous dit le biographe, les professeurs

1. Henri Brémond, *Le Bienheureux Thomas More, 1478-1535.* Paris, Lecoffre, 1904.

Digitized by Google

de grec, de latin, d'astronomie et d'autres sciences continuent leurs leçons. « Dans cette maison harmonieuse, écrit Érasme, personne n'est oisif, personne ne perd son temps à des cancans de femmes. Ces jeunes filles lisent régulièrement Tite-Live. Elles sont si avancées qu'elles n'ont pas besoin de traductions pour entendre des auteurs de ce genre, sauf quand on rencontre un mot qui m'arrêterait peut-être moi-même ou l'un de mes pairs. »

« Mon opinion, déclare Thomas More, est qu'il faut cultiver avec d'autant plus de soin le naturel des femmes que l'art leur est plus nécessaire. » C'est le sentiment de saint Jérôme et de saint Augustin, qui exhortent les femmes et les jeunes filles à s'appliquer à l'étude des lettres.

Ce Thomas More, entouré de sa sérieuse et charmante famille, retrouvant son esprit et ses goûts chez son aînée, la douce et intelligente Marguerite, cultivant de belles amitiés, épris de science et de culture, ressemble à un sage de ce monde. Mais il ne faut pas s'y tromper : la mesure de levain qui figure le royaume céleste est pétrie secrètement dans toute cette pâte de bonheur humain. Sans doute, la tragédie qui fera mourir cet homme exquis et supérieur ne sert qu'à nous révéler le secret de son âme : son inébranlable fidélité à l'Église catholique. Marguerite le visitait dans

Digitized by Google

cette prison d'où elle devait voir passer avant lui d'autres martyrs ; elle nous a transmis ses derniers entretiens, les belles et douces paroles qui rappellent Antigone, mais dont la suavité n'a jamais été connue du paganisme : « Laisse les vivants et remonte à ceux qui sont morts, et que Dieu, j'espère, a reçus au paradis. Je suis sûr que le plus grand nombre de ceux-ci, quand ils vivaient encore sur la terre, auraient jugé de ces choses comme je fais, et je prie Dieu que mon âme reste en compagnie de leurs âmes. » Toute sa vie, son mot avait été : *joyeusement.* Et ce fut sa devise jusqu'à la fin. Cet écrit filial de Marguerite More nous montre la plume d'une femme humaniste, occupée à recueillir les suprêmes espérances d'un père martyr.

Digitized by Google

VII

Elle a passé, cette théorie de blanches figures : Alessandra Scala, portant avec une grâce tendre et douloureuse l'urne funéraire d'Électre ; Isabelle d'Este, sur le fond du joli *studiolo* à frises bleues avec les notes de musique qui forment comme son *leit-motiv* et comme les armes de cette harmonieuse Isabelle, puis le candélabre éteint, sauf une branche ; Vittoria Colonna, parmi les lauriers et les fontaines de son jardin romain, coiffée d'un éternel voile noir ; Anne de France, dame de Beaujeu, penchée sur sa fille Suzanne pour lui murmurer : « Tel promet le matin qui trahit son serment avant le soir », mot qui la ferait apparaître comme une sentimentale déçue, plutôt que comme la profonde politique que nous connaissons en elle ; Marguerite d'Angoulême et ses margue-

Digitized by Google

ites; les filles de More, un livre à la main, telles que les représente Holbein; Louise Labé, ses sonnets, ses chants d'amour; Marie de Romieu avec la gerbe de roses entre les bras, et dans les yeux le pressentiment de la mort. Prises au hasard, un peu dans tous les pays et dans tous les milieux, nous diront-elles ce que fut pour leur vie l'humanisme?

Je ne puis croire que l'âme légère de la pauvre petite amie des roses, morte jeune, demeurât la prisonnière de leurs parfums; mais de celle-là, pas plus que de Louise Labé, nous ne connaissons la vie profonde. Alessandra Scala nous instruit davantage quand elle nous montre la Grèce impuissante à la consoler, et l'élan d'amour et de douleur qui la jette dans le cloître; Cécile de Gonzague, quand, du château de Mantoue décoré par Vittore Pisano et Donatello, elle passe au couvent des Pauvres Dames et prend le voile de sainte Claire; Isabelle d'Este, quand elle oublie ses humanistes, sa lyre d'argent, Virgile, Pétrarque, ses nains et ses petits chiens favoris, pour recueillir une haute et mystique parole de la sœur Osanne, la sainte religieuse dominicaine; Vittoria Colonna, lorsque son âme anxieuse trouve la paix dans un moment d'humiliation et dans l'obéissance aux lois de l'Église romaine; Anne de France, lors-

Digitized by Google

qu'elle se confie à saint François de Paule ; les filles de Thomas More, lorsqu'elles méditent les suprêmes paroles du martyr. Dans la plupart de ces intelligences féminines où l'humanisme est accueilli, quelque chose le dépasse. Il les amuse comme le plus joli des passe-temps, mais il ne satisfait point leur haute aspiration.

Peu de ces femmes cultivées et charmantes sont réellement des femmes supérieures. Et, pour nous en mieux convaincre, leur théorie se déroule entre deux femmes de génie qui furent de grandes saintes, Catherine de Sienne et Thérèse d'Avila. Même au point de vue tout humain, il est impossible de comparer une Isabelle d'Este ou une Marguerite d'Angoulême à une Catherine ou à une Thérèse.

La supériorité des êtres se révèle à la prise qu'ils ont sur la vie, soit pour en arracher un secret, soit pour en modeler les circonstances extérieures, soit pour la pénétrer de rayons. Là réside l'art véritable. Une sainte Monique, une sainte Claire, une sainte Catherine de Sienne, une sainte Thérèse, les deux dernières douées d'un réel génie philosophique, poétique et politique, sont de grandes musiciennes, et les instruments d'Atalante ou de Laurent de Pavie, maniés par les doigts fuselés d'Isabelle d'Este ou d'Élisabeth de

Digitized by Google

Gonzague, apparaissent comme de pauvres choses à côté des instruments plus subtils sur lesquels les Catherine et les Thérèse faisaient courir les souffles de l'Infini; c'est-à-dire les âmes humaines, vivantes, vibrantes, frémissantes. Cela même nous rappelle les bornes de l'art humain et de l'humanisme.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

REGARDS FÉMININS SUR L'AU-DELA

Digitized by Google

Digitized by Google

I

L'ÉCOLE D'HELFTA : LES DEUX GERTRUDE, LES DEUX MECHTILDE

Un cloître allemand vieux et lointain paraîtra peut-être étrangement monotone ; j'espère pourtant que non.

Son premier berceau fut à Mansfeld : il eut pour fondateurs en 1229 le comte Burchard de Mansfeld et sa femme Élisabeth. Puis on l'établit à Rodardesdorf, et, le manque d'eau sévissant, les nonnes transportèrent leur résidence à Helfta, près d'Eisleben. C'est à Helfta qu'elles nous accueillent. Le cloître est baigné de silence, à peine troublé par le pas léger des moniales, recueilli dans le travail et dans la paix. Le chant des cloches y vibre et le chant des colombes y pénètre, et la cantilène des religieuses, rythmant

Digitized by Google

les heures et les jours, y psalmodie les admirables poèmes de la liturgie; parmi ces voix pures résonne, belle entre toutes, celle de Mechtilde la chantre, la *Cantrix*, comme dit le latin, de Mechtilde de Hackeborn, qui doit à sa sainteté et à la beauté de sa voix le joli surnom de rossignol du Christ. Dans la bibliothèque composée avec un zèle ardent par l'abbesse Gertrude de Hackeborn, une autre Gertrude, beaucoup plus jeune que l'abbesse, lit passionnément des livres latins dont l'habile calligraphe Sophie de Mansfeld transcrira des copies, et que la sœur de cette Sophie, Elisabeth de Mansfeld, illustrera de miniatures. Il y a, dans ce cloître, des latinistes et des musiciennes dont le nom ne nous est pas parvenu. Des prières y montent nuit et jour de la terre au ciel pour la chrétienté ravagée. Parfois il semble que le

1. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*, publiées par les Bénédictins de Solesmes. Le tome I contient le *Legatus divinæ pietatis* et les *Exercitia spiritulia* de sainte Gertrude, le tome II contient le *Liber specialis gratiæ*, de sainte Mechtilde, et le *Lux divinitatis*, de Mechtilde de Magdebourg (Paris, Oudin, 1875 et 1877). — *Révélations de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde*, traduites sur l'édition latine des Bénédictins de Solesmes, 3 vol., Paris, Oudin. — *Les Exercices de sainte Gertrude*, par Dom Guéranger. Paris, Oudin. — Ledos, *Sainte Gertrude*. Paris, Lecoffre. La meilleure étude d'ensemble qu'on puisse lire sur le monastère d'Helfta est celle du P. Michael, au tome III de la *Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters*, pp. 176-199. Fribourg, Herder, 1903.

Digitized by Google

vent y apporte le bruit d'un cliquetis d'armes; mais, le plus souvent, la paix du cloître à peine troublée referme ses ondes de silence et d'oubli.

Les arbres frémissent, les colombes roucoulent, les cloches vibrent, et la pure cantilène des moniales envoie au ciel des accents nostalgiques, parmi lesquels la voix merveilleuse de Mechtilde de Hackeborn module toutes les plaintes de l'âme en exil.

Puis, un jour, il arrivera de Magdebourg à Helfta une autre Mechtilde, personne extraordinaire... Le rayonnement de ce monastère d'Helfta, projeté jusqu'en Italie, a peut-être illuminé la pensée de Dante. Il occupe toujours les historiens de la mystique allemande, fait surgir des problèmes, soulève encore des discussions. Enfin, grâce à lui, nous pénétrons dans l'existence intime et quotidienne d'un couvent au XIII^e^ siècle, et son histoire fera vivre à nos yeux quelques coins ardents du moyen âge.

Digitized by Google

I

Si noblement artistes, si richement douées que soient une Sophie, une Élisabeth de Mansfeld; si brillantes latinistes que nous apparaissent les religieuses qui servirent de secrétaires à sainte Mechtilde et de collaboratrices à sainte Gertrude, il n'en est pas moins vrai que quatre femmes dominent le site intellectuel et spirituel d'Helfta, deux Gertrude et deux Mechtilde. Sur ces quatre femmes, il y eut deux saintes reconnues telles par l'Église, et les deux autres nous apparaissent aussi comme de grandes servantes de Dieu : Gertrude de Hackeborn, l'abbesse; sa sœur Mechtilde de Hackeborn, qui fut sainte Mechtilde; sainte Gertrude, sans doute de naissance moins illustre que les deux sœurs de Hackeborn, mais que sa sainteté a fait surnommer Gertrude la Grande; enfin

Digitized by Google

Mechtilde de Magdebourg ou Mechtilde la béguine, ainsi nommée parce qu'elle avait longtemps vécu béguine à Magdebourg, avant de se réfugier au monastère d'Helfta.

Gertrude de Hackeborn est une grande abbesse, de la race spirituelle d'Herrade de Landsperg et de tant d'autres abbesses fameuses. Elle se montrait, comme le savant historien belge M. Kurth nous le dit d'une correspondante de saint Boniface, « zélée pour la multiplication des livres. » Elle les recherchait, leur procurait un asile dans la bibliothèque, les multipliait en ordonnant des copies aux habiles calligraphes du monastère.

Dès son origine, ce couvent avait reçu des jeunes filles de la noblesse thuringienne. Gertrude de Hackeborn en fut la seconde abbesse. Élue en 1251, à dix-neuf ans, après la mort de Cunégonde de Halberstadt, elle gouverna la communauté pendant quarante années; et, sous son gouvernement d'une admirable sagesse, fleurit la merveilleuse école de science mystique et de sainteté qui met autour d'Helfta comme une auréole de gloire lumineuse. C'est, en effet, sous la direction de l'abbesse Gertrude, fille des barons de Hackeborn, que, en 1258, le château de Helfta, propriété des Hackeborn, reçut les moniales et fut transformé en couvent.

Digitized by Google

Cette abbesse était humble et digne, douce et grave, ferme et tendre, prompte à conseiller, à exhorter, à consoler, à encourager.

Un jour ses parents lui amenèrent sa petite sœur Mechtilde, âgée de sept ans; Mechtilde, qui devait être un jour une délicieuse sainte, subit l'attrait du cloître. Elle aima cette atmosphère de paix, de recueillement, de prière; l'appel divin se fit entendre de son âme enfantine, et, quand l'heure du départ arriva, la sérieuse petite fille refusa de quitter le monastère. Ses parents, après avoir tenté de la convaincre, la confièrent à sa sœur aînée, la grande abbesse Gertrude. Sans doute ils n'auraient pu découvrir de meilleure éducatrice. Il y eut toujours entre les deux sœurs la plus belle et la plus sainte des affections.

Mechtilde enfant commit un gros péché qu'elle se reprocha toute sa vie. Quel peut-il bien avoir été, ce péché d'une sainte? Vous pensez comme moi que ce ne fut pas un péché bien grave. Cependant Mechtilde avait menti. Oh! ce devait être un tout petit mensonge, de ceux que le catéchisme nous apprend à qualifier de joyeux, une simple espièglerie sans doute. Elle dit qu'elle voyait un voleur dans la cour. Or, il n'y avait pas le moindre voleur dans la paisible cour du cloître. Peut-être Mechtilde voulait-elle simplement s'amuser de la

Digitized by Google

stupéfaction d'une de ses compagnes ? ou du trottinement effaré d'une vieille sœur? Mais c'était un mensonge, et elle comprit qu'elle avait offensé la pure vérité qui devait être l'amour de son âme.

La douce petite Mechtilde ne connut donc du monde extérieur que les échos susceptibles de traverser les murailles du cloître, et, le plus souvent, c'étaient des échos troubles et douloureux. Il y avait, autour d'Helfta, des rivalités, des compétitions, des luttes, et, lorsqu'elle entendait raconter les grandes infortunes du siècle, la petite Mechtilde remerciait Dieu dans son cœur de l'avoir attirée dans un si saint et si suave asile! Fut-elle jamais, comme sa sœur l'abbesse et comme sa future compagne, l'autre Gertrude, Gertrude la sainte et la grande, une liseuse ardente, un esprit infatigablement studieux? Nous ne le savons pas d'une façon spéciale, mais l'abbesse Gertrude, que sa douceur n'empêchait pas de gouverner avec vigilance son monastère, et qui gardait jalousement toutes les saintes disciplines, notamment la règle du travail et de la pauvreté, dirigea sans doute elle-même l'intelligence de sa jeune sœur.

Et nous savons que Gertrude instruisait les moniales, qu'elle s'efforçait d'instruire les moins instruites, et que, comme l'avaient fait à des

Digitized by Google

époques plus reculées saint Césaire d'Arles dans sa règle, et sainte Radegonde dans son couvent de Poitiers, elle prescrivait des heures de lecture : « Si le zèle pour les sciences est perdu, disait-elle, et si, par conséquent, se perd l'intelligence de l'Écriture Sainte, on verra cesser la culture de l'esprit religieux. » Elle avait plus de cent nonnes sous sa juridiction. Elle s'appliquait à les pourvoir de bonnes maîtresses. Il nous est dit par les témoins que l'intelligence de Mechtilde était ornée de lettres humaines; nous constatons aussi chez elle une science profonde de l'Écriture, une vénération pour les grands docteurs, pour Albert le Grand, pour saint Thomas d'Aquin. Mais Dieu répandait dans son âme de bien autres dons que ceux qui s'acquièrent dans les livres. Il devait, plus tard, faire de Mechtilde une consolatrice.

Mechtilde, la *Domna cantrix*, la *Dame chantre*, Mechtilde, la voix mélodieuse du couvent, voix ailée comme le rossignol ou l'alouette, atteignait ses vingt ans, lorsque sa sœur aînée, l'abbesse Gertrude, ouvrit le cloître d'Helfta, tel un asile, à une pauvre petite orpheline de cinq ans, nommée aussi Gertrude, et dont les parents nous sont demeurés inconnus. Appartenait-elle à une famille pauvre, de condition misérable? Appartenait-elle à une famille noble, décimée par un de ces

Digitized by Google

drames de fer et de feu que connut la féodalité? Personne ne nous l'a dit. L'abbesse accueillit à bras ouverts le frileux oiselet tombé du nid, peut-être d'un de ces manoirs fortifiés et crénelés dont les ruines surmontent encore en Allemagne tant de sommets de montagnes et de collines... La douce et grave abbesse Gertrude avait le don d'attirer à soi le cœur des enfants, et les petites filles du couvent, les toutes petites filles, âgées de moins de sept ans, apprenaient vite, nous dit la moniale qui trace au V^e^ livre du *Messager de l'amour divin* le portrait spirituel de cette abbesse, à la considérer comme la mère de leur âme. Il faut croire que, pour se pencher sur ces petites âmes, elle savait illuminer sa gravité d'un sourire. Mechtilde, dans les besognes du monastère, assistait son aînée, la doublait en quelque sorte, et, comme elle était jeune, comme elle était patiente, il est bien possible qu'on lui eût confié le soin des enfants. Et, sans doute, la petite Gertrude que, d'après les diminutifs courants au moyen âge, on appelait probablement Trutta, Drudis ou Druda, donna-t-elle toute sa confiance à cette jeune nonne, dont, aux heures d'office, elle reconnaissait la voix, entre toutes belle et fervente, parmi celles de ses compagnes.

Une religieuse d'Helfta, après la mort de sainte

Digitized by Google

Gertrude, écrivit le récit des premières années passées par la sainte au couvent. D'après ce récit, Gertrude était une enfant délicieuse. « Elle charmait non seulement tous les yeux, y lisons-nous, mais elle attirait à soi tous les cœurs. »

Puis la moniale ajoute : « Son intelligence se portait si facilement à toutes choses que ceux qui l'entendaient en demeuraient ravis. Lorsqu'elle fut admise à l'école, la vivacité de son esprit et la finesse de son intelligence lui firent dépasser promptement les enfants de son âge en toutes sortes de sciences. » Le même témoin nous parle de l'ardeur qu'elle dépensait à l'étude des arts libéraux. Cela nous prouve bien qu'il y avait une école au monastère d'Helfta, école dirigée sans doute par Gertrude et Mechtilde de Hackeborn, où les maîtresses étaient religieuses, où les fillettes s'appliquaient au latin, et la petite Gertrude fut de bonne heure la perle de cette école. On sait quel élégant latin elle écrivit, latin du moyen âge, il est vrai, qu'il serait bon de juger un peu comme une langue à part, mais où elle excella jusqu'à mériter de ses compagnes le titre de *grammairienne*, ce qui veut dire lettrée. Quelques lignes de ses écrits, où elle donne un sens mystique aux lettres de l'alphabet grec, nous montrent qu'elle connaissait cet alphabet. En conclurons-nous

Digitized by Google

qu'elle sut lire le grec? Je n'oserais pas me prononcer...

N'y avait-il pas des livres classiques, des livres de l'antiquité païenne, dans la bibliothèque d'Helfta? Je suppose qu'on y trouvait au moins Virgile, ce Virgile dont avait tant rêvé le moyen âge, dont il avait souhaité passionnément le salut, et qu'il considérait comme une sorte de prophète dans la fameuse *Églogue à Pollion*. Si la bibliothèque n'avait renfermé que les livres de l'Écriture et des Pères de l'Église, nous ne comprendrions guère pourquoi Gertrude eut à se reprocher un zèle excessif dans l'étude des arts libéraux. Mais elle avait négligé la vie intérieure, elle n'était encore que grammairienne.

L'abbesse reconnaissait sans doute en elle une élève de choix ; et cette abbesse qui n'était pas seulement savante dans la science des livres, mais plus encore dans celle des âmes, devait attendre avec confiance l'heure où les lettres profanes ne suffiraient plus à la soif de Gertrude.

Vers 1270, neuf ans après que le monastère avait ouvert ses portes à la petite Gertrude, — et l'orpheline, en 1270, devait avoir atteint l'âge de quatorze ans, — ce cloître accueillit une voyageuse bien différente de Gertrude ; car il s'agissait d'une femme âgée, mûrie dans les austérités de la

Digitized by Google

pénitence et dans une lutte acharnée contre l'esprit du monde, Mechtilde de Magdebourg ou Mechtilde la béguine, une des personnes les plus extraordinaires de cet incomparable XIII^e^ siècle.

De toutes ces femmes admirables, Mechtilde la béguine était l'aînée, puisqu'on place vers 1210 ou 1212 la date de sa naissance. Elle vécut encore douze ans à Helfta, y composa les derniers chapitres de son œuvre : *La lumière de la divinité coulant dans les cœurs de vérité : lux divinitatis fluens in corda veritatis.* C'est le titre complet de l'ouvrage, titre que l'on abrège en disant tout simplement : *La lumière de la divinité.*

Mais, avant d'interroger ces femmes sur leur existence, sur leur âme, sur le mystère de leur vie intérieure, sur les grands secrets de l'au-delà qui leur sont confiés, comment ne pas évoquer le tableau de leur groupe inspiré? Groupe vénérable et charmant. Les deux Mechtilde et les deux Gertrude sont assises dans la cour du cloître, à l'ombre d'une ogive, auprès de la margelle d'un puits. Un rayon de soleil, un frisson de verdure les enveloppent. Elles disent lentement des choses éternelles. Et leur douce présence ne trouble même pas l'essaim des colombes.

Digitized by Google

II

Mechtilde de Magdebourg, l'aînée des quatre, a dernière arrivée au monastère, a traversé, emble-t-il, à peu près les trois quarts de ce siècle tonnant. Elle est la contemporaine, — plus eune seulement de trois ou de cinq ans — de ainte Elisabeth de Hongrie que Montalembert a ait revivre dans une œuvre célèbre, un livre admirable, de cette Elisabeth dont les vertus avaient aissé dans l'atmosphère du moyen âge un parum comparable à celui des roses miraculeuses qu'elle avait portées dans un pli de son manteau.

L'odeur mystique de ces roses avait flotté sur outes les brises de l'Allemagne médiévale, et plus d'une âme en demeurait embaumée, mais la béguine de Magdebourg avait elle-même entendu l'appel d'une vocation spéciale. Mechtilde avait de

Digitized by Google

quatorze à seize ans lorsque mourut saint François d'Assise; les échos de ces routes d'Ombrie où il enseignait à Frère Léon la joie parfaite sous la forme du suprême renoncement étaient-ils parvenus jusqu'à elle? A vingt ans elle voulut réaliser ce parfait renoncement; elle quitta son pays, ses amis, sa famille qui l'aimait, et elle vint à Magdebourg, parce qu'elle n'y connaissait personne, sauf un ami, peut-être ami de ses parents plutôt que d'elle-même, dont elle se cacha soigneusement.

Cette Mechtilde était noble; il se peut qu'elle ait vécu dans le voisinage des cours, et son frère Beaudoin avait reçu, semble-t-il, une éducation distinguée. On nous la donne souvent comme illettrée, et, bien évidemment, elle n'avait pas la culture de sainte Gertrude et des nonnes d'Helfta; par exemple, elle ignorait totalement le latin que sainte Gertrude et ses compagnes maniaient avec une élégante facilité. Mais peut-être au château paternel, peut-être dans une cour où elle aurait séjourné, Mechtilde s'était familiarisée, croit-on, avec la poésie germanique, soit qu'elle la lût, soit qu'elle l'entendît réciter et qu'elle la gardât dans sa mémoire. On a présumé que Mechtilde connaissait *les Minnesinger*, la vieille poésie chevaleresque.

A Magdebourg elle se fit béguine. On a des

Digitized by Google

incertitudes sur l'origine de cette institution des béguines, mais au XIII^e^ siècle celles-ci paraissent avoir été assez nombreuses. Saint Louis les favorisa. La belle-mère de sainte Elisabeth, la duchesse Sophie, traitait de béguine sa belle-fille, lorsque Elisabeth lui paraissait trop pieuse ou trop humble. Parfois ou attribue à Lambert le Bègue, prêtre de Liège, l'institution de ces demi-nonnes qui n'abandonnaient pas tout à fait le siècle, ne prononçaient pas de vœux perpétuels, mais qui pratiquaient des œuvres de miséricorde. Le monde est dur aux femmes isolées ; ces béguines, au moins, trouvaient une sorte de protection, d'abri. Riches, elles vivaient de leur fortune ; pauvres, de leur travail. Mechtilde, elle, ne recherchait ni protection, ni abri : elle voulait vivre inconnue, méconnue, méprisée, oubliée. Le dernier rang était celui de son choix. Elisabeth de Hongrie avait aussi revendiqué la royauté du mépris, mais tandis qu'Elisabeth appartenait à la règle franciscaine, Mechtilde se trouvait placée sous des influences dominicaines. Elle avait pour directeur et pour confident le dominicain Henri de Halle, lecteur à Ruppin.

Mechtilde passa de longues années à Magdebourg ; elle semble y être demeurée environ quarante ans, et ce fut une rude vie que la sienne.

Digitized by Google

Altérée de perfection, éprise d'amour divin, elle eût voulu communiquer à l'humanité la flamme qui l'embrasait, mais combien, parmi les habitants de la ville qu'elle avait adoptée, demeuraient sourds à ses leçons et à ses avis ! Les béguines elles-mêmes, parmi lesquelles il y avait des femmes médiocres, sans aspirations très hautes, contentes d'une vertu modérée, n'ambitionnant de demeurer dans les régions spirituelles qu'à mi-colline, lui causèrent sans doute d'amères déceptions. Elle paraît avoir connu les œuvres de Joachim de Flore, le mystique calabrais à l'âme brûlante et aux imaginations parfois erronées. Elle vénérait spécialement sainte Elisabeth de Schönau, contemporaine de sainte Hildegarde, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Pierre Martyr, et une de ses contemporaines, une de ses amies, Jutta de Sangerhausen, qui, devenue veuve, se fit recluse et apôtre, évangélisant au fond des forêts les Prussiens païens.

Mechtilde vivait dans le monde merveilleux de ses visions, que, sur l'ordre de son directeur, elle se mit à décrire, les confiant à des feuilles volantes qu'elle lui faisait parvenir l'une après l'autre. Au milieu de la foule elle était solitaire, et ceux qui voyaient passer à travers les rues de leur ville gothique cette femme pâle, émaciée,

Digitized by Google

misérablement accoutrée, aux yeux comme emplis d'un grand rêve, devinaient-ils que, dans les siècles futurs, son nom planerait sur leur cité? Personne ne savait ce qu'elle avait abandonné pour suivre l'appel divin : « Amour, s'écriait-elle, vous m'avez enlevé la gloire mondaine et la richesse mondaine... »

La gloire mondaine, la richesse mondaine, elle ne s'en souciait plus, si jamais elle s'en était souciée; mais elle était anxieuse pour les âmes, pour les âmes languissantes, assoupies, à demi mortes, qu'elle voulait ranimer, pour les âmes mortes qu'elle voulait ressusciter; et quand elle passait par ces rues étroites du moyen âge, elle voyait les hommes occupés de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, les femmes absorbées par leurs vanités et par leurs parures; alors elle se fût volontiers écriée comme Dante : « O souci insensé des mortels! Combien sont défectueux les syllogismes qui te font rabaisser tes ailes! » Je l'imagine volontiers, après une de ces courses dans la ville populeuse, agenouillée, perdue, devant un crucifix, dans le coin le plus sombre et le plus retiré d'une église, faisant une de ces prières qu'elle nous a laissées et où l'élan de son cœur s'enveloppe d'une expression d'immortelle beauté. Elle prend, nous dit-elle, « la chrétienté dans les

Digitized by Google

bras de son âme. » Le Seigneur lui crie : « Laisse-la, elle est trop lourde pour toi. » Elle répond : « Ah ! mon Seigneur, je veux l'enlever, la porter à tes pieds, avec tes propres bras, comme tu la portes toi-même sur la croix. » Et le Seigneur veut emporter cette chrétienté si lourde, pour la purifier, en laver les taches dans son propre sang. « Marie-Madeleine, dit Mechtilde, j'habite avec toi dans le désert. Toute créature m'est un exil, et j'ai Dieu seul pour patrie. »

Mechtilde s'exprime en allemand, en bas-allemand, mais l'original de son livre est perdu, et il nous en reste deux traductions : la traduction latine faite de son vivant par un dominicain, et que l'on attribue en partie à Henri de Halle, celle que, vraisemblablement, Dante a connue par les Dominicains de Florence ; et la traduction en haut allemand par Henri de Nordlingue. Elle s'exprime en prose, elle s'exprime en vers, elle trouve des mots de flamme pour communiquer la flamme qui la dévore, et toujours la pensée magnifique revêt chez elle une magnifique expression. Les créatures lui disent : « La beauté de ce monde et tout ce qui est en lui ne peuvent-ils te consoler ? — Non, dit-elle, je vois le serpent caché dans toutes les voluptés du siècle. — Les saints peuvent-ils te consoler ? —

Digitized by Google

Non, parce que, si de la fontaine débordante de vie ils étaient séparés, ils pleureraient plus que moi, et plus ils me dépassent, plus ils sont profondément en Dieu. — Le Fils de Dieu peut-il te consoler? — Elle répond : « Oui. Je l'interrogerai quand il voudra marcher vers les fleurs de la connaissance sacrée : je le prierai qu'il daigne m'ouvrir la joyeuse affluence de la Trinité magnifique, où seulement mon âme boira la vie... Je suis admirablement morte à ce monde et je ne sais rien, si ce n'est Dieu... En effet, puisque, étant indigne, je ne puis, malgré tous mes efforts, suffire à le louer, je présente à ses yeux toutes les créatures, afin que, par toute leur sagesse, leur amour, leur beauté, leur désir, leur joie, selon ce qu'elles ont reçu de lui-même, elles célèbrent le Créateur. Quand je me suis souvenue de ses louanges, je ne sens aucune douleur. J'aime autant mes amis de la terre que les âmes du ciel avec lesquelles je me sens en communion, et je porte et j'aime mes ennemis dans une sainte affliction, priant pour qu'ils soient sauvés. La suffisance de tous les biens découle de Dieu ; jamais la contingence des âmes aimantes ne se suffit à soi-même. » « Nul ne peut savoir, dit-elle ailleurs, ce qu'est et combien grande est la douceur de la consolation et l'amertume de la peine, s'il ne l'a expérimenté en

Digitized by Google

lui-même. » Ainsi, malgré toute sa prodigieuse éloquence, les mots lui ont quelquefois manqué...

Toute l'humanité douloureuse et pécheresse, elle la reçoit donc, comme elle le dit, dans les bras de son âme, pour la soulever jusqu'à la croix. Elle comprenait qu'elle devait consoler tous ses frères, s'efforcer de les rendre heureux, tout comme sainte Élisabeth de Hongrie qui disait : « Il faut rendre les hommes aussi heureux que possible », mais on ne nous dit pas que la grande béguine ait eu le suprême don de consoler qui fut l'apanage de son homonyme d'Helfta, sainte Mechtilde.

Elle priait Dieu de réveiller les pécheurs comme il avait réveillé Lazare, et, sans doute, elle ne négligeait pas d'avertir ces mêmes pécheurs. Mais ils ne lui savaient aucun gré de ces avertissements. Elle était écoutée du doyen de Magdebourg auquel elle parlait des mauvais prêtres, des chanoines mondains ou dissipés, oublieux de leurs devoirs, qu'elle appelait crûment — ce mot caractérise la violence dont l'indignation la rendait capable — des « boucs ». Ces réprimandes lui suscitaient des ennemis, des calomniateurs, des persécuteurs. Il devait y avoir des gens pour lui jeter de la boue et des pierres, et le nombre est limité de ceux qui tiennent à l'incommode vérité.

Digitized by Google

Mechtilde avait beau s'écrier : « Les hiboux ne peuvent savoir gré à l'aigle de voler haut ; » la vie lui semblait de plus en plus désolée dans cette ville de Magdebourg, où les créatures, désertes de Dieu, lui paraissaient des exils, où elle portait dans son âme une immense nostalgie. Elle avait appelé sur elle le mépris, mais, sous les coups de la haine, elle avait tressailli. Car, si âpres que semblent ses reproches, son cœur débordait d'amour, jusque sur les ennemis qui la persécutaient. Elle nous a dit elle-même qu'elle les portait dans son âme, et nous l'entendons demander à Dieu qu'il remplisse pour eux de vin la coupe que pour elle ils avaient remplie d'amertume.

C'était une âme d'amour; la haine lui faisait horreur. Dans sa fameuse description de l'enfer, elle débute par ces mots : « J'ai vu un endroit : son nom est la Haine éternelle .» Nous ne serions pas surpris de trouver chez Dante de pareils accents. Et Dante a vraisemblablement connu les écrits de Mechtilde sur le ciel et sur l'enfer. Elle a prophétisé pour la fin des temps l'existence d'un ordre religieux, ordre spécial, qui convertirait beaucoup de juifs et de païens, dont le fondateur serait fils du roi des Romains, porterait le nom de « Coram Deo » et mourrait martyr, avec une foule de membres de son ordre. Ses persécuteurs

Digitized by Google

lui déclaraient qu'ils brûleraient son livre. « Seigneur, déclarait-elle, je suis troublée, et pour votre gloire. Dois-je maintenant rester inconsolée de vous? C'est vous qui m'avez conduite où j'en suis, car c'est vous-même qui m'avez commandé d'écrire. » Il prit, continue-t-elle, le livre dans sa main, et dit : « Ma chère, ne te trouble pas trop. Personne ne peut brûler la vérité. »

Henri de Halle, Dominicain de Ruppin, confident de Mechtilde, d'autres Dominicains peut-être, et peut-être aussi son frère Beaudoin qui était des leurs, pensèrent que le séjour de Mechtilde à Magdebourg devenait impossible. Les Dominicains avaient des relations avec le couvent d'Helfta : ils connaissaient la sainteté des nonnes, leur science, leur forte doctrine tout enveloppée de suavité. Ils pensèrent que la grande béguine trouverait parmi les cisterciennes un accueil, un repos, un asile.

Ainsi Mechtilde, conduite apparemment par son directeur dominicain, Henri de Halle, vint frapper à la porte d'Helfta. C'était une vieille femme pauvrement vêtue, émaciée par la pénitence, consumée par la flamme intérieure, brisée par les combats du dehors et du dedans, lasse — oh! si lasse, on le devine — des mensonges humains parmi lesquels elle avait vécu sans pouvoir com-

Digitized by Google

muniquer aux hommes son amour de la vérité. Sa sandale gardait la poussière de toutes les routes difficiles. Mais une paix plus profonde que ses souffrances et ses troubles rayonnait de ses yeux, et elle à qui toute créature déserte de Dieu devenait un exil, elle se trouvait enfin parmi des âmes qui lui faisaient respirer l'air de la patrie.

Mechtilde de Magdebourg écrivit à Helfta le VII[e] livre de son œuvre : *La lumière de la divinité.* Écrivit-elle? Dicta-t-elle? Peut-être, si elle dicta, se servit-elle de la plume rapide de la jeune nonne grammairienne, Gertrude, l'orpheline du couvent d'Helfta, que l'on savait alors douée de beauté, de charme et d'intelligence, mais dont nul indice ne révélait encore la future sainteté.

Mechtilde de Hackeborn vénérait les dons surnaturels de son homonyme, que l'on appela désormais la sœur Mechtilde; Gertrude aussi vénérait Mechtilde de Magdebourg.

Étrange nous paraît la carrière de l'admirable et fougueuse sœur Mechtilde. Mais elle est bien conforme à son siècle. Le XIII[e] siècle a connu des vocations analogues à celles de Mechtilde la béguine. Combien de villes d'Italie eurent leur saint, leur sainte, leur apôtre qu'elles vénérèrent et dont elles gardèrent ensuite le tombeau! Mechtilde est une contemporaine de cette étonnante

Digitized by Google

Angèle de Foligno qui fut une Tertiaire franciscaine et dont les révélations contiennent des pages éblouissantes sur le mystère de la divinité; elle est une contemporaine de cette Douceline de Provence qui soulevait le Midi de la France sur ses pas, et de cette béguine anonyme, fille des Flandres, qui nous a laissé les *Dits de l'âme*, un poème enflammé d'amour divin. Elle vivait aux jours de Jacopone de Todi, l'incomparable poète franciscain. Elle vivait quand mourut François d'Assise et elle vivait lorsque Dante est né.

Il est très possible que notre béguine Mechtilde soit la Matelda glorifiée par Dante au seuil du *Paradis*[1]. Nous l'avons laissée vieille et brisée au seuil du couvent d'Helfta. La poésie la transfigure. Matelda apparaît comme une jeune dame vêtue de blanc qui danse et chante, cueillant des fleurs. Matelda fait allusion au Psaume *Delectasti* qui nous montre Dieu glorifié par ses créatures, comme Mechtilde nous le montre dans une de ses plus belles élévations. Matelda danse, et Mechtilde nous dit qu'elle veut danser comme dansent les élus. Matelda chante, et l'âme de Mechtilde est une âme chantante, comme le prouve un passage de son œuvre que je me reprocherais de ne pas

1. Sur cette Matelda, voir notre livre : *Les femmes dans l'œuvre de Dante*, pp. 218-226.

Digitized by Google

citer. Elle s'adresse à Dieu : « Je vous apporte mes chants : ils sont plus grands que les montagnes, plus profonds que les mers, plus hauts que les nuages, plus vastes que les airs. — Comment s'appelle ce chant? — Le désir de mon cœur. Je l'ai enlevé au monde. Je me suis abstenue de moi-même. Je l'ai enlevé à toute créature. Maintenant je ne puis plus le porter. Où dois-je le mettre? — Tu ne dois mettre le désir de ton cœur qu'en mon cœur lui-même[1]... »

1. Le *Dux* mystérieux auquel au XXXIII[e] chant du *Purgatoire*, v. 43-44, Dante fait allusion, et que l'on identifie avec le *Veltro* d'une autre prédiction dantesque, serait le chef, le *Princeps* de l'ordre religieux prédit par Mechtilde. « O belle dame qui te réchauffes au rayon d'amour, » s'écrie Dante à propos de Matelda. Et c'est là d'ailleurs une apostrophe qui convient au moins aussi bien à sainte Mechtilde qu'à Mechtilde de Magdebourg. Aussi l'on a songé que Dante avait fondu les deux Mechtilde dans sa Matelda, bien que son propre fils voie dans cette mystérieuse et gracieuse Matelda la grande comtesse de Toscane qui se fit, sous Grégoire VII, le champion de la papauté. D'autre part, c'est à Mechtilde de Magdebourg que Boccace, dans le *Décaméron*, adresserait sa *Louange de la dame Mathilde*.

Digitized by Google

III

Sainte Mechtilde, elle, avait, on s'en souvient, quitté le monde sans le connaître, mais Dieu, dans le silence du cloître, lui avait révélé le mystère d'un monde plus vaste et plus riche que celui qu'elle avait quitté — d'un monde vaste et riche infiniment; et de ces hauteurs où l'emportaient les ailes de la contemplation, elle jetait un regard pénétrant et pitoyable sur les abîmes de l'âme humaine.

Elle était, comme une des plus douces héroïnes de Dante, une dame aux yeux de pitié. Les affligés venaient à elle, et Dieu lui donnait pour eux des messages de paix et de pardon. Elle soignait les malades, et sa seule présence leur apparaissait comme un bienfait. Il y avait un baume pour les cœurs blessés dans les effusions de sa

Digitized by Google

suave éloquence. Du monde extérieur, elle ne savait presque rien. Elle ignorait les villes populeuses, et les régions variées, et le luxe des cours, et l'ambition des mondains; elle ne portait que d'austères et pauvres vêtements; elle ignorait que l'on pût attacher un prix aux parures. Elle ignorait jusqu'au goût des aliments qu'elle absorbait.

Sa vie n'était que pensée et amour, pensée orientée vers Dieu, tout illuminée de sa lumière, amour de Dieu se répandant sur l'humanité. Ce n'était pas à travers les événements, les circonstances, les paroles humaines, pleines de réticences ou d'inexactitudes, qu'elle voyait les âmes; ce n'était pas à travers leur enveloppe, à travers leur vie extérieure : c'était par le dedans, sous un rayon de lumière qui les lui révélait jusque dans leurs profondeurs inconnues.

Aussi les sœurs s'empressaient-elles autour de la douce sainte, soit dans le cloître d'Helfta, soit dans les jardins monastiques, pour recueillir ses hautes leçons. Si loin qu'elle apparût des faiblesses humaines, elle connaissait la plainte de l'humanité pécheresse par ces psaumes incomparables qu'elle chantait au chœur de façon à être surnommée le rossignol du Christ, et l'on eût dit que son âme tout entière passait alors dans sa voix délicieuse,

Digitized by Google

que son âme tout entière passait alors dans cette plainte.

Loin de Mechtilde, il y avait de lourdes tristesses qui retombaient sur elles-mêmes pour se meurtrir et se torturer. Mechtilde chantait pour ceux qui gémissaient. Elle chantait pour ceux qui pleuraient. Elle chantait pour ceux qui souffraient et se désolaient. A l'heure où les cierges d'Helfta s'allumaient dans l'église cistercienne, Mechtilde, le rossignol du Christ, psalmodiait, de sa voix pure, la supplication des pécheurs; et, de cette terre assombrie, la cantilène de la *Domna Cantrix*, comme disent les vieux textes latins, montait vers les étoiles, pures et limpides comme les accents de la sainte.

Peut-être alors plus d'un pécheur sentait-il passer une de ces brises par lesquelles dans le *Purgatoire* Dante allège le front alourdi des pécheurs; et les tristesses humaines, sans que l'on sût pourquoi, se voyaient soulevées par les ailes de l'espérance.

Mechtilde était une consolatrice, une confidente; et, par ces temps de luttes, par ces époques sombres et troublées, elle devait accueillir parfois d'amers récits.

Mais, comme la Béatrice de Dante, elle pouvait dire aux pèlerins douloureux ou coupables :

Digitized by Google

Par la merci de Dieu je suis faite telle
Que votre misère ne m'atteint pas,
Pas plus que ne me nuit le feu de cette fournaise...

Mechtilde de Hackeborn aimait à garder en silence le secret du Seigneur. Nature noble et fine entre toutes, elle souffrait à l'idée de répandre au dehors les trésors de son âme : elle chantait à l'office, elle parlait pour consoler, mais non pour communiquer sa vie profonde. Elle traversait d'horribles crises de souffrance physique. Quelquefois des nuages épais lui voilaient le ciel de son âme. Alors la torture physique se joignait à la torture morale. Elle était toujours la toute suave et la toute patiente, mais elle se sentait martyrisée.

Où Mechtilde de Magdebourg combat, il semble que Mechtilde de Hackeborn plane. Elle plane très haut. Les religieuses commencèrent à recueillir ses visions à son insu ; pour l'y faire consentir, il ne fallait que la convaincre de la volonté de Dieu. Le seul écrit que l'on possède sous son nom est une instruction adressée à une dame séculière son amie, une fort belle instruction, *Le Livre de la grâce spéciale* : ce livre de Mechtilde fut, dit-on, rédigé par sainte Gertrude et par une autre nonne.

L'idée du *Purgatoire* dantesque semble avoir été résumée tout entière, en quelques lignes, dans

Digitized by Google

la description que nous fait Mechtilde de la montagne à sept étages. Beaucoup d'autres détails pourraient être dits dantesques avant la lettre, à moins que, les trouvant chez Dante, nous ne les disions mechtildiens.

Chez Dante, le *Paradis*, parfois, nous fait pressentir Fra Angelico; nous avons la même impression chez Mechtilde. L'échelle d'or, sous la figure de laquelle Dante nous représente les différents degrés de la vie contemplative, est-elle sans analogie avec le merveilleux escalier d'or qu'évoque Mechtilde, dont chaque degré nous apparaît occupé par un des chœurs de la hiérarchie céleste, et correspond à certaines vertus que les hommes ont à pratiquer sur la terre? Cet escalier d'or achemine l'âme vers l'union divine. Les images sont innombrables : il y a cet escalier à neuf degrés, il y a le psaltérion à dix cordes, d'après le psaume : « Je vous louerai sur le psaltérion à dix cordes », et le même psaltérion à dix cordes donne son titre à un ouvrage de Joachim de Flore. Neuf cordes du psaltérion, comme les neuf degrés de l'escalier d'or, correspondent aux neuf chœurs célestes. Sur neuf de ces cordes, Mechtilde fait résonner une louange : mais à la dixième, elle se tait, ne pouvant encore que se taire dans l'immédiate présence de Dieu. Il y a de ces silences dans

Digitized by Google

le *Paradis* dantesque. Il y en a jusque dans l'Apocalypse.

Un jour Mechtilde abandonne momentanément ces pinceaux dignes de Fra Angelico, dont elle se sert pour nous peindre le monde surnaturel de ses visions, et il semble qu'elle manie les pinceaux de l'école hollandaise pour nous décrire la cuisine symbolique dont l'aspect enveloppe une céleste révélation. Mais, comme toutes les assemblées rayonnantes, toutes les processions illuminées et fleuries, comme ce fleuve éblouissant — encore une image dantesque — où nagent des poissons à écailles d'or qui figurent des âmes, les écuelles de la cuisine symbolique ont pour mission d'initier les hommes aux secrets de l'amour divin.

Mechtilde de Hackeborn, après avoir beaucoup chanté, beaucoup enseigné, beaucoup souffert et beaucoup consolé, fut appelée à venir se joindre aux chœurs célestes qu'elle avait entrevus sur les degrés de l'escalier d'or. Sainte Gertrude, son élève, — élève qui paraît l'avoir encore dépassée — lui survécut.

Digitized by Google

IV

Gertrude n'était encore que grammairienne, lorsque nous l'avons quittée. Ardente à l'étude des lettres humaines, elle négligeait totalement la vie intérieure. Nous l'avons laissée dans la bibliothèque du cloître, lisant peut-être du Virgile, peut-être du Sénèque — l'auteur de l'*Imitation* devait bien lire Sénèque un jour. Mais elle ne lisait pas dans son âme. Elle avait vingt-cinq ans, lorsqu'elle vit luire sur cette âme une clarté nouvelle.

« A l'heure qui suit complies, dit-elle, heure si favorable du crépuscule, vous aviez résolu, ô Dieu, qui êtes la vérité plus pure que toute lumière et plus intime que tout secret, d'éclaircir les épaisses ténèbres qui m'environnaient. » Plus loin, Gertrude revient sur la grâce de cette première visite,

Digitized by Google

et nous comprenons que, depuis un mois, elle vivait troublée par le néant de tout ce qui l'avait exaltée dans ses ardentes études et dans son amour des lettres profanes. Le recueil des révélations de sainte Gertrude s'appelle le *Héraut* (ou le *Messager*) *de l'amour divin*. Tout le deuxième livre de cet ouvrage est directement écrit par elle : Gertrude y raconte sa conversion [1].

C'était vers la fin de janvier, à l'époque où les crépuscules semblent d'autant plus mélancoliques qu'ils se prolongent sur une terre refroidie et dénudée. L'office des complies s'était achevé dans la chapelle où Mechtilde, de sa voix délicieuse, avait modulé tous les accents de la grande supplication humaine à l'approche des ténèbres. Fin du jour, interruption des travaux, voisinage des périls de l'ombre, pressentiment de la fin de la vie, attente du sommeil image de la mort, toutes ces pensées entrent dans la solennité de l'office des Complies, et Gertrude avait pu s'en

1. C'est en latin du moyen âge que Gertrude nous raconte cette conversion ; c'est en latin du moyen âge qu'elle composa le poème qui nous est resté d'elle, et ses incomparables *Exercices spirituels* ; c'est en latin du moyen âge que les autres nonnes du monastère écrivirent, de son vivant et sous sa dictée, les trois derniers livres du *Messager*, et, après sa mort, le premier livre. Le latin était donc la langue courante d'Helfta. Sophie de Mansfeld, la calligraphe, devait aussi connaître le latin, au moins pour éviter ou corriger des fautes dans ses copies.

Digitized by Google

pénétrer, elle qui se sentait si lasse ! Elle venait de remonter au dortoir, de s'incliner, selon la règle, devant une ancienne, quand elle eut sa vision du Seigneur, et qu'elle entendit ces paroles qui ne devaient plus sortir de sa mémoire, et qui me semblent pouvoir se rapporter aux joies intellectuelles qu'elle aurait demandées aux poètes et aux philosophes païens, négligeant elle-même sa vie intérieure : « Tu as léché la terre avec mes ennemis et sucé parmi les épines quelques gouttes de miel. Reviens vers moi... »

Gertrude entendit cet appel. Un rayon illumina son âme qu'elle ne connaissait pas, car elle l'avait oubliée dans sa trop ardente recherche des livres. Elle comprit alors toute la vanité des œuvres d'où l'âme est absente, et se réjouit de découvrir en elle-même un monde nouveau. Toute la création est conviée par elle à rendre grâce « pour cette faveur extraordinaire, dit-elle au Seigneur, par laquelle vous avez entraîné mon âme à connaître et à considérer l'intérieur de mon cœur, duquel, ajoute-t-elle, employant une énergique expression, auparavant, je me souciais aussi peu que de l'intérieur de mes pieds ! » Mais, découvrant son cœur, elle le trouve en désordre, elle ne peut songer à recevoir l'Hôte divin dans cette âme obscure et confuse, et ces pensées la préoccupent, elle vit

Digitized by Google

sous leur influence. Discrètement, à plusieurs reprises, elle nous insinue qu'elle avait une confidente, un conseil, quelqu'un qui lui servait de guide dans le monde de l'âme, si vaste et si profond que l'intelligence humaine s'y égare : cette confidente est la chantre harmonieuse du couvent d'Helfta, la sœur de l'abbesse Gertrude et la grande amie de sainte Gertrude : sainte Mechtilde.

Un matin de printemps, Gertrude médita près du vivier. C'était un matin délicieux. Elle nous a décrit en poète le charme des eaux, des feuillages et des colombes qui voltigeaient autour d'elle. Gertrude s'était assise au bord de l'eau, puis elle regardait voler les colombes, souhaitant de prendre, comme elles, son essor vers les choses du ciel, au-dessus des passions et des tumultes d'ici-bas. Il lui sembla que son cœur pourrait alors s'offrir comme demeure à son Dieu. Le soir elle comprit que désormais son âme était devenue la demeure de l'Hôte divin.

Gertrude, après sa conversion, de grammairienne devint théologienne, nous disent ses biographes, et plus que jamais, elle fut éloquente et bien disante, plus que jamais elle fut laborieuse. Du matin au soir, elle travaillait, elle écrivait, elle traduisait et commentait, pour le bien des âmes, des passages de l'Écriture et des Pères, traduc-

Digitized by Google

tions et commentaires perdus aujourd'hui et qui nous eussent été précieux. Puis elle consolait, elle exhortait, comme sainte Mechtilde, et elle prenait sa part de l'office divin.

La liturgie, pour qui la lit attentivement, implique toute une philosophie de la vie, philosophie admirable qui nous donne, dans sa plénitude, le sens, la signification de la destinée humaine. Il n'est même pas nécessaire d'être chrétien pour sentir qu'il y a plus de vie profonde dans l'Office des morts que dans le *Phédon*, et qu'aucun philosophe n'a su comme l'Église ennoblir les heures fugitives de la terre, en créant un office pour les *Heures*.

Gertrude et ses compagnes, versées dans la connaissance de l'Écriture, pénétrées de liturgie, usaient d'une bibliothèque religieuse et mystique. Il y a chez elles de très belles citations et de très belles expressions, tirées de saint Augustin, de saint Bernard, de Hugues de Saint-Victor, de saint Grégoire, etc. Gertrude, également, composa des prières, celles qui sont connues sous le nom d'*Exercices spirituels*, prières magnifiques et délicieuses, pures et splendides effusions d'une âme, mots qui se volatilisent comme l'encens, prières qui sont des poèmes, et qui se sont sans doute exhalées de son cœur, dans le demi-jour de la

Digitized by Google

chapelle monastique, sous la lampe de l'autel et le rayonnement des vitraux...

A travers les élans mystiques de Mechtilde et de Gertrude, on le voit vivre, ce couvent d'Helfta où Sophie de Mansfeld et d'autres nonnes, sans doute, calligraphient, où peint Elisabeth de Mansfeld qui doit avoir des élèves, où les visiteurs du dehors accourent, cherchant l'édification et la consolation, où, dans les belles fêtes de la liturgie, les âmes répandent un peu de leur musique, comme le chante si bien la séquence aimée de Gertrude : « Que dans notre harmonie résonne la joie de la fête intérieure! » On le voit vivre dans une paix où le soleil apporte sa fête de lumière et donne à Gertrude une occasion d'élever son âme vers le soleil des âmes, de sorte que ce rayon qui traverse le cloître devient un événement de sa vie spirituelle ; on le voit vivre dans un calme où la cloche du monastère est une cause d'émotions douces, parce qu'elle parle de la prochaine fête de la Nativité; on le voit vivre avec ses colombes qui planent au-dessus du limpide vivier; on le voit vivre, jusque dans sa cuisine, où les sœurs travaillent aussi pour la gloire de Dieu...

Nous savons que la grande abbesse Gertrude de Hackeborn, malade, paralysée, privée de la parole, ne pouvant plus articuler que : « Mon esprit, » se

Digitized by Google

faisait transporter auprès des autres sœurs malades, pour leur donner par des signes les consolations qu'elle ne pouvait leur donner par des mots.

Il ne faut pas croire que les échos du vaste monde ne parvinssent pas jusqu'à ces altitudes. Les moniales d'Helfta songeaient à la chrétienté; elles priaient pour la Papauté, pour l'Empire, et l'on a justement remarqué, à certaines de leurs expressions, que la pensée de cet Empire les préoccupait. Elles emploient volontiers des images ou des épithètes impériales : qu'une élection d'empereur eût lieu, tout le couvent se mettait en prière, comme après la mort de Rodolphe de Habsbourg, et Gertrude, par un avertissement, connut ainsi, à l'heure même, le choix du nouveau souverain.

Puis, dans ces jours troublés, la paix n'était jamais bien sûre, et le couvent fut plus d'une fois menacé par des luttes féodales : même, en 1284, Gerhard de Mansfeld et des hommes armés l'envahirent. Gerhard fut excommunié; les moniales prièrent pour leurs persécuteurs. Sainte Gertrude mourut en 1301 ou 1302, tout de suite après l'achèvement du XIII^e^ siècle, ce siècle qui vit tant d'apôtres, tant de penseurs, tant de saints, ce siècle où vers le ciel montèrent tant de blanches

Digitized by Google

cathédrales, ce siècle dont la première moitié vit mourir François d'Assise et dont la fin écouta chanter Dante. Quand elle mourut, Sophie de Querfurt, une autre Mansfeld, était abbesse; des deux Gertrude et des deux Mechtilde, ce fut notre sainte Gertrude qui survécut...

Elle était demeurée sereine en présence de la vie et de la mort, et volontiers elle aurait dit comme saint Martin : « Je ne crains pas de mourir et je ne refuse pas de vivre », ce qui révèle la plus belle attitude de l'homme en face de la destinée. Toujours égale dans la joie et dans la souffrance, sous la lumière du soleil, comme sous l'obscurcissement momentané des nuages terrestres, elle voyait dans tout événement une forme de la volonté de Dieu, dont les circonstances n'étaient que l'enveloppe extérieure. Elle songeait, comme la Piccarda de Dante : « Dans cette volonté nous avons notre paix... »

Le livre qu'elle a laissé demeure un trésor pour les âmes. C'est le *Messager de l'amour de Dieu*, ou, plutôt, pour traduire plus littéralement le latin, d'après l'interprétation du Père Bainvel, le *Messager de la bonté aimante de Dieu*. Il complète, il achève, il explique, il agrandit encore le livre de sainte Mechtilde sur la *Grâce spéciale*.

Ce *Messager de bonté divine*, sur lequel un phi-

Digitized by Google

losophe, William James, a jeté les yeux sans avoir la patience d'y arrêter assez sa pensée pour le pénétrer et le comprendre, — il s'est perdu dans toutes ces effusions comme dans un labyrinthe où le fil conducteur lui aurait manqué — ce *Messager* porte, à qui sait lire son message, une haute doctrine impliquant, avec toute une philosophie profonde, les plus solides données théologiques. Sainte Gertrude apparaît comme la sainte de la confiance et de la familiarité. Tout le beau chapitre de l'*Imitation* sur l'amitié familière de l'âme avec Jésus pourrait être le commentaire de sa vie et de sa doctrine. Elle n'a jamais l'air d'escalader les sommets ou de côtoyer les précipices. Son attitude est plutôt de cueillir des fleurs dans une prairie. On ne l'imagine qu'éloquente et souriante. « Caresses enfantines, compliments naïfs et absurdes, puériles tendresses [1] », interrompt M. William James lorsque la sainte nous rapporte telles paroles ou telles faveurs directes de Jésus-Christ. M. James oublie que ce langage, tout en revêtant la forme du temps où vécut cette Bénédictine, enveloppe une vérité éternelle, aussi douce et aussi consolante au XX^e^ siècle qu'elle put l'être au XIII^e^. Gertrude elle-même nous renseigne à ce

1. William James. *L'expérience religieuse; essai de psychologie descriptive*, trad. Abauzit, pp. 298-299. Paris, Alcan, 1906.

Digitized by Google

propos en nous répétant ces mots qu'elle entendit et reçut de son Maître : « Plus je diversifie la manière de communiquer mes dons, et plus je fais éclater la profondeur de ma sagesse qui sait répondre à chacun selon la portée et l'étendue de son esprit... m'expliquant aux plus simples par des comparaisons plus sensibles et plus grossières, et aux plus éclairés, d'une façon plus intérieure et plus sublime... Ainsi on ne doit point mépriser la connaissance que l'on acquiert par les images des choses corporelles ; mais chacun doit plutôt travailler à se rendre capable de pénétrer et de goûter par là les choses spirituelles... » Il n'y a rien, dans les pages de Gertrude, de plus minutieux que cette déclaration de l'Évangile : « Les cheveux de votre tête sont tous comptés », ni de plus familier que cette promesse de l'Apocalypse : « Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Quand il s'agit de choses humaines, notre esprit ne peut sans effort arriver à toucher en même temps les deux extrêmes, et ceux dont la pensée se perd dans les abîmes de la puissance et de l'élévation divine auront d'autant plus de peine à la ramener vers ces autres abîmes où le Dieu créateur des étoiles nous révèle une infinie condescendance, puisqu'il l'étend aux plus humbles

Digitized by Google

détails d'une vie quotidienne. Ils oublient de méditer sur les « deux Infinis » de Pascal.

Gertrude nous montre à quel point l'amour de Dieu daigne s'individualiser, entrer dans les menues circonstances d'une vie; elle soulève le voile qui cache le regard spécial de Dieu sur une âme humaine. D'autres âmes dépourvues de faveurs sensibles peuvent être aussi privilégiées, tout en ignorant leur privilège; mais ce que Dieu révèle à Gertrude est également pour la consolation de ces âmes. Il est des souffrances silencieuses que ne peut guérir aucun médecin, aucun savant, aucun économiste, aucun industriel, aucun organisateur, et même aucun philanthrope, souffrances qui ne trouvent presque pas de paroles pour s'épancher, tant elles sont profondes, aiguës et subtiles, et que les mots déforment en leur imprimant une sorte de banalité, car ils ne savent pas les traduire — eux qui servent à tout — tant de pareilles souffrances demeurent individuelles : « Tout ce qui est individuel est ineffable, » disait exquisement un vieux scolastique. La douceur des leçons de Gertrude découle jusqu'à ces misères, qui sentent alors reposer sur elles le regard apitoyé d'un Dieu.

« Que feraient », dit Newman, commentant cette parole de la Genèse : « Dieu, tu me vois »,

Digitized by Google

que feraient tous ceux qui portent le poids d'un secret pénible ou de quelque douleur solitaire et incommunicable ?... » Sainte Gertrude répond aux aspirations de ceux qui portent le poids de ces douleurs. Son livre est comme un manuel exquis de l'infinie délicatesse de Dieu. Ces pauvres et obscures petites vies que méprisent les grands de la terre, elles sont l'objet de toute la sollicitude divine. Une aiguille perdue n'est pas indifférente à ce Maître dont la main a semé les soleils dans l'espace. Ah! que j'aime cette aiguille de sainte Gertrude perdue dans la paille et retrouvée par miracle! Je l'aime autant pour le sourire qu'elle amène sur certains visages, que pour l'édification qu'elle donne à des cœurs simples! Cette aiguille — comme une admirable leçon de philosophie — nous indique la mesure des choses humaines. Beaucoup de ceux qui s'étonnent de voir Gertrude demander à Dieu son aiguille comprendront qu'une reine lui demande sa couronne, mais la vie des saints nous transporte dans ce monde de la charité dont parle Pascal, où le moindre acte d'amour vaut plus que toutes les pensées de tous les esprits et que tous les astres de toute la création ; où, par l'effet de cette solidarité divine qui s'appelle la communion des saints, le bénéfice d'un tel acte, quoique isolé, s'étend à tout l'univers

Digitized by Google

spirituel, et nous pouvons songer que, dans cette naïve et profonde anecdote, ce qui importe, c'est la valeur de l'amour qui accompagne la demande et l'action de grâces, et non celle que nos expertises humaines accordent à l'objet demandé. Méditons bien les paroles mêmes de Pascal : « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité, cela est d'un ordre infiniment plus élevé ». Pascal donne raison à sainte Gertrude : l'élan de reconnaissance qui soulève l'âme de la sainte, le mouvement de charité qui devient son action de grâces, sont d'un ordre qui dépasse la plupart des sentiments humains, et peuvent glorifier Dieu plus et mieux que tous les astres dont sont semés les espaces infinis.

L'historien Preger s'attache plus soucieusement que M. William James à pénétrer le sens des œuvres et de la doctrine de sainte Gertrude; les comprenant mieux, il les admire. Il voit la beauté de cette union divine que décrit la moniale d'Helfta. Il comprend que sa doctrine est vivante. Mais, justement, parce qu'il l'admire, il lui coûte de la laisser sans réserve au catholicisme. qu'il admire moins. Il veut faire de sainte Ger-

Digitized by Google

trude une aïeule de la Réforme.[1] La même aventure est arrivée à saint François d'Assise. Pourquoi sainte Gertrude serait-elle une aïeule de la Réforme?

La question vaut la peine d'être posée. C'est à cause de son sentiment sur le mérite des œuvres.

Qu'enseigne donc sainte Gertrude sur le mérite des œuvres? Oh, certes, elle y attribue une importance lorsqu'il s'agit des autres, mais, quand il s'agit d'elle-même, elle ne se reconnaît aucun mérite, et elle ne voit en elle que l'œuvre de la grâce. Justement c'est le langage des saints, et cela s'appelle l'humilité.

Les catholiques attribuent un rôle immense au monastère d'Helfta dans l'histoire des âmes. Non seulement sainte Gertrude enseigne comment la plus humble des vies se rattache à l'ordre surnaturel du monde, mais, dans sa célèbre vision de saint Jean, elle prophétise la dévotion future au Sacré-Cœur. A Helfta, près d'Eisleben, — une des villes de Luther — sainte Gertrude révèle l'amour du Sacré-Cœur pour l'humanité, de sorte que le Père Bainvel a pu dire que, si elle ne fut pas encore l'apôtre du Sacré-Cœur, comme Mar-

1. Preger, *Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter, Erster Theil.* Leipzig, Doerffling et Franke, 1874.

Digitized by Google

guerite-Marie, elle en fut le poète et le prophète[1]...

Et maintenant... ce n'est pas à moi d'aller plus loin. Je m'arrête au seuil du sanctuaire. Mais, du seuil même, nous avons vu resplendir, comme en un vitrail, le groupe des quatre moniales au centre duquel sainte Mechtilde et sainte Gertrude s'illuminent de leur auréole... L'abbesse Gertrude, un livre à la main, Mechtilde de Magdebourg offrant au ciel son calice d'amertume, sainte Mechtilde chantant la louange divine sur le psaltérion à dix cordes, et sainte Gertrude regardant voler les colombes dont, pour son âme, elle envie les ailes.

1. R. P. Bainvel, *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, doctrine, histoire.* Paris, Beauchesne, 1906.

Digitized by Google

II

VISIONS MYSTIQUES DANS L'ANGLETERRE MÉDIÉVALE. — LE LIVRE DES RECLUSES, JULIANE DE NORWICH

I

Il y avait jadis trois recluses pour lesquelles un religieux écrivit un livre. Cela se passait au XIII[e] siècle, en Angleterre[1]. Personne ne sait plus le nom de ces recluses, mais le livre a

1. *The Ancren Riwle*, edited by James Morton (N° LVII des publications de la *Camden Society*. Londres, 1853. — Préface du P. Dalgairns à l'édition de Walter Hilton, *The Scale or Ladder of Perfection* (Westminster, Art and Book Company, 1908). — *Revelations of Divine Love*, recorded by Julian, anchoress at Norwich, anno Domini 1373, édit. Grace Warrack. Londres, Methuen, 1901. — Julienne de Norwich, *Révélations de l'amour de Dieu*, traduites par un Bénédictin de Farnborough. Paris, Oudin. — William Ralph Inge, *Studies of English mystics*, Londres, Murray, 1907. — Léonce de Grandmaison, l'*Elément Mystique dans la Religion* (*Recherches de Science religieuse*, 1910).

Digitized by Google

guerite-Marie, el[illegible], il rencontre quelques phète[1]... [illegible] a la grâce naïve d'un mi-

Et mainte[illegible]t le reflet d'une époque dis-loin. Je m[illegible]lle *The Ancren Riwle* et, même seuil mê[illegible] sont familiarisés avec l'anglais mo-un vit[illegible]re a besoin d'une traduction : il si-centr[illegible] simplement *la Règle des Recluses.* s'il[illegible] vieux livre qui revient au jour suscite natu-r[illegible]llement des discussions; les unes porteront sur l'auteur, les autres sur les destinataires de l'ou-vrage; d'autres encore sur la langue dans laquelle il fut composé. Celui-ci fut traduit en latin, mais l'original en est semi-saxon. Une première version voulait que cette œuvre fût destinée à des cister-ciennes de Tarrant : cette version doit être aban-donnée. Si les trois recluses furent jamais cister-ciennes, elles le devinrent plus tard, et elles ne l'étaient pas encore, quand elles inspirèrent notre auteur. Elles étaient sœurs, et vivaient retirées du monde, avec des servantes. De pieux amis s'occupaient de leur existence matérielle.

Elles avaient cherché la retraite, afin de prier et de méditer, de se consacrer aux bonnes œuvres. Elles étaient, semble-t-il, jeunes et belles, car l'auteur les félicite d'avoir suivi la voie austère alors qu'elles brillaient de tout l'éclat de la jeu-nesse. Elles paraissent n'appartenir encore à au-

Digitized by Google

défini : si on les interroge sur ce point,
iller les engage à répondre qu'elles
nent à l'ordre de Saint-Jacques. Qu'est-
ire? questionnera peut-être l'interlocuteur.
es devront alors l'interpeller à leur tour, et lui
mander où la religion est mieux définie que
ns l'épître canonique de saint Jacques : « La
aie religion, déclare cette épître, consiste à visi-
r les veuves et les orphelins, dans leurs tribula-
ons, et à se garder immaculé dans le siècle. »

Il y a double règle : règle extérieure, règle in-
rieure. La règle intérieure ne varie pas; la règle
xtérieure varie, selon les circonstances. Celle-ci
oit aider celle-là. Le jour où la règle extérieure
eviendrait pour cette règle intérieure une entrave
u lieu d'une aide, il faudrait consulter le confes-
eur sur les dispenses requises.

Si nos trois recluses ne dépendent encore d'au-
un couvent, il ne convient nullement de suppo-
er qu'elles se sont retirées du monde pour mener
ne vie paisible et oisive; elles se sont astreintes
l'obligation de réciter les Heures canoniales. Des
versets de psaumes, des strophes d'hymnes, des
formules de prières, leur sont indiqués. Nom-
breuses nous y retrouvons les formules de prières
pour les morts. Il leur est recommandé de pren-
dre quelques moments du jour et de la nuit pour

Digitized by Google

subsisté; de nos jours, il rencontre quelques lecteurs curieux, et il a la grâce naïve d'un miroir qui conserverait le reflet d'une époque disparue. Il s'appelle *The Ancren Riwle* et, même pour ceux qui sont familiarisés avec l'anglais moderne, ce titre a besoin d'une traduction : il signifie tout simplement *la Règle des Recluses.*

Un vieux livre qui revient au jour suscite naturellement des discussions; les unes porteront sur l'auteur, les autres sur les destinataires de l'ouvrage; d'autres encore sur la langue dans laquelle il fut composé. Celui-ci fut traduit en latin, mais l'original en est semi-saxon. Une première version voulait que cette œuvre fût destinée à des cisterciennes de Tarrant : cette version doit être abandonnée. Si les trois recluses furent jamais cisterciennes, elles le devinrent plus tard, et elles ne l'étaient pas encore, quand elles inspirèrent notre auteur. Elles étaient sœurs, et vivaient retirées du monde, avec des servantes. De pieux amis s'occupaient de leur existence matérielle.

Elles avaient cherché la retraite, afin de prier et de méditer, de se consacrer aux bonnes œuvres. Elles étaient, semble-t-il, jeunes et belles, car l'auteur les félicite d'avoir suivi la voie austère alors qu'elles brillaient de tout l'éclat de la jeunesse. Elles paraissent n'appartenir encore à au

Digitized by Google

cun ordre défini : si on les interroge sur ce point, leur conseiller les engage à répondre qu'elles appartiennent à l'ordre de Saint-Jacques. Qu'est-ce à dire? questionnera peut-être l'interlocuteur. Elles devront alors l'interpeller à leur tour, et lui demander où la religion est mieux définie que dans l'épître canonique de saint Jacques : « La vraie religion, déclare cette épître, consiste à visiter les veuves et les orphelins, dans leurs tribulations, et à se garder immaculé dans le siècle. »

Il y a double règle : règle extérieure, règle intérieure. La règle intérieure ne varie pas; la règle extérieure varie, selon les circonstances. Celle-ci doit aider celle-là. Le jour où la règle extérieure deviendrait pour cette règle intérieure une entrave au lieu d'une aide, il faudrait consulter le confesseur sur les dispenses requises.

Si nos trois recluses ne dépendent encore d'aucun couvent, il ne convient nullement de supposer qu'elles se sont retirées du monde pour mener une vie paisible et oisive; elles se sont astreintes à l'obligation de réciter les Heures canoniales. Des versets de psaumes, des strophes d'hymnes, des formules de prières, leur sont indiqués. Nombreuses nous y retrouvons les formules de prières pour les morts. Il leur est recommandé de prendre quelques moments du jour et de la nuit pour

Digitized by Google

penser à toutes les douleurs de l'humanité. Dans leur petite maison aux étroites fenêtres et aux épais rideaux — l'auteur tient beaucoup à cette étroitesse des fenêtres et à cette épaisseur des rideaux, — elles ont le devoir d'éclairer et d'élargir leur âme, de l'élargir pour embrasser la pensée de toutes les misères humaines, et de l'éclairer aux rayons de l'amour divin. Nous devinons là quelques pressentiments de sainte Thérèse et de sainte Catherine de Sienne. Au XIV^e^ siècle, sainte Catherine de Sienne recommande, à ceux qui soignent les malades, d'avoir, en pansant chaque blessure, « compassion du monde entier en présence de la Divine miséricorde. » Au XVI^e^ siècle, sainte Thérèse dit à ses filles : « Ayez toujours des pensées généreuses ; par là vous obtiendrez du Seigneur la grâce que vos œuvres le soient également... J'ai fait voir combien il est avantageux que les désirs soient grands, lorsque les œuvres ne peuvent l'être... Les âmes que Dieu a conduites à un état si relevé doivent en tirer parti pour sa gloire, et ne pas se confiner dans d'étroites limites. » « A quelque moment du jour et de la nuit, insistait déjà notre auteur anglais, rappelez dans votre esprit ceux qui sont malades, qui ont du chagrin, qui souffrent l'affliction et la pauvreté, les douleurs qu'endurent les prisonniers lourdement enchaînés

Digitized by Google

de fer; pensez spécialement aux chrétiens qui se trouvent chez les païens... Pensez aux chagrins de tous les hommes, et soupirez devant Notre-Seigneur... »

De telles pensées doivent les occuper, mais il ne faut pas qu'elles écoutent les rapports des bavards et des médisants. L'auteur de la *Règle* les soupçonne de se glisser partout, ces bavards et ces médisants, et, à l'entendre, nulle clôture ne serait assez stricte pour les décourager. Ici je note, en ce lointain XIII^e^ siècle, une pointe d'*humour* britannique qui m'apparaît assez pittoresque chez le vieil écrivain : « Les gens disent des recluses que chacune, ou presque, connaît une vieille femme qui lui nourrit les oreilles; une babillarde de potins qui lui raconte toutes les histoires du pays; une pie qui jase de tout ce qu'elle voit et entend; de sorte que c'est un dicton commun : « Du marché, de la forge et du couvent, se rapportent les nouvelles. » Le Christ sait que c'est un triste dicton, celui qui assimile un couvent — le lieu qui devrait être de tous le plus solitaire — à ces endroits où résonnent tant de discours inutiles ! Plût à Dieu, chères sœurs, que toutes les autres fussent aussi éloignées que vous d'une pareille folie! »

Notre auteur ne perd jamais l'occasion de donner à ses sœurs spirituelles quelques louanges

Digitized by Google

délicates. Cependant il leur conseille fortement d'éviter les flatteurs, de ne pas écouter les flatteries; leur recommandant le silence, il cite Sénèque, et souhaite que leur parloir soit très petit, sans doute pour n'accueillir que peu de personnes.

Il est donc bien évident que ces recluses occupent toute une petite maison, et pas seulement une cellule attenant à l'église, comme celle où plus tard nous rencontrerons Dame Julienne ou Juliane de Norwich. S'entr'aimer, prier, voilà ce qui doit remplir leur vie : prier avec ferveur, prier avec des larmes! L'auteur, comme ses contemporains Jacopone et Dante, croit de toute son âme à la puissance des larmes. « O larme, chante Jacopone, tu as une grande force avec beaucoup de grâce. » Et Dante nous raconte l'histoire de Manfred, dont l'âme fut sauvée pour une petite larme, *una lacrimetta*.

Dans leur étroite maisonnette, derrière leurs petites fenêtres voilées de doubles rideaux, les recluses ont à cultiver en vertus le champ de leur âme, à soigner, à guérir ces maux spirituels qui peuvent les atteindre jusqu'au fond de leur ermitage. Le jardin des vertus semble être, pour les blessures de l'esprit, ce qu'était, pour les blessures du corps, le jardin des simples au couvent de sainte Hildegarde. L'envie se guérit par l'amour,

Digitized by Google

l'orgueil par l'humilité qui renferme la sagesse, l'indolence par la joie spirituelle et par la lecture. Le bon auteur, prévenant ses lectrices contre le mal et leur indiquant les remèdes, leur dépeint certains vices sous la figure d'animaux symboliques que l'on croirait échappés des piliers d'une église voisine.

Il est d'avis qu'il vaut mieux quelquefois moins prier et lire davantage, car la lecture est une prière et saint Jérôme recommande d'avoir toujours un bon livre en main. Personne ne nous dit quelle bibliothèque ces recluses ont à leur disposition, — peut-être celle de leur directeur spirituel ou celle d'un monastère voisin. Elles sont des femmes cultivées pour lesquelles leur conseiller se donne la peine d'orner son texte de belles citations latines ; et son petit livre, qui se répandit à cette époque, fut traduit en français et en latin. Nos recluses elles-mêmes savent le français et le latin, comme elles savent l'anglais, ce qui semble prouver qu'elles ont reçu l'éducation d'un couvent. La prieure de Chaucer aimait, on s'en souvient, à parler français, un français un peu spécial, un peu insulaire, sans doute, bien différent de celui qui résonnait sous le ciel de Touraine et d'Ile-de-France.

La sollicitude de l'auteur s'étend à tous les dé-

Digitized by Google

tails de la vie. Il ne veut pas qu'elles multiplient les vœux et les promesses; il leur prescrit des jeûnes et des abstinences; il trouverait mauvais qu'elles invitassent des amies à prendre un repas avec elles, car elles sont mortes au monde, et les morts ne mangent pas avec les vivants. Il les engage à communier quinze fois par an, à s'y préparer par de sérieuses confessions, à éviter les embarras qui tombent sur Marthe.

Leur part est celle de Marie. Les recluses ne doivent pas être des ménagères, ni des fermières; il les désapprouverait de garder des animaux, de posséder du bétail, et cependant il leur permet le luxe d'un chat, d'un unique chat. Qu'elles se vêtent de noir ou de blanc, « pourvu qu'elles soient simples »; elles sont autorisées à marcher pieds nus en été. Elles peuvent écrire ou recevoir des lettres, avec une permission. Et même lorsqu'elles sont souffrantes, elles doivent se divertir par des histoires instructives. Leurs servantes iront deux par deux leur acheter le nécessaire, et se distingueront par une mise austère indiquant leur état religieux.

A certaines pages, on trouve de ces minuties qui nous introduisent dans l'intimité des recluses, et nous rendent en quelque sorte témoins de leur vie quotidienne. A d'autres nous retrouvons

Digitized by Google

l'écho des principes déjà connus : une belle leçon sur la maladie, par exemple, et sur l'office spirituel qu'elle a mission d'accomplir dans l'humanité : « La maladie est le médecin de l'âme, en guérit les blessures, et l'empêche d'en recevoir de nouvelles... La maladie fait comprendre à l'homme ce qu'il est, et lui enseigne à se connaître soi-même. La maladie est l'orfèvre qui, dans la béatitude du ciel, enrichit la couronne... » Ceux qui ont renoncé à leurs biens se trouvent à même de donner les plus belles aumônes, et font la charité même aux rois.

Tout ce petit livre divisé en huit parties qui s'appellent : *Du Service Divin, de la Garde du Cœur, Leçons et Exemples moraux, des Tentations et des moyens de les éviter, de la Confession, de la Pénitence, de l'Amour, Devoirs domestiques et sociaux*, veut préparer le cœur des recluses à devenir, par l'amour, le sanctuaire de l'Hôte divin.

Il y avait, sans doute, au XIII^e^ siècle, une littérature pour les recluses, et l'Angleterre paraît en avoir été spécialement favorisée, puisqu'elle vit éclore le *Luve Ron* de Thomas de Hales qui est, d'après son titre, une *Chanson d'amour*, et qui nous représente un très beau poème d'amour mystique.

« Une vierge du Christ m'a demandé instam-

Digitized by Google

ment de composer pour elle une chanson d'amour...

« Jeune fille, vous devez comprendre que l'amour de ce monde est rare,

« Fragile, sans valeur, faible, décevant;

« Les hommes hardis passent ici-bas comme le vent souffle;

« Sous la terre, ils gisent froids, fauchés comme l'herbe du gazon. »

Le poète dépeint la misère et l'instabilité de la vie. De même que Villon s'écrie : « Où sont les neiges d'antan? », Thomas de Hales demande où sont Pâris et Hélène, Amadis, Tristan, et les autres amoureux célèbres.

Le seul amour qui dure, le seul amour qui vaille est celui du Christ. Le poète chante l'amour du Christ et la beauté de sa maison où n'entrent ni la haine ni l'orgueil, mais où l'on se réjouit avec les anges.

« Ce poème, jeune fille, je vous l'envoie, ouvert et non scellé,

« Vous demandant de le dérouler, et de l'apprendre tout entier par cœur.

« Puis, soyez très gracieuse, et enseignez-le fidèlement à d'autres jeunes filles.

« Celle qui le saura tout entier s'en trouvera réconfortée.

Digitized by Google

« Si jamais vous êtes assise solitaire, prenez ce petit écrit,

« Et chantez-le sur des notes douces... »

Le monde où l'on chante cette chanson d'amour est celui où l'on médite la *Règle des Recluses*. L'époque où elle se chante est le siècle qui vit naître Dante et mourir saint François d'Assise. Dante devait nous dire le poème des fiançailles qui furent conclues entre François d'Assise et la Pauvreté. La suavité, la tendresse, la délicatesse de cet âge ont pénétré dans la chanson mystique de Thomas de Hales, comme dans les vers de Dante, écrits au XIV^e^ siècle, mais encore tout imprégnés des influences du XIII^e^.

Nous ne connaissons pas ces recluses, mais peu nous importe : elles nous ont introduits dans une Angleterre du moyen âge que, de leur petite fenêtre grillée, nous avons cru voir un moment revivre.

Leur humble maison doit se blottir à l'ombre d'une église dont les chants parviennent jusqu'à elles. Et le marché, le foyer ne sont peut-être pas loin, où les discordantes voix humaines répètent les discordantes nouvelles qui ne doivent pas troubler la paix harmonieuse de leur âme. Elles lisent l'Écriture, elles méditent, et peut-être il arrive que pour chasser l'indolence spirituelle, la

Digitized by Google

mélancolie, l'*acedia*, l'une d'elles se chante à voix basse le poème de Thomas. Étrange monde que celui de ces recluses qui, se blottissant à l'ombre d'une église, dans leur cellule ou leur maisonnette toute vibrante du son des cloches, ne marcheront plus par les chemins des hommes, afin d'éviter que la poussière du siècle s'attache à leurs pieds nus!

Vêtues de noir ou de blanc, avec leurs livres, leurs servantes, le chat permis par leur directeur, — comme M. de Rancé devait permettre un oiseau à madame de la Sablière, — elles avaient à consoler des âmes en détresse, car la mission des recluses était une mission de prière et de charité.

Ayant renoncé pour elles aux peines et aux joies de la vie, elles hospitalisaient dans leur âme les peines et les joies de tous les êtres humains. Peut-être conversaient-elles à travers un rideau, quand elles avaient à recevoir des personnes du dehors. Elles acceptaient de n'être pour leurs frères humains qu'une voix qui console, — cette chose légère, ailée et presque immatérielle : une voix! — une voix qui console en portant ici-bas des paroles d'en-haut! N'ayant plus à donner aucun des biens extérieurs, elles donnaient discrètement de leur vie intérieure, de leur âme. Ainsi,

Digitized by Google

des pauvres, l'humanité a reçu ses plus beaux trésors.

Dépouillées de tout ici-bas, comme ornement de leur pauvre cellule, elles conservaient un crucifix.

Digitized by Google

II

Un siècle après que fut écrit *The Ancren Riwle*, une autre recluse anglaise, Juliane de Norwich, fixant les yeux et la pensée sur son crucifix, en reçut des enseignements si sublimes, des révélations si mystérieuses que les âmes de notre temps y cherchent encore une lumière et une consolation.

D'où venait cette Juliane? Personne, ici-bas, ne le sait! Elle habitait une cellule bâtie contre l'église de Norwich, de manière à ne perdre aucune note des chants ou des orgues. Il paraît que le « reclusage » de Norwich dépendait d'un prieuré de bénédictines, le prieuré de Carrow, et l'on a songé que Juliane était une moniale de ce couvent, qu'elle avait désiré une vie solitaire, et l'avait obtenue, avec la permission de la prieure.

Digitized by Google

L'église subsiste encore aujourd'hui, — petite église du XIV^e^ siècle, où l'anglicanisme maintient le crucifix. La tour de cette église, beaucoup plus ancienne, remonte peut-être à l'époque saxonne. Sous Henri VIII on a détruit le petit ermitage dont les fondations, cependant, ont été découvertes de nos jours. Peut-être les cendres de Juliane reposent encore dans ce sol : il était d'usage de creuser la tombe des recluses sous la cellule qu'elles avaient habitée pendant leur vie.

Juliane se considérait comme une femme illettrée. Dom Gabriel Meunier, qui est le traducteur français et le préfacier de son livre, remarque avec justesse que, dans sa simplicité, le style de la recluse recèle un certain art, et que plusieurs réflexions dénotent une culture intellectuelle supérieure à ce que sa modestie nous eût fait attendre. Sans doute elle se trouvait illettrée en se comparant aux savants de son temps. Elle ne maniait pas le latin comme sainte Gertrude, mais la phrase que nous cite D. Gabriel Meunier nous montre assez la valeur et la portée de son esprit : « La perfection, écrit-elle, a deux belles propriétés qui sont la rectitude et la plénitude. » Quel qu'il fût, cet esprit devait disparaître, s'anéantir, devant la grandeur du monde révélé.

Juliane, nous dit-on, mourut centenaire. Elle

Digitized by Google

vécut à une sombre époque qui fut celle de la guerre de Cent Ans. On l'a quelquefois identifiée avec une Juliane Lampit, qui reçut un legs d'un chevalier, combattant d'Azincourt.

Quels échos du monde, — de ce monde troublé — lui parvenaient à travers la fenêtre grillée de sa petite cellule? Qu'entendit-elle de ce siècle qui vit lutter les rois et pleurer les reines, — siècle où Shakespeare place ce jardinier qui, sur une plante de romarin, recueillit une larme de reine? Certainement elle connaissait la détresse des âmes et elle disait : « *All is for love.* Tout est pour l'amour. »

Autour d'elle il y avait une ville laborieuse et riche, renommée pour le commerce des laines; son église, sa cellule étaient placées dans le plus beau quartier d'alors; dédaigneuse des intérêts matériels, elle ne songeait qu'aux intérêts spirituels, non seulement de sa cité, mais de l'univers.

« Tout est pour l'amour... Tout finira bien... » Voilà ce que répète Juliane, ce qu'elle entend à travers ses révélations. Voilà ce qu'elle devait répondre aux pèlerins douloureux et déconcertés qui se présentaient à sa petite fenêtre grillée pour l'interroger : Amour, confiance, repos en Dieu...

Que s'était-il passé dans cette cellule? Un événement silencieux, ignoré de la plupart des

Digitized by Google

hommes, mais un événement tel que la petite église, exilée aujourd'hui du catholicisme, en a conservé le souvenir jusque dans son exil. Elle maintient que cette humble recluse du XIV^e^ siècle fut une de ses gloires.

Juliane voulait commencer une vie nouvelle. Sans doute elle avait un peu plus de trente ans. Elle pria Dieu de lui envoyer une grave maladie dont la guérison serait une sorte de résurrection, de renaissance dans cette nouvelle vie. Tous ceux qui l'entouraient croyaient qu'elle allait mourir. Elle avait reçu les sacrements. Elle était prête. On l'avait redressée, et, très doucement, elle regardait le ciel où montait son espérance. Sa paix était profonde. Elle s'abandonnait à la miséricorde de Dieu. Volontiers elle eût dit comme saint Martin : « Je ne refuse pas de vivre, et je ne crains pas de mourir... »

Soudain, sa vue s'affaiblit. Toute la chambre lui parut obscure. Seul le crucifix que lui présentait le prêtre demeurait lumineux, comme ayant conservé la clarté du jour, et ses yeux quittèrent la douceur du ciel pour ne plus se fixer que sur le crucifix. Alors le mystère de l'amour divin se découvrit devant elle. Juliane y pénétra de tout l'élan de son âme et de son cœur. Elle en rapporta pour les hommes un sublime message, des paroles ma-

Digitized by Google

gnifiques, et c'étaient des paroles sereines, c'était un message de paix.

Elle écrivit son livre longtemps après l'époque de ses révélations, mais rien n'était alors plus intensément présent à son esprit, que ces heures de miracle ; et les pages en apparaissent baignées d'une mystérieuse lueur qui n'appartient pas à ce monde.

« Notre-Seigneur, dit Juliane, me donna une vue spirituelle de l'intimité de son amour. Je vis qu'il est pour nous tout ce qu'il y a de bon et de réconfortant. Et ainsi, selon ce que j'ai compris, il est comme un vêtement qui nous enveloppe, nous entoure, nous serre avec un amour si tendre qu'il ne peut jamais nous quitter... Quand notre cœur et notre âme ne se sentent pas à l'aise, c'est que nous cherchons ici-bas un repos dans des choses qui, en raison de leur petitesse, ne sauraient nous le procurer... Mais quand, par amour et de plein gré, l'âme s'anéantit pour posséder Celui qui est tout, c'est alors qu'elle peut goûter le repos spirituel. » « La bonté de Dieu, déclare-t-elle un peu plus loin, embrasse non seulement toutes ses créatures, toutes ses œuvres, mais elle s'étend bien au delà, sans aucune limite, car il est l'Infini. »

La Rédemption est l'œuvre de cette bonté.

Digitized by Google

Juliane nous découvre tout à coup, de sa cellule étroite, d'immenses horizons spirituels, quelque chose comme le ciel d'une nuit étoilée, où des vérités émergent du mystère en s'illuminant comme des étoiles.

« Dieu est tout ce qui est bon, selon moi, affirme-t-elle, et ce qu'il y a de bon dans la créature, c'est Lui... »

« Si je ne regarde que moi seule, je ne suis absolument rien. Mais je suis, je l'espère, en union de charité avec tous mes frères dans le Christ. Or, dans cette union, réside la vie de l'humanité qui sera sauvée. Dieu est tout ce qui est bon, selon moi (elle le répète encore, cela revient comme un *leit motiv*), et Dieu a fait tout ce qui existe, et il aime tout ce qu'il a créé ; aussi celui qui aime généralement tous les Chrétiens pour l'amour de Dieu aime-t-il tout ce qui est. En effet l'humanité qui sera sauvée comprend tout : les créatures et le Créateur ; car Dieu est en l'homme, et tout est en Dieu : qui aime ainsi, aime donc tout. »

Juliane sait parfaitement que, dans cet ordre sublime, une expression peut la trahir ; et elle ne veut point que sa doctrine soit confondue avec le panthéisme. Elle croit Dieu présent dans l'âme des élus, comme sainte Thérèse le croit présent

Digitized by Google

au centre du château de la vie intérieure. Elle sait que l'humanité sauvée a pour chef et pour tête du corps mystique le Dieu fait homme, le Christ.

C'est une époque troublée que celle de Juliane : l'Angleterre était alors travaillée par l'hérésie de Wiclef et celle des Lollards, et les partisans de ces doctrines les colportaient à travers le pays, quoiqu'elles ne semblent pas avoir atteint la région de Norwich. Juliane devait connaître l'atmosphère spirituelle de son époque. Elle regardait l'Église comme l'arche de salut, et proclamait sa foi dans cette Église, son obéissance à ses directions : « En tout ceci je crois ce que la sainte Église croit, prêche et enseigne. Car la foi de la sainte Église, que j'avais comprise jusque-là (et que j'espère, avec la grâce de Dieu, avoir bien gardée en pratique), était continuellement présente à mon esprit : c'est bien ma ferme volonté de ne jamais accepter quoi que ce soit qui puisse lui être opposé. »

Si certaines expressions de Juliane courent le risque d'être interprétées dans le sens panthéiste, elle les corrige par d'autres déclarations. Ce que voit Juliane, ce n'est pas l'opération des créatures, mais l'opération de Dieu dans les créatures, « car il est le point central de tout ; c'est lui qui fait tout. » Il accomplit ses œuvres avec dou-

Digitized by Google

cœur ; « aussi l'âme qui a détourné ses regards des jugements aveugles de l'homme pour les porter sur les suaves et magnifiques jugements de Dieu, jouit-elle d'un grand repos... Je vis d'une façon très certaine que jamais il ne change ses desseins en quoi que ce soit. Toutes choses ont donc été, même avant d'être faites, établies par lui dans l'ordre qu'elles conserveront pour toujours. » Jésus, dit-elle, semble lui dire : « Vois, je suis Dieu, je suis en tout, je fais tout, je n'ai jamais retiré ma main d'aucune de mes œuvres, et il en sera toujours ainsi. Vois, je conduis chaque chose à la fin que je lui ai assignée de toute éternité, avec la même puissance, la même sagesse, le même amour qu'en la créant. »

Elle regarde son crucifix, elle lit sur le crucifix toutes ces révélations, et, cependant, la plus profonde des douleurs que la terre ait portées ne lui dissimule pas la joie de l'Éternité. Que se passe-t-il dans la pauvre cellule dénudée où cette âme brûle comme un cierge au feu de l'amour divin ? Elle vit sans doute dans le silence et dans l'obscurité cette brûlante épopée intérieure que nous décrira sainte Thérèse, mais au lieu de la chanter en toutes ses phases comme la réformatrice du Carmel, la recluse de Norwich nous laisse longuement méditer sur quelques mots condensés

Digitized by Google

en une formule si brève qu'on pourrait l'inscrire au chaton d'une bague : « Ainsi, dit-elle, je voyais Dieu et je le cherchais ; je le possédais et je voulais l'avoir davantage. » Autre aspect de la pensée de Pascal : Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé.

« Cette vision, ajoute Juliane, m'enseigne que la recherche continuelle de l'âme plaît beaucoup à Dieu, car celle-ci ne saurait faire plus que *chercher, souffrir et avoir confiance.* »

Chercher, selon Juliane, est aussi bon que contempler, tant qu'il plaît à Dieu de laisser l'âme à cet exercice. Le tout, c'est de s'attacher à Dieu en toute confiance. Que Dieu nous dispense la ferveur ou nous laisse dans la sécheresse, c'est, déclare-t-elle, « toujours avec le même amour. » Et c'est sûrement sa volonté que nous nous efforcions de nous maintenir dans la joie autant que possible.

Pourtant ceux qui aiment Jésus souffrent de la souffrance qu'il a subie à l'heure de sa mort : « Tous ceux qui étaient ses amis souffrirent en raison de leur amour. Et tout le monde en général ; c'est-à-dire que ceux qui ne le connaissaient pas sentirent que tout leur manquait, sauf d'être secrètement et puissamment conservés par Dieu. »

L'Évangile nous raconte que, à la mort du

Digitized by Google

Sauveur, les pierres se fendirent, et Juliane de Norwich, par une grâce spéciale, semble-t-il, connut la mystérieuse détresse que ressentirent alors les âmes. L'histoire ne l'a pas enregistrée ; l'histoire n'enregistre que les rumeurs bruyantes, et la plupart de ces âmes ne surent même pas quel nom donner à leur détresse. Elle outrepassait toutes les limites de leur compréhension, et aucune parole humaine n'était capable de l'exprimer. En regardant son crucifix, Juliane a vu les effets de la Rédemption dans les âmes, et le frémissement des âmes à l'heure où s'opérait leur Rédemption.

Quel spectacle se découvrait aux yeux de cette recluse qui, derrière sa petite fenêtre grillée, avait renoncé aux spectacles du monde visible ! Elle connut le frisson qui, quatorze siècles plus tôt, traversa les âmes dans les cités, dans les déserts, à travers les îles fleuries des mers hellènes, dans les forêts obscures de la Gaule et de la Germanie, à Rome même, sur ce forum où, dans le crépuscule, toute une guirlande d'églises exhale aujourd'hui *l'Angelus*.

Juliane a regardé la douleur, mais elle croit à la joie, et elle le dit en mots saisissants : « Le bonheur durera éternellement, tandis que la douleur est temporaire : elle sera réduite à néant

Digitized by Google

pour tous ceux qui seront sauvés. Dieu veut donc que nous ne nous laissions pas aller à nos épreuves, avec tristesse et chagrin, et qu'au contraire, nous les surmontions au plus tôt, en nous maintenant toujours dans une joie inaltérable. »

Cela revient à dire qu'il nous faut vivre en nous-mêmes conformément à ce qui de nous-mêmes peut être immortel, mais elle savait que, dans cette vie, l'impression du nuage qui passe assombrit quelquefois une âme humaine. « Il y a, en effet, deux parties en nous, l'extérieure et l'intérieure. La première, notre enveloppe charnelle et périssable qui est maintenant dans la douleur et l'épreuve, et qui le sera toujours en cette vie. Je la ressentais beaucoup en ce moment; c'était elle qui se repentait. La seconde qui est une vie élevée et bienheureuse, toute de paix et d'amour; celle-ci, je la sentais encore plus profondément, et c'est en elle que, fortement, sagement, avec une volonté bien arrêtée, je choisis Jésus pour mon ciel. Ce fut pour moi l'occasion de constater que cette partie intérieure est vraiment maîtresse et souveraine; qu'elle n'est nullement opprimée par la volonté de l'autre, et qu'elle n'y a aucune part, mais toute la volonté est faite pour être unie à Notre-Seigneur Jésus. »

Cette expérience de Juliane peut être rappro-

Digitized by Google

chée de plusieurs enseignements de grandes mystiques : sainte Catherine de Gênes et sainte Thérèse. On étonnerait beaucoup les profanes en leur affirmant que le mysticisme a de sublimes précisions. Pour eux, qui dit mystique dit nuageux, flottant et vague. Ils seraient bien étonnés de découvrir que la géographie de ce monde mystérieux se dessine avec des contours aussi nets, aussi déterminés que ceux des îles et des continents. Leur surprise augmenterait encore s'ils voyaient ce monde régi par des lois infiniment délicates, mais si solides, quoique subtiles, si rigoureuses quoique nuancées, innombrablement nuancées ! Sainte Catherine voit exister simultanément dans la même âme des abîmes de joie et des abîmes de douleur. Sainte Thérèse nous parle d'un ciel de l'âme où Dieu habite, et d'un cœur inconnu qui s'éveille en son âme, plus profond que son propre cœur. Il y a, entre les mystiques, des analogies surprenantes et d'incontestables différences. A Gênes, Catherine Adorno — sainte Catherine de Gênes — nous parlera de cette double vie, connue par expérience, d'une façon toute directe. Quel que soit le pays, quels que soient le climat, la région, le milieu, l'hérédité, l'éducation, le mysticisme est un, mais les mystiques nous offrent des physionomies indivi-

Digitized by Google

duelles d'une originalité saisissante. Le monde ne peut méconnaître l'originalité d'une sainte Thérèse ou d'un saint François d'Assise. Les paroles les plus hautes sur la destinée humaine, les plus profondes sur l'âme et sur la vie, n'ont-elles pas été dites par ces mystiques qui, méprisant la philosophie et la littérature, ont dépassé les sommets de la philosophie et de la littérature?

Le Mystère de Jésus : ce titre inépuisable, ce titre pascalien, pourrait convenir au livre de la recluse. « Le point de vue le plus élevé auquel on puisse se placer pour considérer la Passion, écrit-elle, c'est de se rappeler quel est celui qui souffrait... Et ce fut pour les péchés de chaque homme qu'il souffrit, et il vit les douleurs et les chagrins de chacun; et par bonté comme par amour, il les partagea. » Ceux qui se penchaient à la petite fenêtre voilée et grillée de Juliane pour lui confier une peine ou un remords, recevaient d'elle cette assurance : « Pour les péchés de chaque homme... Il a vu les douleurs de chacun. » C'est quelque chose comme : « Je pensais à toi dans mon agonie. »

« Il a souffert pour les péchés de chaque homme, il a vu les douleurs de chacun, il a eu compassion de chacune de nos souffrances. » Ainsi murmurait la douce voix de la recluse invi-

Digitized by Google

sible derrière sa grille et son rideau. Ses interlocuteurs s'éloignaient, sentant le regard de Dieu posé sur leur blessure. Pour ceux qui voulaient savoir davantage, elle avançait un peu plus dans le mystère, et elle leur confiait, sans doute, ces autres paroles que le Christ murmurait à son oreille : « Si je pouvais souffrir encore plus, je le ferais. » Elle recueillit ces mots en regardant son crucifix. « Bien que la douce humanité du Christ ne puisse souffrir plus d'une fois, sa bonté peut ne jamais cesser d'offrir : chaque jour Il est prêt à accomplir le même sacrifice, si cela se pouvait. Car s'Il disait qu'Il veut pour mon amour créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, ce serait peu de chose en comparaison; car Il pourrait le faire chaque jour, sans aucun effort de sa part, s'Il le voulait. Mais s'offrir à mourir, par amour pour moi, un nombre de fois qui dépasse la raison humaine, c'est là, selon moi, la suprême offrande que Notre-Seigneur puisse faire à une âme... » De sa cellule attenant à l'église, Juliane devait voir chaque jour se célébrer le sacrifice de la messe et se renouveler la suprême offrande.

Comment n'eût-elle pas appris de son Crucifix le sens surnaturel de la souffrance? « Pour quelques souffrances endurées ici-bas, nous aurons éter-

Digitized by Google

nellement un degré supérieur de connaissance de Dieu que nous n'aurions jamais eu sans cela ». « Tout est pour l'amour... Tout finira bien », redisait-elle. Et plus d'un pèlerin de ce siècle troublé — tous les siècles sont troublés — souhaitait sans doute d'entendre cette parole de l'invisible recluse derrière sa petite fenêtre grillée. Elle avait vu plus loin que ne regardent habituellement les yeux humains, et elle avait confiance — une confiance souveraine, enveloppante, et qui, des sommets spirituels où elle se tenait, découle, lorsque nous lisons le livre, sur les sommets de notre âme.

Juliane eût aimé la réponse de Jeanne d'Arc à ses interrogateurs : « Il y a plus de choses dans le livre de Dieu que dans les vôtres. » Juliane est de ces mystiques qui semblent avoir lu quelques lignes du livre merveilleux et mystérieux. Sainte Catherine de Gênes recevait des révélations sur le problème de la justice, de l'ordre et du péché; Juliane, elle, eut des lumières sur le rôle de la souffrance et du péché dans le plan du monde et dans l'histoire des âmes. Sans doute, elle a connu l'anxiété de son siècle. Elle a connu jusqu'à cette plainte sourde que la vie fait entendre au fond des âmes, pareille à celle de l'Océan lointain au fond des nuits silencieuses.

Digitized by Google

« Jésus nous regarde si tendrement qu'il voit dans toute notre vie d'ici-bas une pénitence... » Cette aspiration nostalgique, ce soupir de l'âme vers Dieu parmi les obscurités et les angoisses de l'existence terrestre, c'est — s'il faut croire Juliane — la plus subtile et la plus acérée des pénitences. « C'est là une vraie pénitence, en effet, et la plus forte de toutes, à mon avis, car elle ne finira que quand nous serons rassasiés, quand nous posséderons Dieu comme notre récompense. Aussi veut-il que nous établissions nos cœurs dans ce qui nous surpasse, c'est-à-dire que nous les transportions de la peine que nous éprouvons dans la béatitude à laquelle nous avons confiance. »

Digitized by Google

III

Ce premier regard jeté sur l'œuvre de Juliane nous fait pénétrer dans l'intimité d'une de ces recluses que nous connaissions de si loin, et qui nous semblent être à une telle distance de notre siècle! Que les idées du monde nous apparaissent confuses, inexactes et courtes! Il était, ce me semble, plus facile humainement de se représenter ces recluses solitaires comme des âmes assoupies, hébétées par la solitude, retranchées de l'humanité vivante, que comme des âmes étrangement en éveil, affinées et aiguisées par l'ordre surélevé de leurs préoccupations, mystérieusement unies à toute l'humanité dans ce qu'elle comporte de plus vaste et de plus haut. Telle cependant se montre Juliane. Et, de même qu'une lettre vraiment belle, vraiment profonde, a parfois quelque

Digitized by Google

chance de nous dépeindre son destinataire aussi bien que son auteur, des œuvres comme la *Règle des Recluses* et comme *l'Echelle de perfection* font deviner que telles étaient plusieurs de ces recluses, et nous divulguent leur idéal, celui du moins auquel elles prétendaient conformer leur vie. Toute la souffrance du monde trouve un écho dans le cœur de Juliane. Elle souffre de la douleur de son siècle. Chaque être de son siècle souffre d'une douleur particulière, mais dans son âme, à elle, dégagée de ses propres douleurs comme de ses propres joies, elle accueille la douleur de tous. Elle l'accueille et elle l'élève. Elle est l'encensoir où cette douleur s'embrase et qui la dirige vers le ciel. Je suis sûre que Juliane n'a rien ignoré de son siècle qui fut le siècle de la guerre de Cent Ans, et que le cri des immenses détresses a atteint la fenêtre de sa petite cellule. L'Angleterre même était troublée. Ce fut le siècle de Du Guesclin et du Prince Noir, de sainte Brigitte de Suède et de sainte Catherine de Sienne. On voyageait à cette époque : les uns allaient de foire en foire et les autres de pèlerinage en pèlerinage. Les nouvelles se propageaient rapidement à travers la Chrétienté. L'auteur de *The Ancren Riwle* nous apprend que ces nouvelles trouvaient facilement accès dans la cellule des recluses.

Digitized by Google

Peut-être a-t-elle entendu parler de sainte Catherine de Sienne, servante inspirée de la Papauté. Peut-être a-t-elle entendu parler de sainte Colette de Corbie, qui fut en France recluse comme elle, avant de devenir réformatrice des Clarisses et d'accomplir des missions diplomatiques. Au soir de sa longue vie, peut-être a-t-elle entendu parler de Jeanne d'Arc.

Elle a souffert pour son siècle, et c'est un magnifique spectacle de contempler cette douleur d'un siècle qui monte dans une seule âme en prière. Cette douleur, elle aide son siècle à la porter. Ainsi les bras du seul Moïse, ces bras levés sur la montagne, soutiennent pendant le combat l'effort de toute l'armée. Elle souffre une véritable agonie de l'âme : « Je criais intérieurement de toutes mes forces : Ah ! Seigneur Jésus, Roi de Béatitude, comment serais-je soulagée? »

Spectacle pathétique et sublime ! Cette vie, au lieu de se restreindre à la cellule qui l'emmure, s'élargit et s'étend jusqu'à embrasser l'univers. Aucun roi chef de peuple n'envisage de pareils horizons. Le P. Dalgairns, de l'Oratoire, nous définit en termes heureux cette faculté que possède Juliane d'être en communion avec l'atmosphère spirituelle et morale de son temps : « Voici, dit-il, une pauvre recluse anglaise qui a des

Digitized by Google

visions, et ces visions ne sont pas indignes d'être lues à côté de celles de sa grande contemporaine sainte Catherine de Sienne... Juliane est une recluse très différente des créatures imaginées sur de semblables données par les littérateurs. Bien loin qu'elle soit comme amputée de toute sympathie pour sa race, son esprit est délicatement et tendrement sensible à toute modification de l'atmosphère spirituelle en Angleterre. Elle ressentait chaque orage par un choc électrique jusqu'au plus profond de son être... les quatre murs de son étroit logis semblaient s'écarter et se déchirer, et non seulement l'Angleterre, mais toute la chrétienté apparaissait à sa vue. »

L'ébranlement que causait à Juliane la vue de la souffrance et du péché ne pouvait cesser que par une surnaturelle confiance : « Tout finira bien... » Nous pénétrons ici dans la partie la plus belle, la plus mystérieuse et comme la plus sacrée de son œuvre.

Le P. Dalgairns remarque que la confiance de Juliane n'est pas une confiance purement sentimentale. La souffrance du monde la pénètre d'une sorte de commotion douloureuse, elle regarde son crucifix, et elle a confiance, et sa confiance découle de sa foi. Cette confiance a sa source dans une vue profonde des attributs

Digitized by Google

divins: « Il me serait possible de faire que toutes choses soient bien, et je puis faire que toutes choses soient bien, et je ferai que toutes choses soient bien, et je veux faire que toutes choses soient bien, et tu verras toi-même que toutes sortes de choses seront bien. » Elle reçoit de Dieu cette consolation.

Mais il y a la souffrance, il y a le péché. Quelles sont les ressources de l'âme? Quel est le rôle de la prière?

Juliane, dans sa cellule, a médité pendant plus d'un demi-siècle sur cet événement qui se place aux environs de sa trentième année : ces seize révélations lues sur un crucifix pendant une maladie physique qui ressemblait à une agonie. Il s'agissait d'une maladie surnaturelle, et, au lieu des incohérences du délire, un enchaînement de vérités lui apparaissait. Songez donc! Quel homme vivrait uniquement dans le souvenir d'un fait glorieux ou tragique dont il aurait été jadis témoin? Parmi les contemporains de Juliane, certains avaient guerroyé à Poitiers, à Azincourt, mais est-il possible de les concevoir uniquement occupés de la bataille célèbre où ils avaient combattu? Le fait silencieux qui se passa dans la cellule d'une recluse, pendant quelques heures, en ce même XIV^e^ siècle, fut tel qu'il absorba toute

Digitized by Google

la vie de cette recluse, ou une grande part de sa vie. Elle la passa dans le souvenir et dans la méditation perpétuelle de ce souvenir. Il est vrai qu'elle avoue elle-même avoir laissé les faveurs divines s'effacer dans sa mémoire, mais faut-il prendre à la lettre cet aveu? Par l'infirmité humaine, le souvenir avait pu pâlir; elle se reprochait cette faiblesse, lorsque, à la veille du jour où elle devait se mettre à écrire, la bonté de Dieu ranima dans son esprit l'intensité de ces visions. Et, lorsqu'elle en écrivit le récit, quinze ans après l'heure des révélations, elle l'entremêla de certaines pensées graves, fortes et profondes, qu'il suscitait en elle. Le livre qui s'était ouvert pour elle sur le crucifix surpassait infiniment toutes les œuvres des hommes et tous les livres de la terre.

« Ah! mon bon Jésus, reprenait cette anxieuse Juliane, comment pourrait-il se faire que tout aille bien, étant donné le grand mal que le péché fait à la créature? Et je désirais, autant du moins que je l'osais, recevoir sur ce point quelque déclaration bien nette qui fût de nature à me rassurer. » Peut-être, à l'exemple de l'apôtre saint Thomas, Juliane était-elle un peu trop lente à se convaincre, mais le Seigneur s'apitoya devant cette anxiété : pour toute réponse il lui donna de nouvelles lumières sur l'œuvre de la Rédemption.

Digitized by Google

« Cela équivalait à dire, ajoute-t-elle, en nous pressant d'y faire attention : Puisque j'ai réparé le plus grand mal, tenez pour certain que je réparerai aussi tous ceux qui sont moindres. »

L'humble vie quotidienne s'ennoblit et s'embellit quand elle s'éclaire de pareils reflets. « Jésus regardera les plus petites actions comme les plus grandes. Rien, pas même la moindre chose, ne doit être oublié, ni perdu... » « Il y a une Œuvre que la sainte Trinité accomplira au dernier jour. » Juliane n'a pas un doute, elle croit fermement ce que l'Église enseigne, elle proclame sa foi, mais elle voudrait savoir, elle a soif de savoir, et c'est une soif pathétique qui fait le drame secret de sa vie de recluse.

Juliane raconte que Notre-Seigneur lui dit : « Il convient que le péché existe, mais, sois sans inquiétude, tout est bien, tout finira bien. » Elle aperçut alors les horribles résultats du péché, « mais, ajoute-t-elle, je ne vis pas le péché, car je crois qu'il n'a pas de substance, ni aucune sorte d'être, et on ne saurait le connaître autrement que par la souffrance qu'il cause. » A la même époque environ, Tauler écrivait : « Le péché n'est rien par lui-même; il n'a ni être ni substance, et il ne peut produire que le mal en donnant la mort à ceux qui le commettent. » « Quant au mal, en

Digitized by Google

général, nous explique M. Léonce de Grandmaison, le mystique tend à lui dénier tout caractère positif ; là encore, il est en complète entente avec les grands théologiens scolastiques. Saint Thomas, en particulier, concilie admirablement le caractère négatif du mal avec les dures expériences qui nous montrent dans cette privation d'un bien requis, indispensable, une perversion réelle trop évidente. » Juliane recueillit encore d'autres paroles : « Il est vrai que le péché est cause de ces souffrances, mais tout ira bien, oui, tout ira bien, aie confiance : tout finira bien. »

L'angoisse de cette femme voisinait avec les préoccupations des grands docteurs et des grands mystiques. Elle n'était pas qu'une sentimentale. Il est permis de songer qu'elle possédait une vigoureuse et lucide intelligence. « Dieu, certes, déclare M. Léonce de Grandmaison, est maître de ses dons ; il peut choisir pour se communiquer privément à elle toute âme qu'il daigne admettre à son amitié. Et même, si l'on garde devant les yeux, comme plus caractéristiques, les états sublimes, extraordinaires, dans lesquels la faculté humaine est élevée au delà de sa portée normale, il est clair qu'il n'y a pas à chercher, dans les antécédents psychologiques de ceux qui en sont les sujets, une préparation habituelle, ou une aptitude

Digitized by Google

naturelle, qui expliquerait pleinement ou qui exigerait ce libre don. Il reste certain, néanmoins, que l'action divine tient compte, même en les perfectionnant, même en les surélevant, des éléments naturels qu'elle rencontre, et s'y attempère. »

Juliane nous semble donc avoir été douée d'une vigoureuse intelligence et d'une sensibilité délicate. « Aie confiance, tout finira bien. Je vis, dit-elle, dans ces paroles un merveilleux mystère profondément caché en Dieu, mystère qu'il nous révèlera un jour dans le ciel. Nous verrons alors la vraie raison pour laquelle il a permis que le péché fût commis, et nous nous réjouirons éternellement de la connaître. » « Le Seigneur notre Dieu m'a révélé qu'une Œuvre sera faite, que lui-même accomplira. » Elle s'accomplira pour tous les élus. « C'était comme si Notre-Seigneur m'avait dit : « Vois donc! n'y a-t-il pas là matière à t'humilier? N'y a-t-il pas là matière à te réjouir en moi? »

Quelques lignes nous donnent ainsi un plan pour l'histoire mystique d'une âme. Plan secret et magnifique! sorte de rythme analogue au mot de Pascal : s'offrir par les humiliations aux inspirations!

S'humilier est le premier abaissement, le pre-

Digitized by Google

mier anéantissement volontaire. « Il faut qu'Il croisse, et que je diminue, » déclarait saint Jean. L'eau comble le vide que fait la terre en se creusant. L'amour de Dieu comble le vide que cette âme creuse en elle-même par son abaissement. A l'âme qui aime il est donné de se renoncer : le renoncement descend à une profondeur où n'atteint pas la simple humiliation ; il descend aux racines de l'être. Il faut que l'âme qui se renonce ainsi soit poussée par l'amour ; sans l'amour elle n'atteindrait pas à ce renoncement. Mais, dès qu'elle y atteint, elle renouvelle le don de son être à Dieu depuis les racines, et elle arrive au principe de son être qui est Dieu. Et comme le premier abaissement de l'humilité lui a donné l'amour, le suprême abaissement du renoncement lui donne un degré supérieur d'amour, de sorte qu'elle voit ses affections, sa vie même, transportées en Dieu, et qu'elle trouve en Dieu cet épanouissement de la joie spirituelle qui est le plus haut couronnement de l'amour.

Rien n'était dit au hasard dans un livre comme celui de Juliane, et quelques mots nous révèlent les étapes d'une épopée mystique — un de ces voyages de l'âme, analogue à celui que sainte Thérèse nous décrit dans le *Château intérieur*. Elle rencontre parfois sainte Thérèse dans ces hautes

Digitized by Google

régions. « Durant sa vie passagère ici-bas, notre âme ne peut arriver à se connaître elle-même... » Ainsi parle Juliane. « Pour moi, déclare sainte Thérèse, je ne trouve rien à quoi l'on puisse comparer la beauté ravissante et la capacité prodigieuse d'une âme. Non, quelque vive que soit la pénétration de nos esprits, ils ne peuvent parvenir à s'en former une idée. » Juliane ne connaît pas les magnifiques développements de sainte Thérèse, mais la recluse du Moyen âge, comme la sainte de la Renaissance, écrit telles phrases qui pourraient être l'aboutissant ou la conclusion d'un traité de philosophie.

Le style de sainte Thérèse a la richesse de l'art qui fleurit à son époque et l'ardeur du ciel d'Espagne. Celui de sainte Catherine de Sienne possède l'infinie suavité du Moyen âge mystique en Italie, et une splendeur d'images qui fait songer à Dante. Le style de Juliane a le trait un peu grêle de certains sculpteurs médiocres. Quelque chose comme une apparente sécheresse, mais aussi le charme mystérieux et profond qui nous retient devant ces sculptures, lorsque nous nous sommes avisés de les regarder un peu longuement.

Ce qu'indiquent les œuvres d'une Gertrude, d'une Mechtilde, d'une Juliane, d'une Angèle de

Digitized by Google

Foligno, d'une Catherine de Sienne, comme la mission d'une sainte Colette de Corbie ou d'une bienheureuse Jeanne d'Arc, c'est l'existence, à travers la Chrétienté du Moyen âge, d'un profond courant de vie intérieure. On lui doit le soulèvement des cathédrales, et quelque chose de sa suavité s'est exprimé dans tel geste de saint, telle flexion d'un cou de madone; quelque chose de sa profondeur s'est reflété dans les tons ardents et riches des vitraux qui font rêver de trésors spirituels, des vitraux dont le bleu de mystère, émouvant comme celui des nuits d'été, semble être une couleur de l'âme. Les vieux maîtres verriers ont opéré ce prodige de spiritualiser les couleurs en les pénétrant de lumière. Ces écrits mystiques du Moyen âge, trop peu connus, ont la beauté des cathédrales gothiques et des verrières lumineuses. Il y a là des nuances humaines, et comme les couleurs des vitraux, elles sont spiritualisées, enveloppées et traversées de lumière. L'âme d'une Juliane est enveloppée et traversée de lumière : « Notre âme ne peut arriver à se connaître ici-bas, » disait-elle. Un peu plus loin, nous trouvons : « Je vis tout à fait clairement qu'il nous est plus facile d'arriver à connaître Dieu qu'à connaître notre âme. Car celle-ci est si profondément enracinée en Dieu, et si précieusement conservée

Digitized by Google

par lui, que nous ne pouvons pas en acquérir la connaissance si nous ne connaissons d'abord le Créateur avec lequel elle est unifiée... Dieu est plus proche de nous que notre âme, car il est le fondement qui la soutient. Si donc nous voulons arriver vraiment à la connaître — et vivre avec elle dans une union aussi délicieuse qu'intime — c'est donc dans le Seigneur notre Dieu, en qui elle est renfermée, qu'il faut la chercher. »

Parfois les expressions des mystiques les trahissent, et feraient songer à un panthéisme qui n'a rien de commun avec leur pensée. Ce qu'ils ont à dire est inexprimable. Les mots humains éclatent, car le mystère qu'ils veulent y introduire est celui de l'infini. Mais le contexte nous éclaire toujours suffisamment sur la portée précise du texte. M. Léonce de Grandmaison le remarque, à propos de certaines paroles de sainte Catherine de Gênes. « Le propre centre de chacun est Dieu même, » disait cette sainte. Et encore : « Mon *Moi* est Dieu, et je ne reconnais pas d'autre *Moi* que mon Dieu lui-même. » « Il serait souverainement injuste, et plus encore inintelligent, commente M. de Grandmaison, de s'arrêter à ces expressions passagères de sentiments ineffables. En réalité, et c'est là le fruit le plus général et, doctrinalement, le plus précieux de l'expérience mystique,

Digitized by Google

nulle part on ne trouve mieux dégagée, plus frémissante de sentiments humains, plus criante de vérité que chez les saints, dans ces hauts états, la notion véritable de Dieu, de sa créature et de leurs rapports mutuels. » Ce sont ces phrases de lumière frémissante, ces cris de profondeur, qui parfois nous étonnent dans le texte des mystiques, et qui dépassent toutes les beautés de l'art humain, et des philosophies humaines.

Juliane, que nous avons entendue parler à peu près comme Platon sur la double vie de l'homme : « Il y a deux parties en nous : l'extérieure et l'intérieure..., » tandis que Platon affirme : « Il y a deux parties en nous : l'une plus puissante et meilleure destinée à commander, l'autre inférieure et moins bonne qui a pour rôle d'obéir », Juliane a des pensées qui s'offrent aux plus hautes méditations des philosophes. Platon, certes, eût été frappé de certaines d'entre elles, des mots par lesquels elles proclament pour l'être humain les délices de vivre en union avec son âme. « Rien de terrestre, dit Platon, ne doit l'emporter sur ce qui tire son origine du Ciel, et quiconque a une autre idée de son âme ignore l'excellence du bien qu'il dédaigne. » Juliane s'entend à proclamer cette excellence, lorsqu'elle dit : « L'âme est créée pour être la demeure de Dieu, et sa demeure à elle est l'Incréé. »

Digitized by Google

Le Moyen âge est une époque où de simples femmes ont dit des paroles si profondes que les philosophes de la Grèce en eussent été stupéfaits. Qu'elles les aient écrites ou dictées, elles-mêmes sans doute, en les relisant, les trouvaient inférieures à ce qu'elles avaient entendu ou ressenti : « C'est singulier ! c'est étonnant ! » s'écriait Angèle de Foligno, s'adressant à son secrétaire, et nous croyons retrouver dans ces exclamations l'accent familier de la grande mystique. « Qu'avez-vous donc écrit? Je ne reconnais pas cela. Je ne sais comment vous faites; vos paroles n'ont aucune saveur; elles servent tout au plus de loin à me reppeler celles que j'ai entendues. » « Ceux qui sentent le plus Dieu, déclare Juliane, osent le moins parler de Dieu, parce que ce qu'ils sentent est ineffable et infini; ils croient que tout ce qu'ils disent ou peuvent dire en comparaison, est comme si ce n'était rien. » Ce n'est pas sans surprise que nous voyons l'Angleterre de Chaucer faire écho à l'Italie de Dante.

Juliane, tout occupée du monde spirituel et de la vie intérieure des âmes, songe beaucoup au rôle mystérieux de la prière. Elle a dit : « La Bonte de Dieu est bien au-dessus de toute prière, et elle s'abaisse jusqu'au dernier de nos besoins. La prière instante est un vouloir véritable et persévé-

Digitized by Google

rant de l'âme, ne faisant qu'un avec la volonté de Notre-Seigneur, grâce à une opération de l'Esprit-Saint aussi douce que secrète... Notre Sauveur la porte plus haut, dans le trésor où elle ne périra jamais. Par la prière, l'âme accorde pour ainsi dire quelque chose à Dieu... Plus Dieu se montre à l'âme, plus elle le désire avec l'aide de sa grâce. Mais lorsque nous ne le voyons pas, c'est alors que nous sentons le besoin de prier Jésus, à cause de nos défaillances, pour qu'il vienne à notre secours. Mais aucune prière ne saurait obtenir que ce soit Lui qui se plie à nos volontés, car son amour est toujours égal à lui-même... La miséricorde et le pardon sont toujours dans cette vie mortelle le chemin qui nous conduit à la grâce. »

L'âme de Juliane, comme l'âme de tant d'autres mystiques, nous apparaît ainsi qu'une harpe suspendue entre ciel et terre, et frémissante à tous les souffles de l'infini. Nous avons recueilli seulement quelques-uns de ses accords. Juliane nous donne quelques pensées lumineuses sur la Communion des saints. « Dieu veut, dit-elle, que je me sente aussi liée à lui par l'amour que s'il avait fait pour moi seule *tout* ce qu'il a fait ; voilà ce que chaque âme devrait se dire intérieurement. La charité divine établit entre nous une telle union

Digitized by Google

que, lorsqu'on la comprend bien, on ne saurait s'isoler ; aussi chaque âme doit penser que Dieu a fait pour elle tout ce qu'il a fait. » Sainte Catherine de Sienne, la glorieuse contemporaine de Juliane, termine une de ses prières par ces mots : « La conformité entre les hommes est si grande que, lorsqu'ils ne s'aiment pas, ils s'éloignent de leur propre nature. »

Juliane affirme bien haut qu'elle n'a pas à s'enorgueillir de ses révélations, que toute âme peut en retirer autant de grâces qu'elle-même ; « Le fait de ces visions ne me rend pas meilleure, ce sera seulement si mon amour pour Dieu s'en est accru ; et si elles augmentent le vôtre plus que le mien, elles vous seront plus profitables qu'à moi. »

Digitized by Google

IV

Et le jour vint où elle acheva son livre. Elle avait encore de longues années à vivre, à prier, à se taire, à ne parler que pour consoler des âmes tristes, guérir des âmes souffrantes, apaiser des âmes inquiètes, revivifier des âmes mortes. Les pèlerins lui parlaient sans connaître son visage, mais ils entendaient sa voix, et dans cette voix passaient toutes les vibrations de l'âme. Elle ignorait leurs traits, mais elle apprenait d'eux leur secret le plus intime, le plus profond, celui que ne soupçonnaient pas toujours les êtres humains compagnons de leur vie quotidienne, et dont ils ne s'étaient jusqu'alors jamais entretenus qu'avec Dieu. Quels étranges rapports avaient ces recluses avec les créatures et leur Maître ! Peut-on imaginer ces vies d'où tout le superflu était banni,

Digitized by Google

uniquement vouées à l'*unique nécessaire !* Et Juliane vécut soixante-dix ans après avoir eu ses révélations, cinquante-cinq ans après les avoir écrites. Elle qui avait tant désiré terminer de bonne heure son existence terrestre, elle fut soumise à cette épreuve d'une vieillesse prolongée, mais elle avait trouvé dès ici-bas sa consolation. Elle savait que le don magnifique de l'au-delà n'était point pour elle seule, qu'elle devait le communiquer aux autres âmes, et que l'âme qui le recevrait avec le plus d'amour serait celle qui, le plus, y participerait. « Tout est pour l'amour... Tout finira bien », répétait-elle.

Elle avait appris à vivre dès ici-bas au milieu des choses fugitives, comme si déjà son âme était entrée dans l'éternité.

Et son volume se ferme comme un poème sur un admirable chant d'amour qui résume toute sa doctrine, tout son enseignement :

« Depuis le jour où tout ceci me fut révélé, j'avais souvent désiré voir, d'une façon encore plus claire, quelle avait été l'intention de Notre-Seigneur en me faisant ces révélations. Un peu plus de quinze ans après, je reçus spirituellement, dans mon entendement, la réponse suivante : *Tu voudrais savoir ce que ton Seigneur a voulu dire. Sache-le bien, c'est l'amour qu'il avait en vue. Qui t'a ré-*

Digitized by Google

vélé tout ceci ? L'amour. Que t'a-t-il montré ? L'amour. Et pourquoi l'a-t-il fait ? Par amour. Si tu t'y attaches fermement, tu le découvriras encore bien davantage. Mais tu n'y trouveras sûrement jamais autre chose que de l'amour.

« Ainsi ai-je appris que l'amour était uniquement ce que Notre-Seigneur avait en vue.

« J'ai vu très clairement qu'avant de nous créer Dieu nous aimait, d'un amour qui ne s'est jamais ralenti et qui ne se ralentira jamais. C'est avec cet amour qu'il a accompli toutes ses œuvres, qu'il a fait tout ce qui nous est profitable ; et c'est dans cet amour que notre vie est immortelle. *Pour nous,* la création a été le commencement. Mais l'amour qui l'a porté à nous créer était en lui de toute éternité ; et, quand nous avons commencé d'être, il nous aimait déjà d'un amour sans commencement. Et tout ceci, nous le verrons en Dieu pendant l'éternité. »

Après cela, Juliane pouvait se taire : nous savons quelle plénitude était enveloppée de son silence. Nous savons moins quels interlocuteurs s'approchaient de sa petite fenêtre grillée et voilée, pour consulter l'invisible recluse. Sans doute ils représentaient les types variés de l'Angleterre contemporaine : moines et laïcs, hommes d'armes et marchands, servantes et châtelaines. Il y avait des

Digitized by Google

dames somptueuses qui portaient des fortunes dans les pierreries de leurs ceintures et de leurs hennins, et qui aimaient à voir dans les tournois jouter des chevaliers portant leurs couleurs; il y avait des âmes troublées par les spectacles de détresse qu'offrait un pareil temps : « Tout finira bien, tout est pour l'amour, » leur affirmait-elle. Il y avait des voyageurs qui revenaient du continent sur l'île verdoyante et fleurie, « cet autre Eden, ce demi-paradis, » suivant les expressions poétiquement attendries de Shakespeare, cette « pierre précieuse enchâssée dans l'argent des eaux, » et ceux-là rapportaient d'étranges nouvelles : ils disaient le rôle miraculeux joué dans le retour de la Papauté à Rome, par une tertiaire dominicaine à la voix inspirée, Catherine Benincasa, fille d'un teinturier de Sienne. Dom Gabriel Meunier se plaît à imaginer, non sans vraisemblance, que plus tard un des hommes d'armes qui virent dresser ou qui dressèrent le bûcher de Rouen, ébranlé par la mort de Jeanne, et conservant au fond de son âme obscure un remords, put consulter la recluse de Norwich Comme on voudrait savoir en ce cas la réponse que lui adressa Dame Juliane, elle dont le regard découvrait de si belles perspectives dans l'histoire inconnue des âmes !

Elle eut peut-être la visite de quelque malheu-

Digitized by Google

reux troublé par les Lollards, qui prêchaient une sorte de panthéisme et le renversement des hiérarchies : Juliane recommandait aux hommes de s'attacher à l'Eglise comme l'enfant s'attache à sa mère. « Les arbres fruitiers de notre pays sont flétris, dit un personnage de Shakespeare, dont le poète a fait le contemporain de cette époque, et des météores effraient les étoiles fixes du ciel. La lune au pâle visage jette sur la terre un regard sanglant, et des prophètes émaciés, en chuchotant, prédisent des changements terribles. Les riches ont l'air triste et les gueux dansent, les premiers craignant de perdre ce dont ils jouissent, et les autres attendant des jouissances de la rage et de la guerre. Ces signes présagent la mort et la chute des rois... »

Ainsi le poète nous définit une époque où vécut Juliane. Elle vit peut-être, à travers son rideau, défiler des pèlerins analogues à ceux que Chaucer nous montre réunis un soir de printemps dans l'auberge de Cantorbéry : le chevalier naïf et magnanime, tout prêt à devenir un modèle pour Don Quichotte ; la jolie prieure un peu affectée, qui parle le français à la mode de Stratford-atte-Bow et qui ignore l'accent de Paris ; le jeune écuyer, fils du chevalier, élégant, fleuri, brodé, paré comme une prairie en fleurs ; le moine, le marchand, la brave

Digitized by Google

femme des environs de Bath, habile à tisser le drap, qui peut-être a connu une vie accidentée, mais qui a expié ses erreurs par maint voyage et maint pèlerinage, allant trois fois à Jérusalem, visitant Rome, Bologne, Cologne, la Galice, Saint-Jacques, « experte, dit Chaucer, à voyager par les routes. » Types curieux d'humanité ! Le Moyen âge pacifique voyageait pour la dévotion et le commerce, pour les pèlerinages et les foires, et ce furent de pareils visiteurs que réconforta sans doute Juliane. Mais elle ne vit ni l'accoutrement minable du bon chevalier, ni la tenue accorte et brillante de son fils, ni les recherches de la prieure, ni les aventures de la bonne femme de Bath : son regard plongea jusqu'au point mystérieux de leur âme où se préparaient, à travers les contingences, les malices, les erreurs, les faiblesses, dans l'ombre, les futures floraisons de l'Éternité. Tant il est vrai que les choses humaines ont de multiples aspects, selon les différents étages auxquels elles apparaissent ! Le même être peut sembler comique et tragique, vulgaire et sublime, ridicule et touchant ; Juliane ne savait plus que les choses profondes, qui ne sont jamais ni comiques ni vulgaires ni ridicules ; elle en connaissait de tragiques, de sublimes et de touchantes, mais elle connaissait surtout des horizons d'éternelle sérénité.

Digitized by Google

Elle vécut donc cent ans, mais elle avait transporté sa vie « de la peine qu'elle souffrait dans le bonheur qu'elle attendait avec confiance », et ce bonheur vint à elle... Juliane de Norwich mourut par un soir inconnu du XIV^e^ siècle, tout à la fin du moyen âge, laissant la mémoire d'un prénom féminin, avec un petit livre de lumière. Sur ses lèvres mourantes volèrent sans doute une dernière fois les mots qu'elle aimait et qui lui avaient donné le sens du monde et l'orientation de la vie : « Tout finit bien... Tout est pour l'amour. »

Juin 1913.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'épanouissement chrétien de la culture féminine.

I

SAINTE RADEGONDE

I. Une fresque de Puvis à Poitiers. — De Thuringe en Gaule : une fillette déracinée. — Ses consolations : contact de la captive avec la culture chrétienne et gallo-romaine. — Radegonde épouse et reine malgré elle. 3

II. Vie de la nouvelle souveraine : ses besognes intellectuelles, son rôle de miséricorde, ses occupatinos pieuses. — Le frère de Radegonde tué par son mari. — Fuite de Radegonde auprès de saint Médard, puis auprès du tombeau de saint Martin. 15

III. Radegonde nonne à Poitiers. — Lointain prestige du monastère Saint-Jean d'Arles. — L'abbesse idéale, portraiturée par saint Césaire. — Voyage de Radegonde à Arles : ses entretiens avec l'abbesse Liliole 23

IV. Le monastère de Sainte-Croix, à Poitiers. — Un hôte du monastère : le poète Fortunat. — Deux civilisations en présence : la Germaine Radegonde et l'Italien Fortunat; leur

Digitized by Google

amitié, la compénétration de deux mondes. — Les poésies de Fortunat. — Deux élégies de Radegonde, doyenne des poétesses sur le sol de France 29

V. Une disciple de Radegonde. — Baudonivie, doyenne des prosatrices sur le sol de France. — Les *Fioretti* de Radegonde racontés par Baudonivie. — Baudonivie au lit de mort de Radegonde. — La royauté d'une cellule sur une époque. . 38

II

LA CULTURE ET LES ARTS DE LA FEMME AU MOYEN AGE

I. Mains féminines créatrices de beauté. — La calligraphie dans les cloîtres. — Religieuses miniaturistes. — Broderies de nonnes et broderies de châtelaines. — La « pierre dure » brodée par une femme dans la cathédrale de Strasbourg : la mystérieuse Sabine 50

II. La culture intellectuelle féminine dans les cloîtres du haut moyen âge : sainte Gertrude de Nivelles, sainte Anstrude de Laon. — Caractère symbolique d'un bas-relief de Chartres. — Correspondances d'abbesses 57

III. La première femme auteur, dans le monde laïque : Dhuoda, duchesse d'Aquitaine. — Ses déceptions conjugales; ses consolations maternelles et pédagogiques. — Un livre inspiré par l'amour maternel : le Manuel de Dhuoda 60

IV. Le berceau du théâtre moderne : le cloître de Gandersheim. — Les deux Hroswitha, la logicienne et la dramaturge. — Hroswitha et Térence. — Le féminisme de Hroswitha dramaturge : péchés masculins et contritions féminines. — Sa puissance de bouffonnerie : la passion ridiculisée 66

V. Le goût des livres chez les châtelaines. — De quel prix une comtesse d'Anjou paya un recueil d'homélies. — Évolution dans la culture féminine au XIIe siècle : opposition entre la culture des cloîtres et celle des cours d'amour. — Une religieuse médecin, physicienne, hymnographe, prophétesse et consolatrice : sainte Hildegarde. — Une religieuse encyclopédiste : le *Jardin des délices*, de Herrade, abbesse de Hohenbourg. . 72

Digitized by Google

VI. Isabelle, fondatrice de l'abbaye de Longchamp, sœur de saint Louis. — Une prosatrice contemporaine de Joinville : l'abbesse Agnès d'Harcourt. — La mort d'Isabelle racontée par Agnès. — Les *Dits de l'âme*, versifiés en Flandre par une béguine inconnue. 81

VII. La littérature féminine romanesque. — Une poétesse amoureuse : Béatrice, comtesse de Die. — Pénétration dans la France du Nord de la poésie courtoise des troubadours. — Les belles anarchistes des cours d'amour. — Marie de France . 87

VIII. Les chansons de voile. — Les chansons de mai. — Les puys d'amour. — Les chansons de croisade. — Poétesses du moyen âge italien : discussions érudites à leur sujet. — La « jeune fille accomplie » de Florence. — Inspiratrices des poètes. — Béatrice et Dante. — Ce que dut aux femmes le génie de Dante. 92

IX. Les doctoresses de Bologne. — La merveilleuse souveraineté d'une Siennoise : sainte Catherine. — La poésie religieuse féminine en Italie : les Laudes. — Une Italienne transplantée en France, doyenne des femmes de lettres professionnelles : Christine de Pisan. — Les deux féminismes : de quel féminisme Christine est l'ancêtre. — Ses polémiques contre le *Roman de la Rose*. — Christine et Dante. — Christine et Jeanne d'Arc. 103

X. Deux types de culture populaire au moyen âge : Jeanne d'Arc, Isabelle Romée sa mère. 110

III

FIGURES FÉMININES DE LA RENAISSANCE

L'humanisme et les intelligences féminines.

I. La Florence de Laurent le Magnifique. — Ses fêtes : Giovanna degli Albizzi, Marietta Strozzi. — La Badia de Fiesole : le platonisme 118

II. Une platonicienne : Alessandra Scala. — Émoi qu'elle inspire au cœur de Politien. — *Electre* interprétée par Alessandra. — L'humaniste Alessandra devenant religieuse bénédictine. — Symbolisme de cette destinée. — L'humanisme

Digitized by Google

dans les petites cours italiennes. — Béatrice d'Este. — Isabelle d'Este, « première dame du monde. » — Isabelle et la sœur Osanne. — La vie d'Isabelle à Mantoue — Un rêve d'Isabelle pour Virgile. — Son dernier emblème : *Unum sufficit in tenebris*, hommage suprême à la foi. 126

III. Une amie d'Isabelle : Vittoria Colonna. — Ses inquiétudes religieuses ; ses entretiens avec le cardinal Pole. — Le cercle de Vittoria : son amitié pour Michel-Ange. — Une autre amie d'Isabelle : la poétesse Véronica Gambara 138

IV. L'humanisme en France. — Une princesse qui lit Platon : Anne de Beaujeu, fille de Louis XI. — Son livre écrit pour Suzanne de Bourbon. — Contraste entre Anne de Beaujeu et sa sœur la bienheureuse Jeanne de France. — Joies chrétiennes de l'infortunée Jeanne de France 145

V. Une humaniste désenchantée : Marguerite d'Angoulême. — La culture de Marie Stuart. — Les humanistes lyonnaises : Louise Labé, Marie de Romieu. 151

VI. Deux amis catholiques d'Erasme : ce qu'ils pensent de la culture féminine. — L'Espagnol Vives. — L'Anglais Thomas More, martyr et bienheureux. — Éducation des filles de Thomas More. — Une humaniste anglaise : Marguerite More. 154

VII. Ce qui fit défaut aux femmes humanistes. — L'art suprême des âmes. — Les bornes de l'humanisme. 158

SECONDE PARTIE

Regards féminins sur l'au-delà.

I

LES DEUX GERTRUDE, LES DEUX MECHTILDE

Les origines du monastère d'Helfta.

I. Helfta entre 1258 et 1270. — La grande abbesse Gertrude. — Éducation de sa petite sœur sainte Mechtilde. — Arrivée

Digitized by Google

d'une petite orpheline, sainte Gertrude. — Les études à Helfta; la bibliothèque d'Helfta. — Un scrupule de Gertrude, la jeune « grammairienne ». — Une voyageuse venue de Magdebourg : la sexagénaire Mechtilde. — Quatuor de mystiques : les deux Mechtilde, les deux Gertrude 165

II. Mechtilde de Magdebourg. — Sa vocation de béguine; influence du dominicain Henri de Halle. — Ses visions. — Son souci de prendre la chrétienté dans les bras de son âme. — Son livre en bas-allemand : « *La lumière de la divinité coulant dans les cœurs de vérité.* » — Éloquence de Mechtilde de Magdebourg. — Ses invectives contre les pécheurs. — Ses défis à ses persécuteurs. — Ses prophéties pour la fin des temps. — Son départ pour Helfta, sur le conseil des Dominicains. — Mechtilde de Magdebourg et la Matelda de Dante. 177

III. Sainte Mechtilde de Hackeborn : la consolatrice, la *Domna Cantrix*. — Ses souffrances, ses visions. — Le *Livre de la grâce spéciale*. — Les visions de sainte Mechtilde de Hackeborn et la *Divine Comédie*. 190

IV. La conversion de sainte Gertrude : une grammairienne devenue mystique. — Le *Messager de l'Amour divin*. — Gertrude théologienne. — Ses *Exercices spirituels*. — Répercussion dans le monastère d'Helfta des événements du vaste monde. — Mort de sainte Gertrude au début du XIVe siècle. — Les philosophes contemporains et la doctrine mystique de sainte Gertrude : sévérité de William James. — Portée réelle des leçons de sainte Gertrude sur la sollicitude divine. — Sainte Gertrude et Pascal. — Contre-sens de Preger, qui fait d'elle une aïeule de la Réforme. — Sainte Gertrude prophète du Sacré-Cœur 196

II

VISIONS MYSTIQUES DANS L'ANGLETERRE MÉDIÉVALE

I. — Trois recluses anglaises au XIIIe siècle. — La Règle des Recluses. — L'ordre de Saint-Jacques. — Une obligation des recluses : penser à toutes les douleurs de l'humanité. — La

Digitized by Google

prière et les larmes. — Culture morale des trois recluses. — Leur culture littéraire. — Une mystique chanson d'amour divin : le *Luve Ron*, de Thomas de Hales. — Comment devait s'organiser et se rythmer la vie des trois recluses . . . 211

II. Une recluse du XIVe siècle : Juliane de Norwich. — Son degré de culture. — Sa maladie grave à l'âge de trente ans; révélations de son crucifix. — Ses vues sur la bonté de Dieu. — Son attachement à l'orthodoxie : Juliane et le panthéisme. — Une maîtresse de confiance en Dieu. — Évocation par Juliane de l'heure de la mort du Christ. — Sa croyance à la joie. — Ses révélations au sujet du désir qu'aurait le Christ de souffrir davantage. — Sa doctrine sur la souffrance et la pénitence. 224

III. L'âme de Juliane, écho des souffrances de son siècle, et victime pour son siècle. — Communion de cette recluse avec l'atmosphère spirituelle de l'époque. — Son inébranlable confiance. — Soixante-dix ans de vie, éclairés et soutenus par les révélations qu'elle avait, à l'âge de trente ans, recueillies de son crucifix. — Sa doctrine sur le péché. — Son style. — Ses intuitions philosophiques. — Humilité avec laquelle elle parle de ses visions. 240

IV. Longue vieillesse de Juliane. — Théories de pèlerins venant visiter la recluse. — Diversité de leurs types : le poème de Chaucer. — Langage que leur tenait Juliane : Tout finit bien, tout est pour l'Amour 257

Digitized by Google

E. GRÉVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library
642-3403

1	2	3
USE		6
	5	

BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
onth loans may be renewed by calling 642-3405
may be recharged by bringing books to Circulation Des
and recharges may be made 4 days prior to due date

AS STAMPED BELOW

REC. CIR. SEP 3 0

INTERLIBRARY LOAN
SEP 3 1976
UNIV. OF CALIF., BERK.

SANTA BARBARA
INTERLIBRARY LOAN

LD21A
(N8837s1

6'76

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELE
BERKELEY, CA 94720

Digitized by Google

YA 00856

HQ 1394
G7

M169379

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Google

BERGER (Lya). — **Les femmes poètes de l'Allemagne**, préface de M. Bossert. 1 volume in-16..... 3 50

BERTRAND (Louis). — **Le Mirage oriental**. 1 volume in-16.. 3 50

EYMIEU (Antonin). — **Le Gouvernement de soi-même**. *Essai de psychologie pratique*. Première série : Les grandes lois. 15e édition. 1 vol. in-16..... 3 50

— **Le Gouvernement de soi-même**. Deuxième série. L'obsession et le scrupule. 3e édition. 1 vol. in-16..... 3 50

FRANCK (Félix) et ALSLEBEN (E.). — **Contes allemands du temps passé**, des frères Grimm et de Simrock, Bechstein, Franz Hoffmann, etc., avec une introduction par Ed. Laboulaye, de l'Institut. Nouvelle édition. 1 vol. in-12..... 3 50

GOYAU (Mme Lucie Félix-Faure). — *Vers la Joie*. **Ames païennes, Ames chrétiennes**. — Les tristesses de l'âme païenne. — Christina Rossetti. — Eugénie de Guérin. — Sainte-Catherine de Sienne. 5e édition. 1 vol. in-16..... 3 50

— **La vie et la mort des Fées**. — *Essai d'histoire littéraire*. 1 vol. in-16..... 3 50

— **Les Femmes dans l'Œuvre de Dante**. — 1 vol. in-16.. 3 50

GODARD (André). — **Les Madones Comtadines**. — Notre-Dame de Béhuard. 1 vol. in-16..... 3 50

HALLAYS (André). — **Le Pèlerinage de Port-Royal**. 1 vol. in-8° écu avec 31 grav..... 5 »

JOERGENSEN (Johannes). — **Pèlerinages franciscains**, traduits du danois avec l'autorisation de l'auteur, par Teodor de Wyzewa. 1 vol. in-8° écu avec grav..... 3 50

LAUDET (Fernand). — **Ombres et lumière**. — Optimisme. — Douleur. — Charité. — Méchanceté. — Bonne humeur. — Mélancolie. — Pensées. — Tableaux. 1 vol. in-16..... 3 50

LA VILLEMARQUÉ (Vte H. de), de l'Institut. — **Barzaz Breiz. Chants populaires de la Bretagne** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16 avec musique..... 5 »

L'HOPITAL (Joseph). — **Italica**. — *Impressions et souvenirs*. — Milan. — Venise. — Bologne. — Florence. 1 vol. in-16..... 3 50

LOEWENGARD (Paul). — **La splendeur catholique**. — Du Judaïsme à l'Eglise. 3e édition. 1 vol. in-16..... 3 50

MONNIER (Philippe). — **Venise au XVIIIe siècle** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 4e édition. 1 vol. in-8° écu..... 5 »

MURET (Maurice). — **La Littérature italienne d'aujourd'hui** (*Couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16..... 3 50

— **La Littérature allemande d'aujourd'hui**. 1 vol. in-16.. 3 50

PAILLÈS (G.). — **La Duchesse de Duras et Chateaubriand**, d'après des documents inédits. 1 vol. in-8° avec gravures..... 7 50

RENARD (Edmond). — **Dans la Lumière de Rome**. — Pèlerinages et flâneries. 1 vol. in-8° écu..... 5 »

SCHURÉ (Édouard). — **Les grandes légendes de France**. — Les légendes de l'Alsace, la Grande-Chartreuse, le mont Saint-Michel et son histoire, les légendes de la Bretagne et le génie celtique. 3e édition. 1 vol. in-12..... 3 50

WYZEWA (Teodor de). — **Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses**. 2e édition. 1 vol. in-8° écu avec portraits 5 »

— **Excentriques et Aventuriers de divers pays**. 2e édition. 1 vol. in-8° écu avec gravures..... 5 »

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google